



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

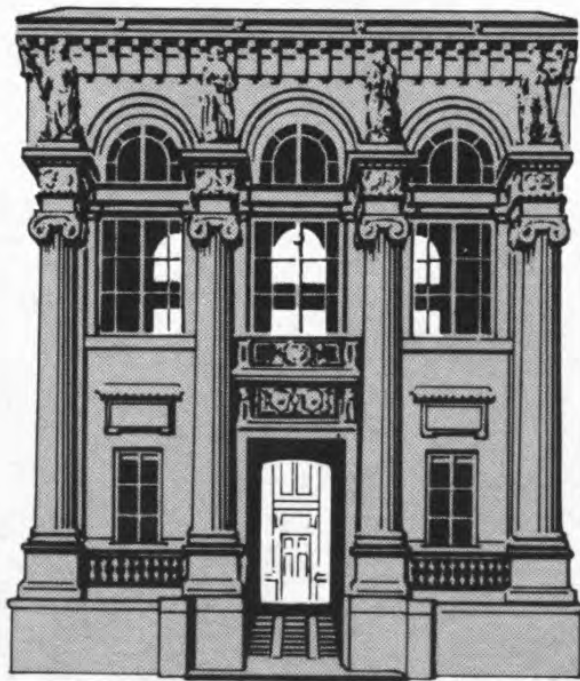
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. III A. 1459

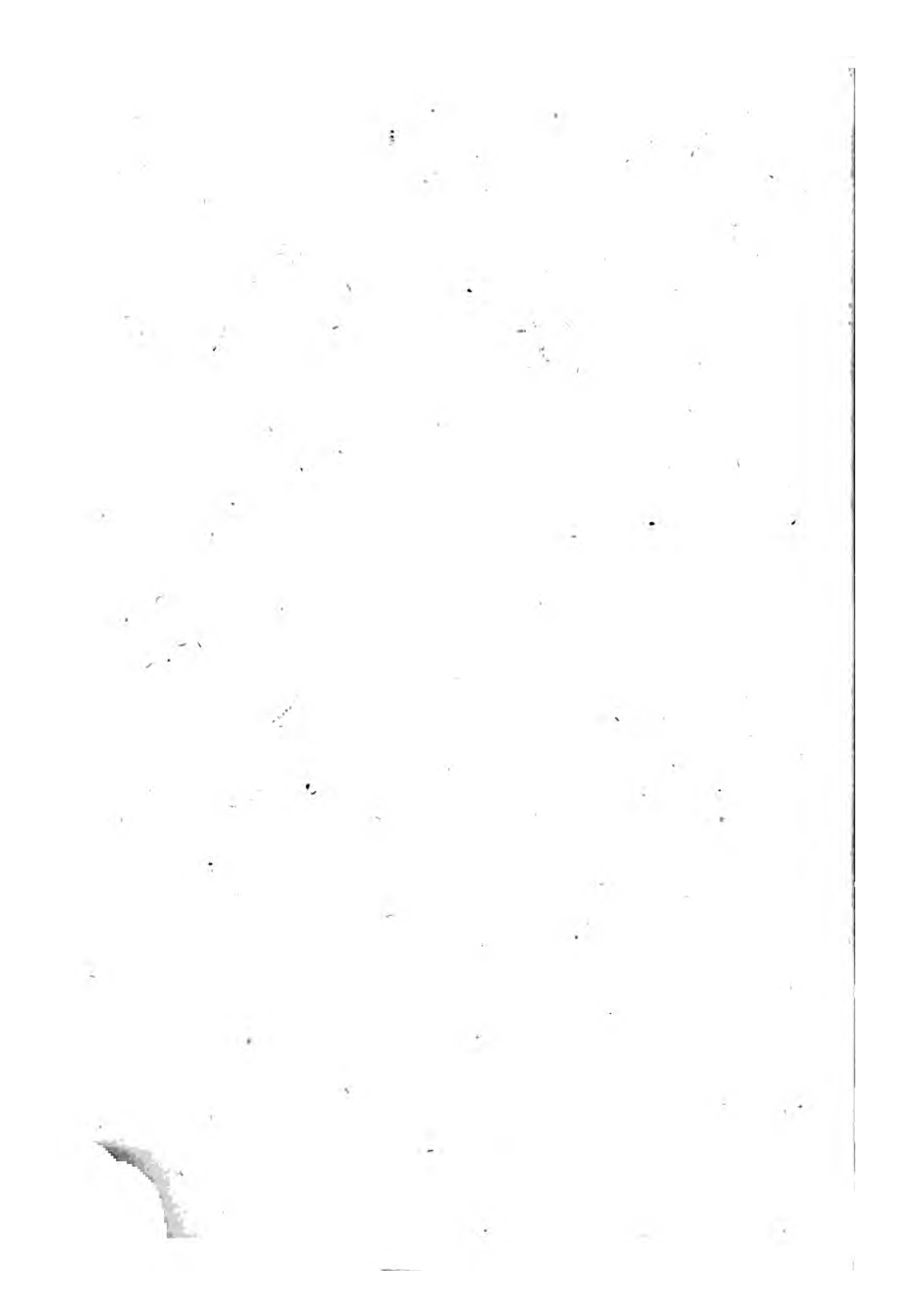


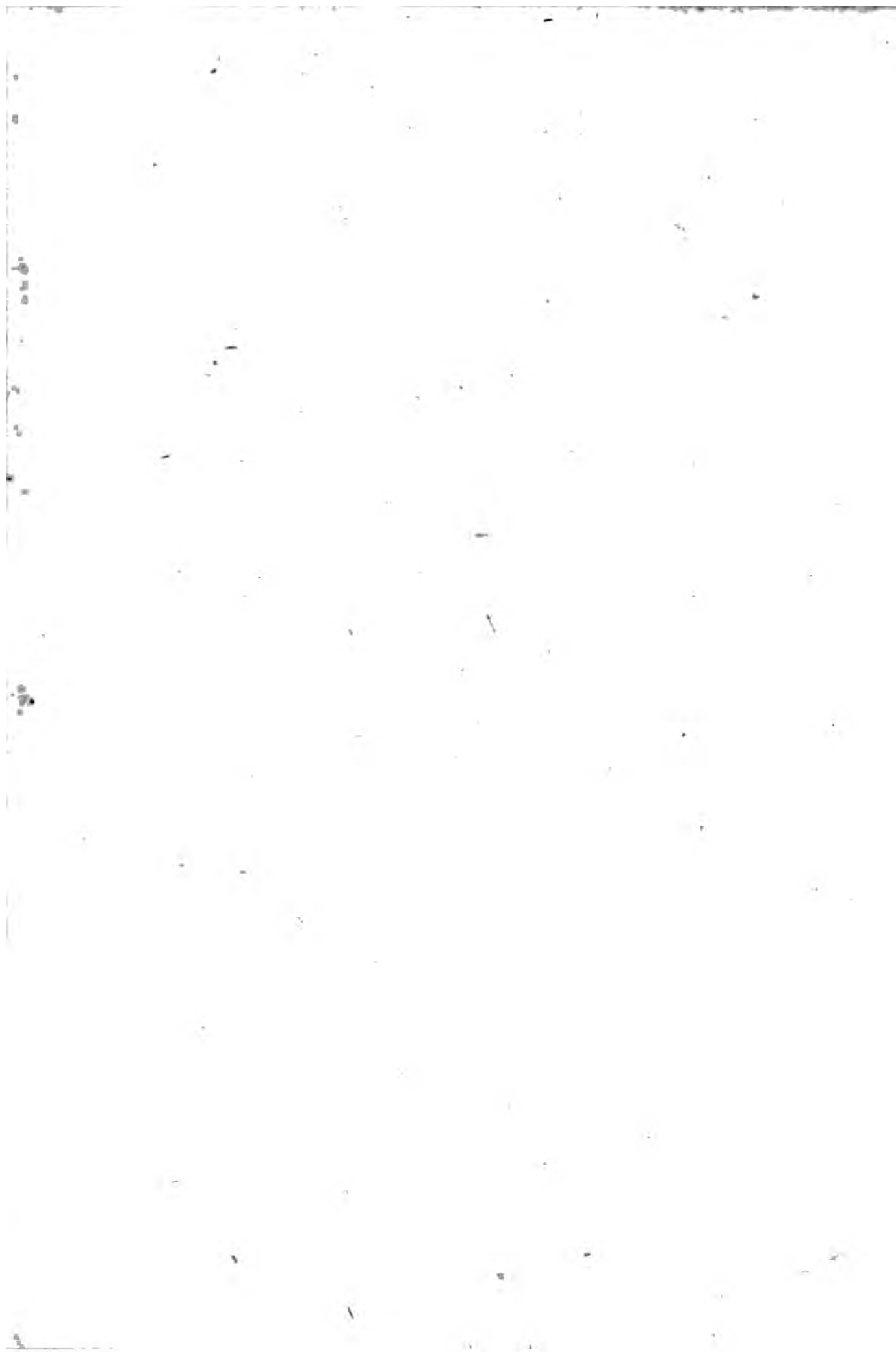
DEBORDEAUX BUREAU
À GANBAIS
FRÈS HOUDAN S. & C.

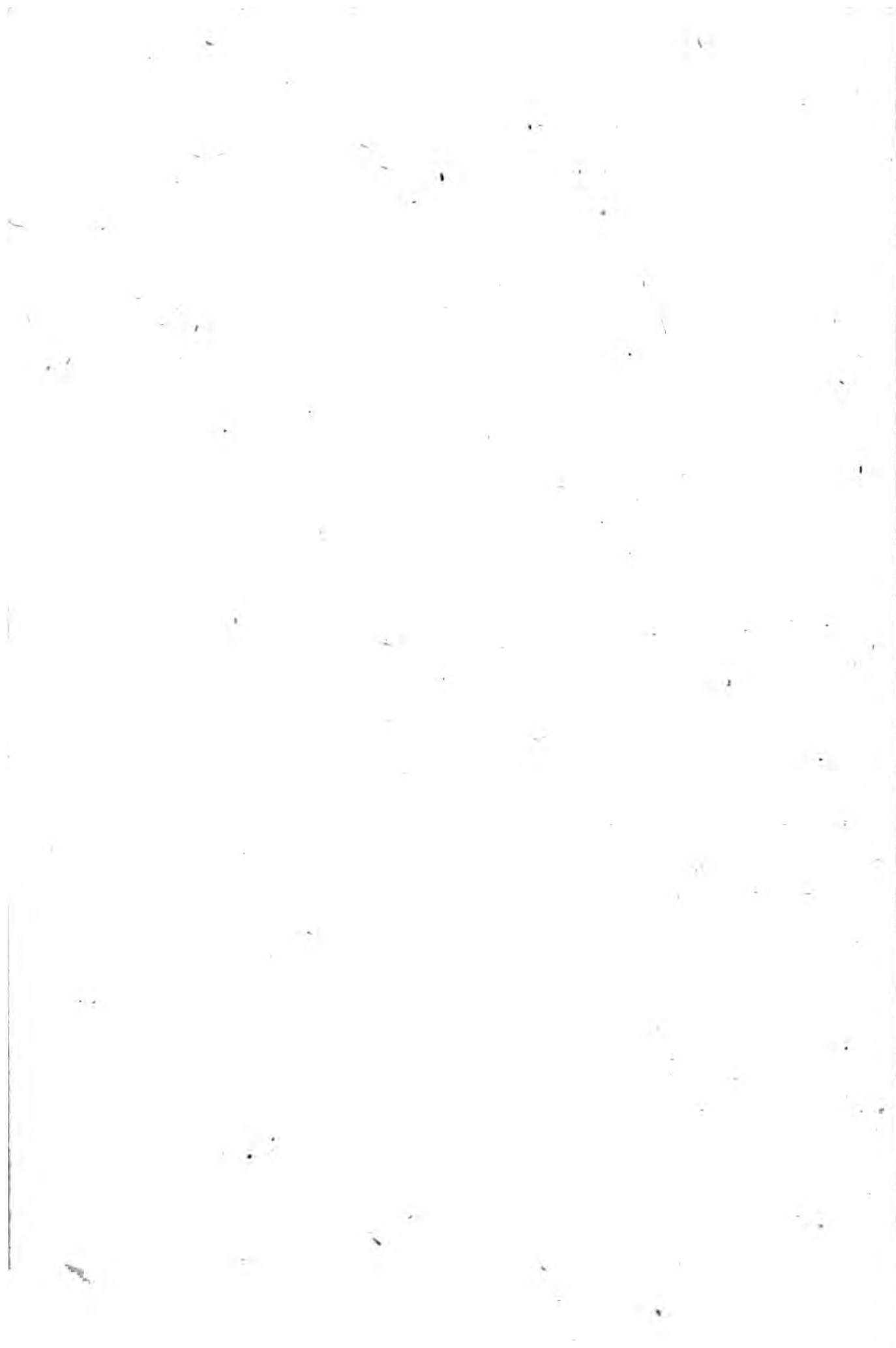
1200 F

Y









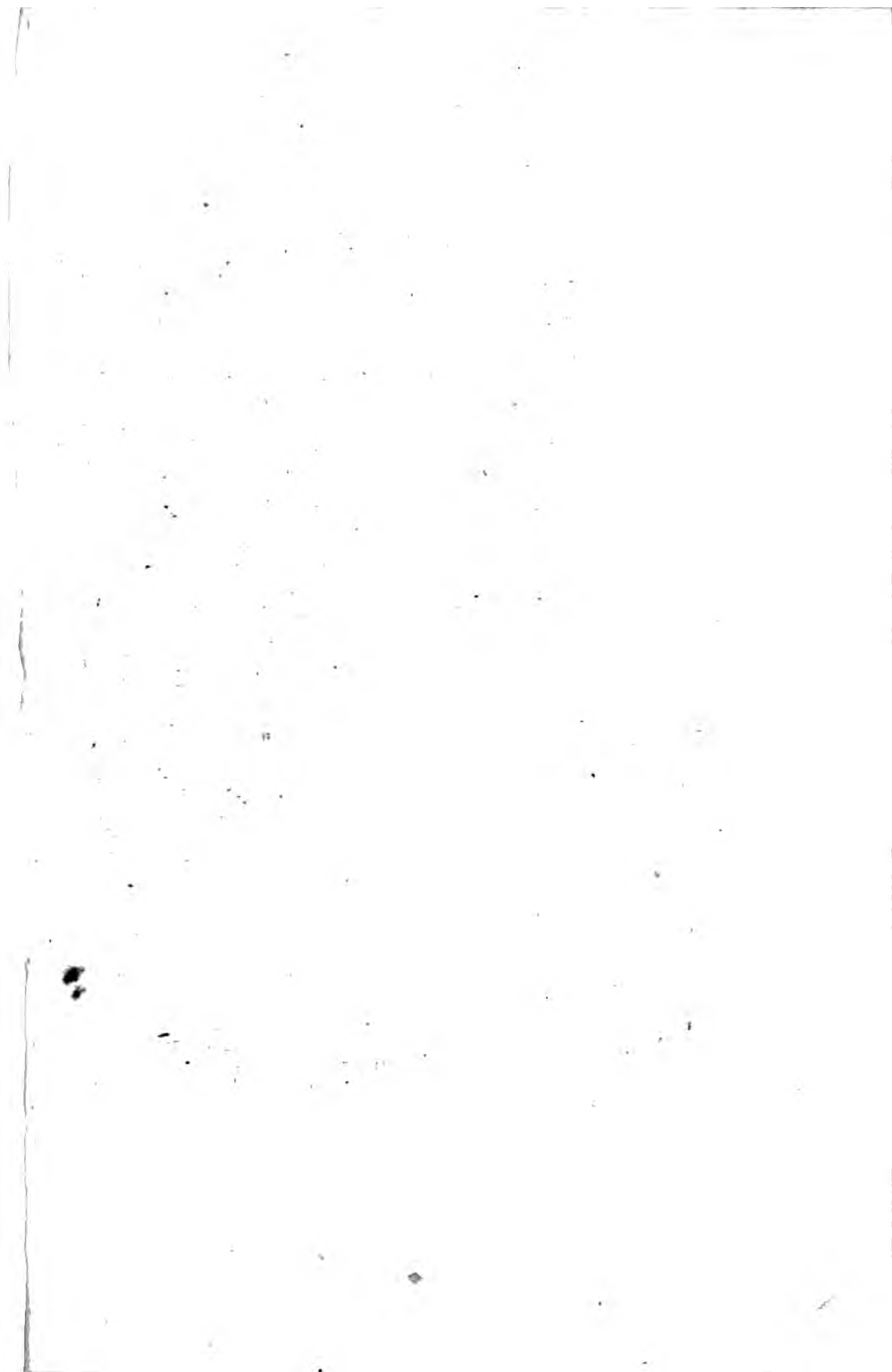
OEUVRES COMPLÈTES

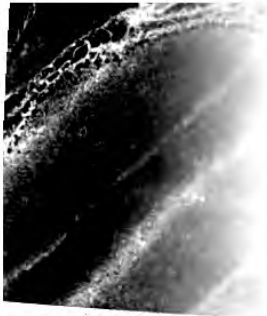
DE MADAME

DESBORDES-VALMORE.

TOME I.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE G. DOYEN,
RUE SAINT-JACQUES, N° 38.





IN

1850



POÉSIES

DE MADAME

DESBORDES-VALMORE.

TOME PREMIER.



PARIS.

A. BOULLAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-HONORÉ, N° 199.

LIBRAIRIE CENTRALE, PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXX.



L. Novèria. del.

1829

Durand. sculp.

*Dans le demi-sommeil où je tombe rêveuse,
Te le crains, je t'espère et je te sens venir.*

POÉSIES

DE MADAME

DESBORDES-VALMORE.

TOME PREMIER.



PARIS.

A. BOULLAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-HONORÉ, N^o 199.

LIBRAIRIE CENTRALE, PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXX.



L'ARBRISSEAU.

A MONSIEUR ALIBERT.



La tristesse est rêveuse, et je rêve souvent ;
La nature m'y porte, on la trompe avec peine :
Je rêve au bruit de l'eau qui se promène,
Au murmure du saule agité par le vent.
J'écoute : un souvenir répond à ma tristesse ;
Un autre souvenir s'éveille dans mon cœur :
Chaque objet me pénètre, et répand sa couleur
Sur le sentiment qui m'opresse.
Ainsi le nuage s'enfuit,

Pressé par un autre nuage :
Ainsi le flot fuit le rivage ,
Cédant au flot qui le poursuit.

J'ai vu languir, au fond de la vallée ,
Un arbrisseau qu'oubliait le bonheur ;
L'aurore se levait sans éclairer sa fleur,
Et pour lui la nature était sombre et voilée.
Ses printemps ignorés s'écoulaient dans la nuit ;
L'amour jamais d'une fraîche guirlande
A ses rameaux n'avait laissé l'offrande :
Il fait froid aux lieux qu'Amour fuit.
L'ombre humide éteignait sa force languissante ;
Son front pour s'élever faisait un vain effort ;
Un éternel hiver, une eau triste et dormante
Jusque dans sa racine allait porter la mort.

« Hélas ! faut-il mourir sans connaître la vie !

« Sans avoir vu des cieux briller les doux flambeaux !

« Je n'atteindrai jamais de ces arbres si beaux

« La couronne verte et fleurie !

« Ils dominant au loin sur les champs d'alentour :

« On dit que le soleil dore leur beau feuillage ;

« Et moi, sous leur impénétrable ombrage,

« Je devine à peine le jour !

« Vallon où je me meurs, votre triste influence

« A préparé ma chute auprès de ma naissance.

« Bientôt, hélas ! je ne dois plus gémir !

« Déjà ma feuille a cessé de frémir.....

« Je meurs, je meurs. » Ce douloureux murmure

Toucha le dieu protecteur du vallon.

C'était le temps où le noir Aquilon

Laisse, en fuyant, respirer la nature.

« Non, dit le dieu : qu'un souffle de chaleur

« Pénètre au sein de ta tige glacée.

« Ta vie heureuse est enfin commencée ;

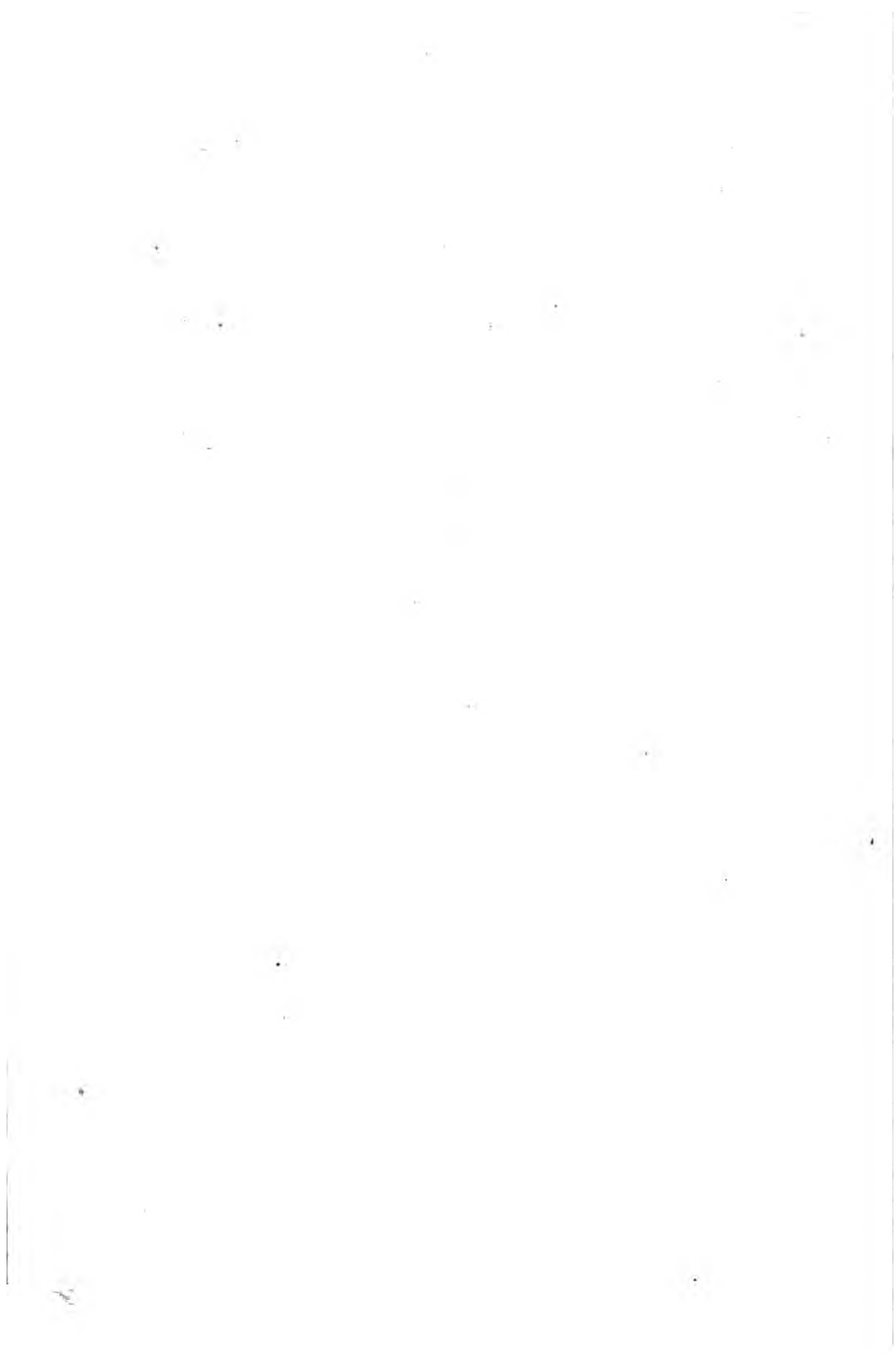
« Relève-toi, j'ai ranimé ta fleur.
« Je te consacre aux nymphes des bocages ;
« A mes lauriers tes rameaux vont s'unir,
« Et j'irai quelque jour sous leurs jeunes ombrages
« Chercher un souvenir. »

L'arbrisseau, faible encore, tressaillit d'espérance ;
Dans le pressentiment il goûta l'existence ;
Comme l'aveugle-né, saisi d'un doux transport,
Voit fuir sa longue nuit, image de la mort,
Quand une main divine entr'ouvre sa paupière,
Et conduit à son ame un rayon de lumière :
L'air qu'il respire alors est un bienfait nouveau ;
Il est plus pur : il vient d'un ciel si beau !

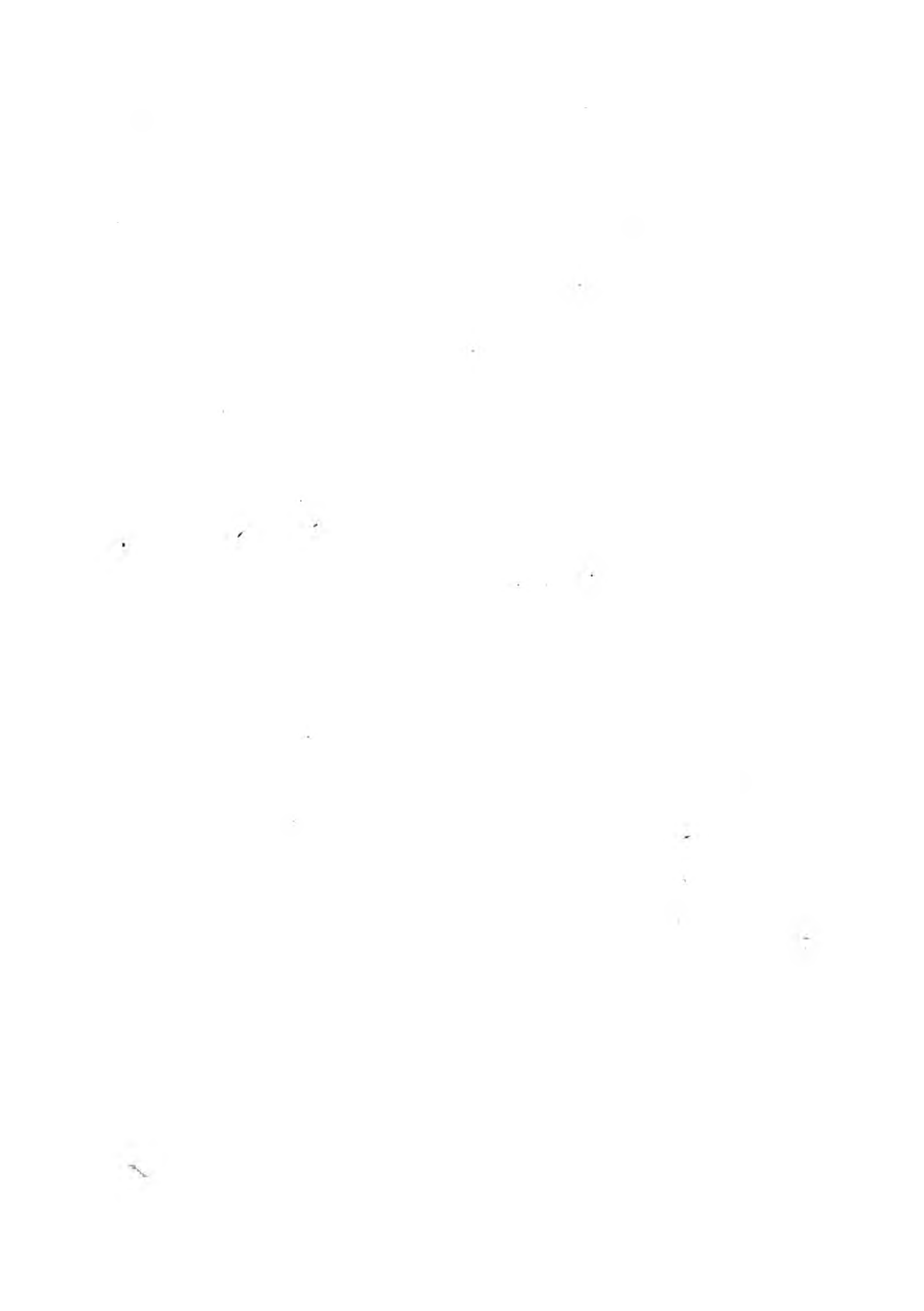
IDYLLES.

I.

4.



LES ROSES.



LES ROSES.



L'AIR était pur, la nuit régnait sans voiles ;
Elle riait du dépit de l'Amour ;
Il aime l'ombre, et le feu des étoiles ,
En scintillant, formait un nouveau jour :
Tout s'y trompait. L'oiseau, dans le bocage ,
Prenait minuit pour l'heure des concerts ;
Et les zéphirs, surpris de ce ramage ,
Plus mollement le portaient dans les airs.
Tandis qu'aux champs quelques jeunes abeilles

Volaient encore en tourbillons légers,
Le Printemps en silence épanchait ses corbeilles,
Et de ses doux présens embaumait nos vergers.
O ma mère ! on eût dit qu'une fête aux campagnes,
Dans cette belle nuit, se célébrait tout bas ;
On eût dit que de loin mes plus chères compagnes
Murmuraient des chansons pour attirer mes pas.

J'écoutais, j'entendais couler, parmi les roses,
Le ruisseau qui, baignant leurs couronnes écloses,
Oppose un voile humide aux brûlantes chaleurs ;
Et moi, cherchant le frais sur la mousse et les fleurs,
Je m'endormis. Ne grondez pas, ma mère !
Dans notre enclos qui pouvait pénétrer ?
Moutons et chiens, tout venait de rentrer,
Et j'avais vu Daphnis passer avec son père.
Au bruit de l'eau, je sentis le sommeil
Envelopper mon ame et mes yeux d'un nuage,

Et lentement s'évanouir l'image
Que je tremblais de revoir au réveil :
Je m'endormis. Mais l'image, enhardie,
Au bruit de l'eau se glissa dans mon cœur :
Le chant des bois, leur vague mélodie,
En la berçant, fait rêver la pudeur.
En vain, pour m'éveiller, mes compagnes chéries,
Auraient fait de mon nom retentir les prairies,
En me tendant leurs bras entrelacés ;
J'aurais dit : Non, je dors, je veux dormir, dansez !

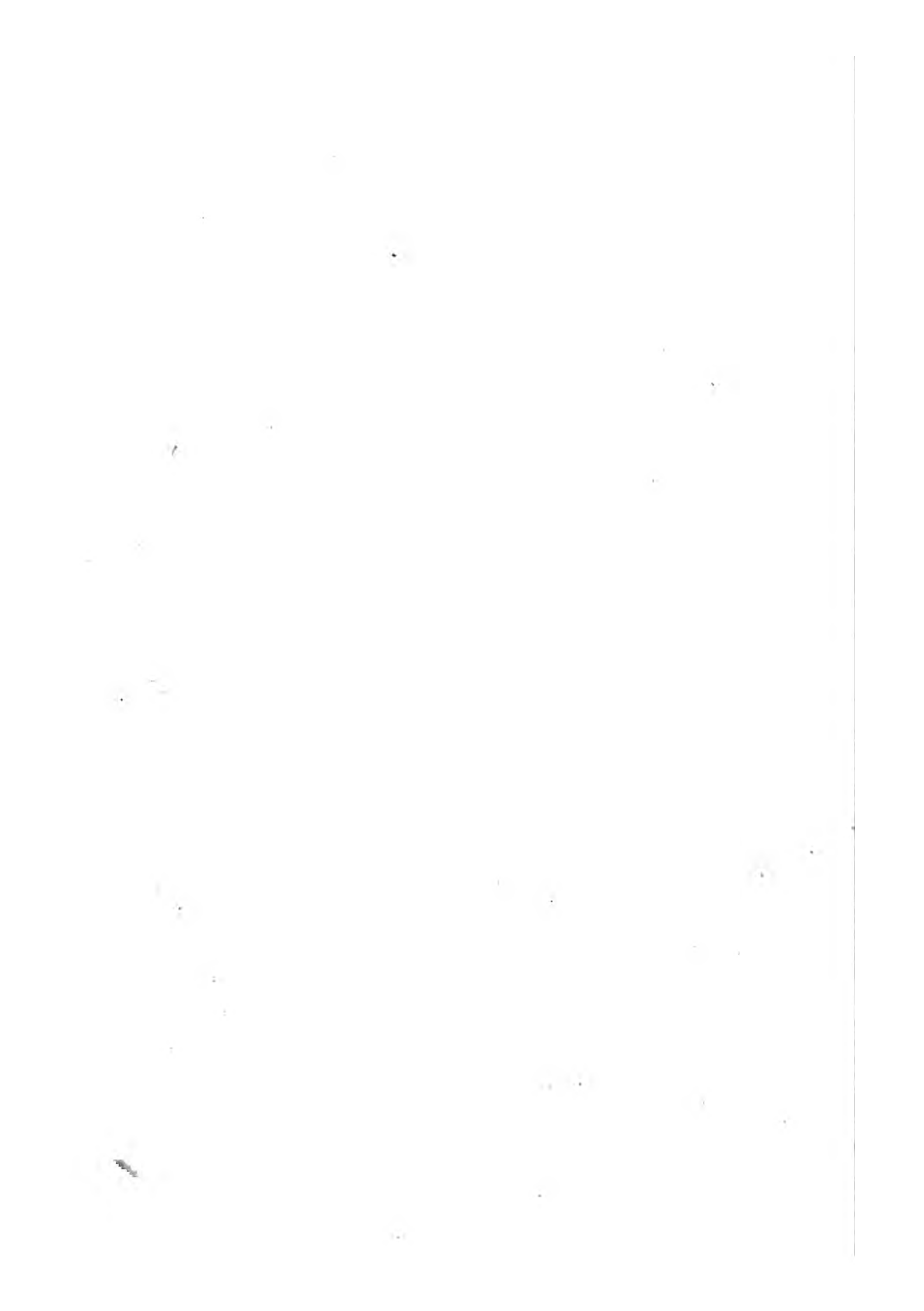
Mille songes couraient ; c'étaient les seuls nuages
Que la lune teignît de ses vagues lueurs ;
Comme les papillons sur leurs ailes volages
De l'air qui les balance empruntent les couleurs.

Calme, les yeux fermés, je me sentais sourire ;
Des songes prêts à fuir je retenais l'essor ;

Mais las de voltiger, (ma mère, j'en soupire!)
Ils disparurent tous; un seul me trouble encor;
Un seul. Je vis Daphnis franchissant la clairière;
Son ombre s'approcha de mon sein palpitant;
C'était une ombre, et j'avais peur pourtant;
Mais le sommeil enchaînait ma paupière.
DouceMENT, douceMENT, il m'appela deux fois;
J'allais crier, j'étais tremblante;
Je sentis sur ma bouche une rose brûlante,
Et la frayeur m'ôta la voix.

Depuis ce temps, ne grondez pas, ma mère,
Daphnis, qui chaque soir passait avec son père,
Daphnis me suit partout, pensif et curieux.
O ma mère! il a vu mon rêve dans mes yeux!

LA JOURNÉE PERDUE.



LA JOURNÉE PERDUE.



ME voici..... je respire à peine !

Une feuille m'intimidait ;

Le bruit du ruisseau m'alarmait ;

Je te vois...! je n'ai plus d'haleine !

Attends..... je croyais aujourd'hui

Ne pouvoir respirer auprès de ce que j'aime.

Je me sentais mourir, en ce tourment extrême,

De ta peine et de mon ennui.

Quoi ! je cherche ta main, et tu n'oses sourire ?

Ton regard me pénètre, et semble m'accuser?
Je te pardonne, ingrat, tout ce qu'il semble dire;
Mais laisse-moi du moins le temps de m'excuser.

J'ai vu nos moissonneurs réunis sous l'ombrage;
Ils chantaient ; mais pas un ne dit bien ta chanson.
Ma mère, lasse enfin de veiller la moisson,
Dormait. Je voyais tout, les yeux sur mon ouvrage.
Alors, en retenant le souffle de mon cœur,
 Qui battait sous ma collerette,
Je fuyais dans les blés ainsi qu'une fauvette,
 Quand on l'appelle, ou qu'elle a peur.
Je suivais, en courant, ton image chérie,
 Qui m'attirait, souriait comme toi ;
 Mais aux travaux de la prairie
Les malins moissonneurs m'enchaînaient malgré moi.
L'un m'appelait si haut qu'il éveillait ma mère ;
Je revenais confuse, en cueillant des pavots,

Et, caressant ses yeux de leur fraîcheur légère,
Je grondais le méchant qui troublait son repos.
Hélas ! j'aurais voulu m'endormir auprès d'elle,
 Mais je ne dors jamais le jour ;
La nuit même, la nuit me paraît éternelle,
Et j'aime mieux te voir que de rêver d'amour.
Que mon cœur est changé ! comme il était tranquille !
 Je le sentais à peine respirer.
Ah ! quand il ne fait plus que battre et soupirer,
L'heure qui nous sépare au temps est inutile.
En voyant le soleil encor si loin du soir,
Je me disais : Mon Dieu ! que ma mère est heureuse !
Le repos la surprend dès qu'elle peut s'asseoir ;
 Ma mère n'est pas amoureuse !
Et je fermais les yeux pour rêver le bonheur ;
Et mes yeux te voyaient couché dans ce bois sombre ;
 Et, quand tu gémissais à l'ombre,
 Le soleil me brûlait le cœur.

De ce bois où mon ame était tout attachée,
Deux fois j'ai vu sortir ton chien ;
Par ton ordre peut-être il appelait le mien ;
Le mien n'osait répondre, et j'en étais touchée.
Pauvres chiens ! vieux amis ! frères du même jour,
Comme en vous revoyant votre joie est paisible !
Olivier ! l'amitié n'a donc rien de pénible ?
Ils sont donc plus heureux ? mais ils n'ont pas d'amour.
Olivier, voudrais-tu ?... Que ton sourire est tendre !
L'amitié n'est pas là ! Je ne puis plus parler.
Dis-moi.....que disions-nous ? Oh ! comment rappeler
Tout ce qu'il me reste à t'apprendre ?

Regarde : ce matin j'avais tressé ces fleurs ;
Mais quoi ! tout a languì des feux de la journée ;
Et la couronne à l'Amour destinée
N'a servi qu'à voiler mes pleurs.
Je pleurais : c'est que l'heure, à présent si légère,

Dormait comme ma mère.

Enfin le jour se cache et me prend en pitié ;

Enfin l'agneau bêlant quitte le pâturage ;

Ma mère sans me voir est rentrée au village ;

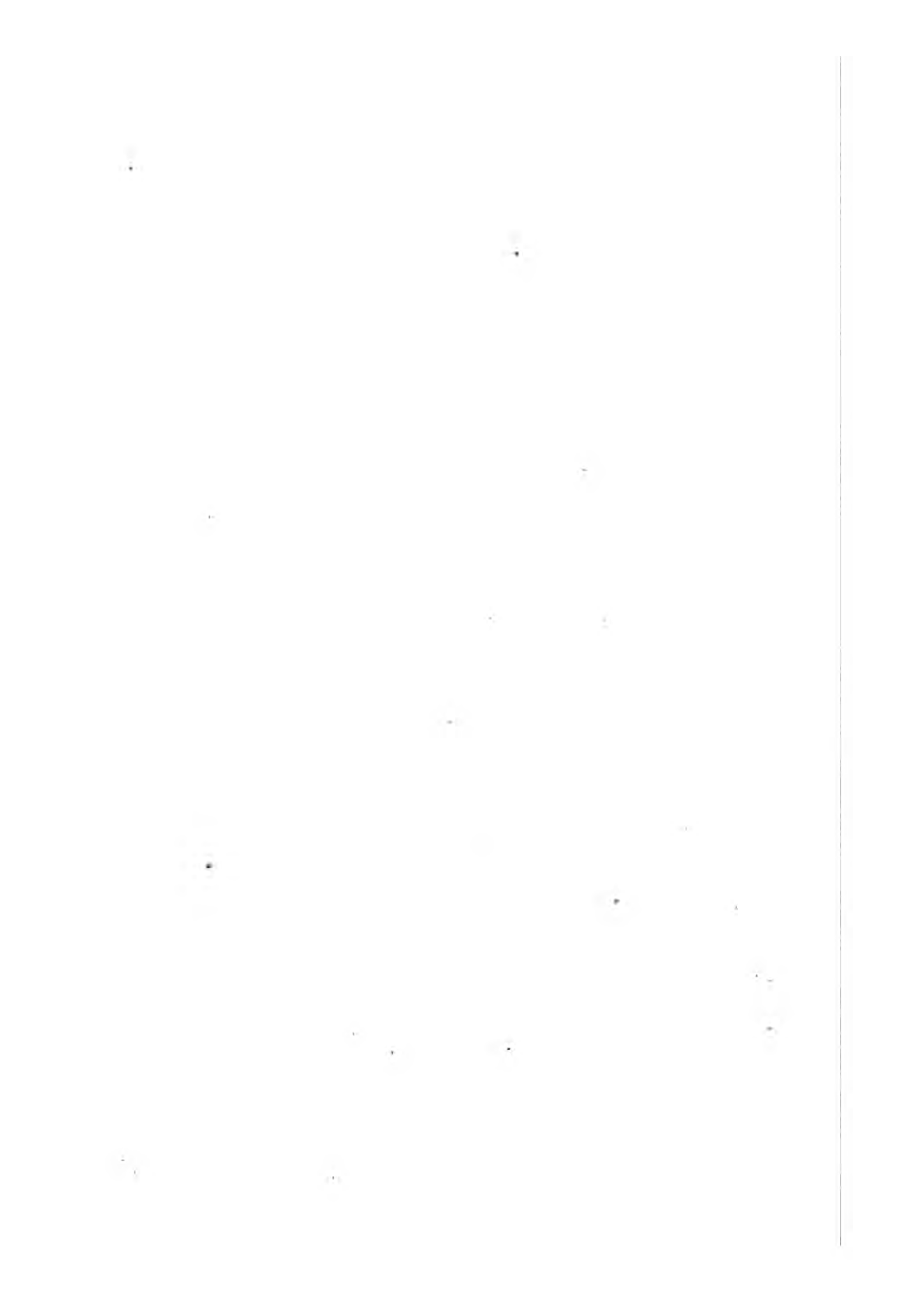
Et déjà ma promesse est remplie à moitié.

Je te vois , je te parle, et je te donne encore

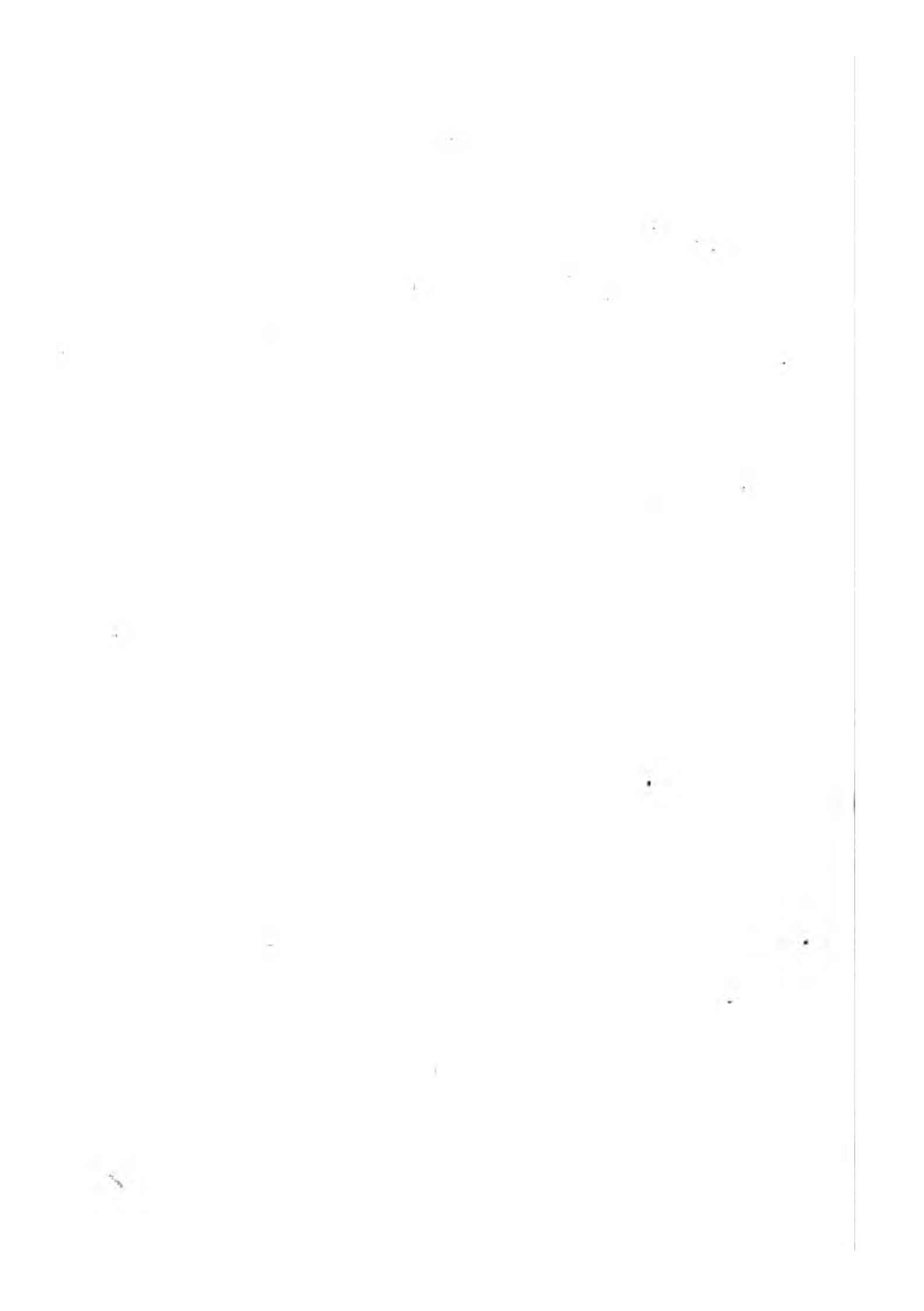
Ce bouquet dont l'éclat s'est perdu sur mon sein :

 Demande-lui si je t'adore :

Moi, j'accours seulement pour te dire : A demain !



L'ADIEU DU SOIR.



L'ADIEU DU SOIR.



DIEU ! qu'il est tard ! quelle surprise !
Le temps a fui comme un éclair ;
Douze fois l'heure a frappé l'air ,
Et près de toi je suis encore assise !
Et loin de pressentir le moment du sommeil ,
Je croyais voir encore un rayon de soleil !

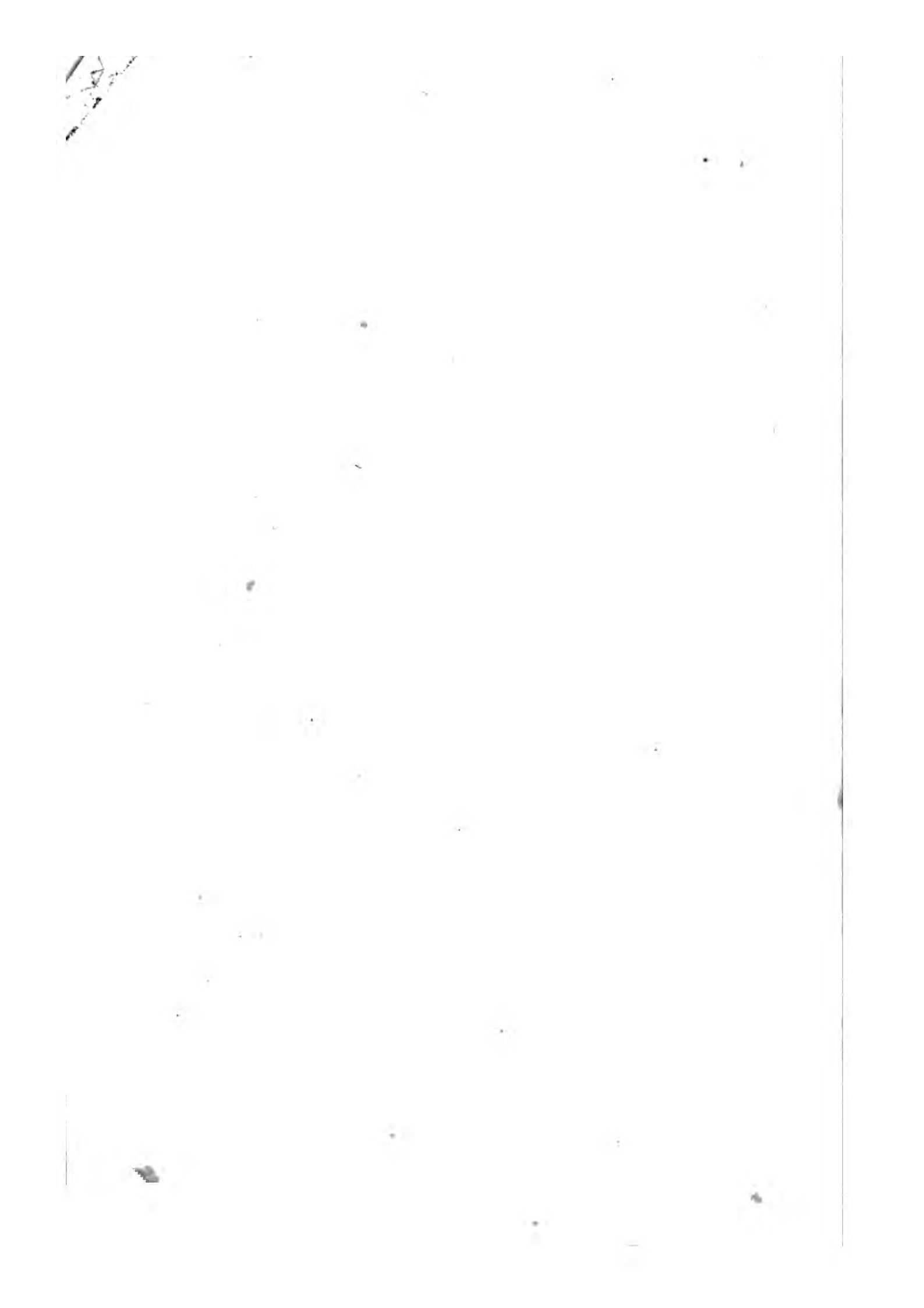
Se peut-il que déjà l'oiseau dorme au bocage !
Ah ! pour dormir il fait si beau !

Les étoiles en feu brillent dans le ruisseau,
Et le ciel n'a pas un nuage;
On dirait que c'est pour l'Amour
Qu'une si belle nuit a remplacé le jour!
Mais, il le faut, regagne ta chaumière;
Garde-toi d'éveiller notre chien endormi;
Il méconnaîtrait son ami,
Et de mon imprudence il instruirait ma mère.
Tu ne me réponds pas; tu détournes les yeux!
Hélas! tu veux en vain me cacher ta tristesse:
Tout ce qui manque à ta tendresse,
Ne manque-t-il pas à mes vœux?
De te quitter donne-moi le courage;
Écoute la raison, va-t'en. Laisse ma main!
Il est minuit; tout repose au village,
Et nous voilà presque à demain!
Écoute! si le soir nous cause un mal extrême,
Bientôt le jour saura nous réunir,

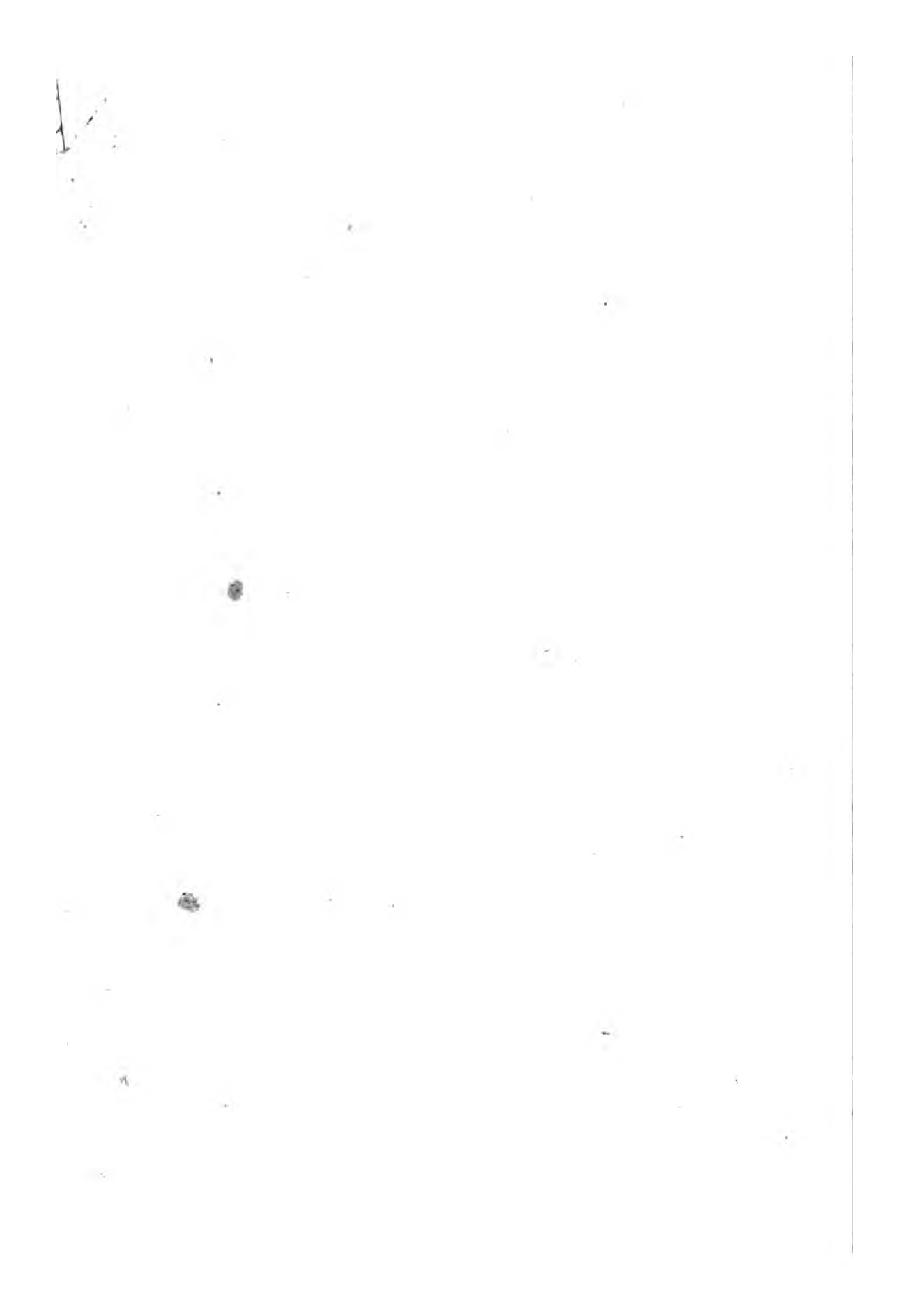
Et le bonheur du souvenir

Va se confondre encore avec le bonheur même. .
Mais, je le sens, j'ai beau compter sur ton retour,
En te disant adieu chaque soir je soupire ;
Ah ! puissions-nous bientôt désapprendre à le dire !
Ce mot, ce triste mot n'est pas fait pour l'amour.





L'ORAGE.



L'ORAGE.



QUELLE accablante chaleur !

On dirait que le ciel va toucher la montagne.

Vois ce nuage en feu qui rougit la campagne :

Quels éclairs ! quel bruit sourd ! ne t'en va pas ; j'ai peur !

Les cris aigus de l'hirondelle

Annoncent le danger qui règne autour de nous ;

Son amante effrayé la poursuit et l'appelle :

Pauvres petits oiseaux, vous retrouverez-vous ?

Reste, mon bien-aimé ! reste, je t'en conjure ;

Le ciel va s'entr'ouvrir.

De l'orage sans moi tu veux braver l'injure ;
Cruel ! en me quittant, tu me verrais mourir.
Ce nuage embrasé qui promène la foudre ,
Vois-tu bien, s'il éclate, on est réduit en poudre !
Encourage mon cœur, il palpite pour toi.....
Ta main tremble, Olivier, as-tu peur comme moi ?
Tu t'éloignes ; tu crains un danger que j'ignore :
En est-il un plus grand que d'exposer tes jours ?
Je donnerais pour toi ma vie et nos amours ;
Si j'avais d'autres biens, tu les aurais encore.
En cédant à tes vœux, j'ai trahi mon devoir ;
Mais ne m'en punis pas. Elle est loin, ta chaumière.
Pour nous parler d'amour, tu demandais le soir ;
Eh bien ! pour te sauver, prends la nuit tout entière ;
Mais ne me parle plus de ce cruel amour ;
Je vais l'offrir à Dieu, dans ma tristesse extrême :
C'est en priant pour ce que j'aime

Que j'attendrai le jour.

Sur nos champs inondés tourne un moment la vue :
Réponds ; malgré mes pleurs, veux-tu partir encor ?
Méchant, ne souris plus de me voir trop émue ;
Peut-on ne pas trembler en quittant son trésor ?
Je vais me réunir à ma sœur endormie :
Adieu ! laisse gronder et gémir l'aquilon ;
Quand il aura cessé d'attrister le vallon,
Tu pourras t'éloigner du toit de ton amie.

Mais quel nouveau malheur ! qu'allons-nous devenir ?
N'entends-tu pas la voix de mon vieux père ?
Ne vois-tu pas une faible lumière ?
De ce côté, Dieu ! s'il allait venir !
Pour une faute, Olivier, que d'alarmes !
Laisse-moi seule au moins supporter son courroux ;
Puis tu viendras embrasser ses genoux,

Quand je l'aurai désarmé par mes larmes.
Non ! la porte entr'ouverte a causé ma frayeur :
On tremble au moindre bruit, lorsque l'on est coupable.
Laisse-moi respirer du trouble qui m'accable,
Laisse-moi retrouver mon cœur.

Séparons-nous, je suis trop attendrie ;
Sur ce cœur agité ne pose plus ta main ;
Va ! si le ciel entend ma prière chérie,
Il sera plus calme demain :
Demain, au point du jour, j'irai trouver mon père ;
Sa bonté préviendra mes timides aveux ;
De nos tendres amours pardonnant le mystère,
Il ne t'appellera que pour combler tes vœux.

Déjà le vent rapide emporte le nuage,
La lune nous ramène un doux rayon d'espoir ;
Adieu ! je ne crains plus d'oublier mon devoir,
O mon cher Olivier ! j'ai trop peur de l'orage.

LA NUIT.

LA NUIT.



VIENS! le jour va s'éteindre... il s'efface, et je pleure.
N'as-tu pas entendu ma voix? Écoute l'heure ;
C'est ma voix qui te nomme et t'accuse tout bas ;
C'est l'Amour qui t'appelle, et tu ne l'entends pas !
Mon courage se meurt. Tout à ta chère idée,
D'elle, de toi toujours tendrement obsédée,
Pour ton ombre j'ai pris l'ombre d'un voyageur,
Et c'était un vieillard riant de ma rougeur.

Eh quoi ! le jour s'éteint ? n'est-ce pas un nuage,

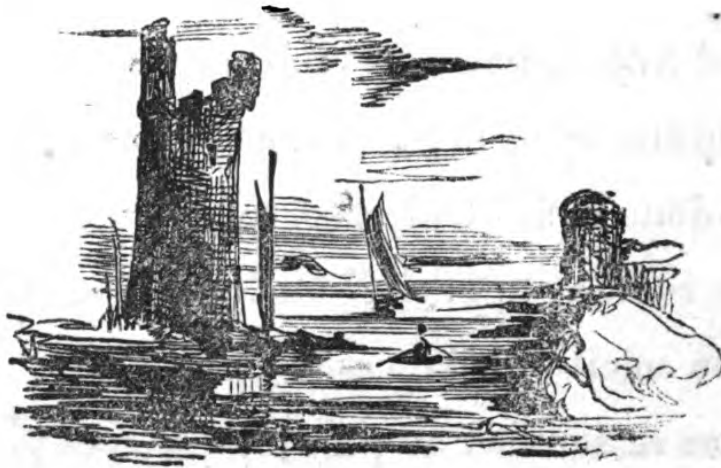
Un vain semblant du soir, un fugitif orage?
Que je voudrais le croire! Hélas! un si beau jour
Ne devrait pas mourir sans consoler l'Amour.
Viens! ce voile jaloux ne doit pas te surprendre.
Dans les cieux à son gré laisse-le se répandre;
Ne va pas comme moi le prendre pour la nuit!
Quand son obscurité m'importune et me nuit,
Si le soleil plus pur allait paraître encore!
Si j'allais avec lui revoir ce que j'adore!
Si je pouvais du moins, en lui livrant ces fleurs,
Me cacher dans son sein, et rougir de mes pleurs!
Il me dirait: « Je viens, j'accours, ma bien-aimée!
« Ce nuage qui fuit t'aurait-il alarmée?
« La nuit est loin, regarde! » Et je verrais ses yeux
Rendre la vie aux miens, et la lumière aux cieux.

Non! le jour est fini. Ce calme inaltérable,
L'oiseau silencieux fatigué de bonheur,

Le chant vague et lointain du jeune moissonneur,
Tout m'invite au repos... tout m'insulte et m'accable.
Un seul et doux objet me plaint dans ce séjour;
Il a subi mon sort : c'est la pâle anémone,
Sous le vent qui l'effeuille, elle tombe; et ce jour,
Pour nous brûler ensemble, en orna ma couronne.

Mais adieu tout; adieu, toi qui ne m'entends pas.
Toi qui m'as retenu la moitié de mon être,
Qui n'as pu m'oublier, qui vas venir, peut-être,
Tu trouveras au moins la trace de mes pas,
Si tu viens! Adieu, bois où l'ombre est si brûlante;
Nuit plus brûlante encor, nuit sans pavots pour moi,
Tu règnes donc enfin! Oui, c'est toi, c'est bien toi!
Quand me rendras-tu l'aube? Oh! que la nuit est lente!
Hélas! si du soleil tu balances le cours,
Tu vas donc ressembler au plus long de mes jours!
L'alouette est rentrée aux sillons; la cigale

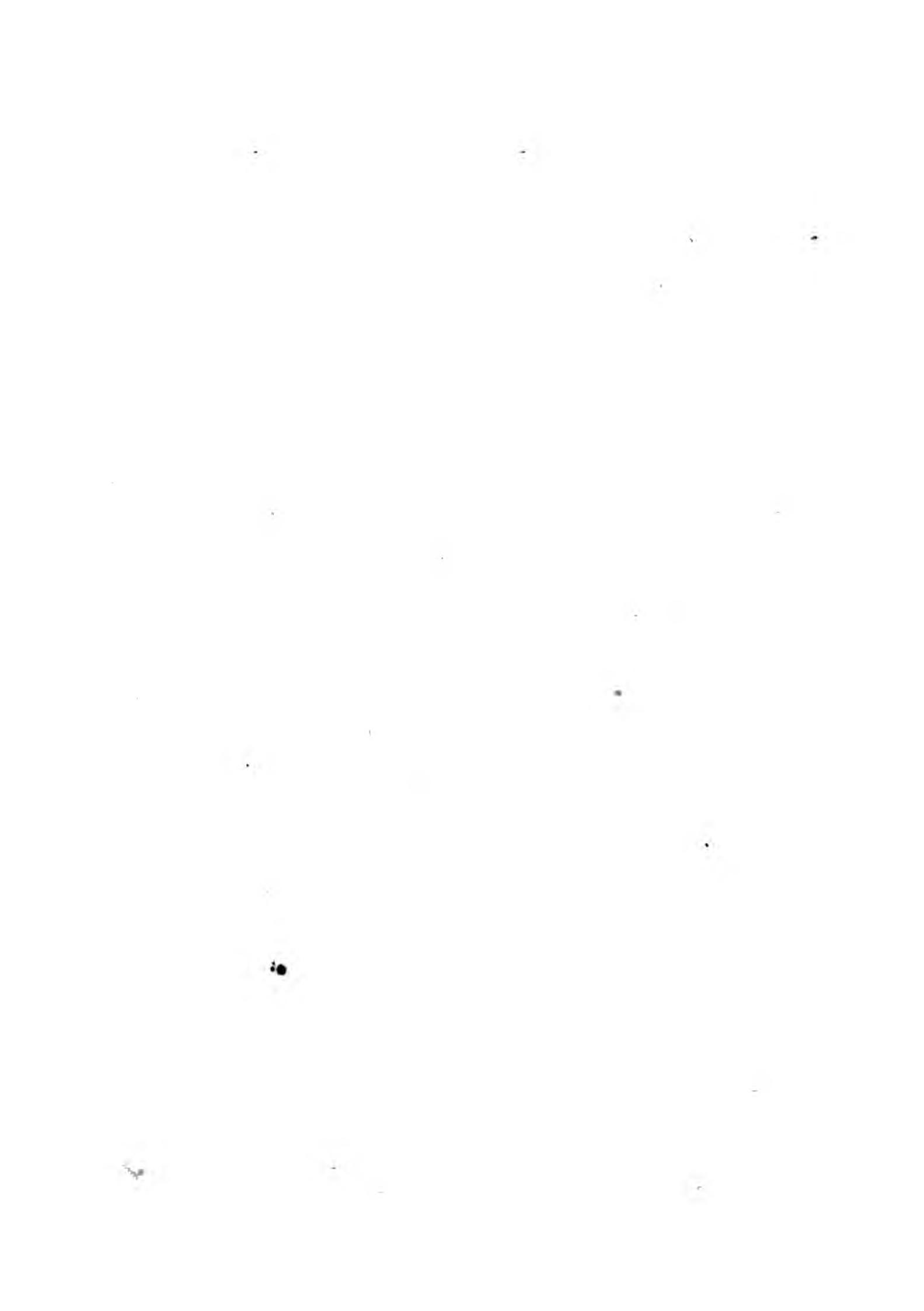
A peine dans les airs jette sa note égale ;
Un souffle éveillerait les échos du vallon,
Et les échos muets ne diront pas mon nom.
Et vous, dont la fatigue a suspendu la course,
Vieillard ! ne riez plus ; si mes tristes accens...
Non ! déjà le sommeil appesantit ses sens ;
Il rêve sa jeunesse au doux bruit de la source.
Oh ! que je porte envie à ses songes confus !
Que je le trouve heureux ! Il dort, il n'attend plus.



L'ABSENCE.

1.

2



L'ABSENCE.



'AVEZ-VOUS rencontré? guidez-moi, je vous prie.
Il est jeune, il est triste, il est beau comme vous,
Bel enfant; et sa voix, par un charme attendrie,
De la voix qui l'accueille est l'écho le plus doux.
Oh! rappelez-vous bien! sa démarche pensive
Fait qu'on le suit long-temps et du cœur et des yeux.
Il vous aura souri. De l'enfance naïve,
Naïf encore, il aime à contempler les jeux.

Écoute! ses regards distraits, chargés d'alarmes,

Effleuraient tes doux jeux , peut-être sans les voir.
Plains-moi , car c'est pour moi qu'il dévorait ces larmes,
Et de m'en consoler il a seul le pouvoir.
Guide-moi ; réponds-moi !.. Mais tu ne peux m'entendre :
 Tu demandes son nom ?
Ah ! s'il t'avait parlé , m'aurais-tu fait attendre ?
L'aurais-tu méconnu dans ma prière ? oh ! non.
Va jouer , bel enfant , va rire avec la vie ;
Car ton âge est sa fête , et déjà je l'envie.
Va ! mais si ton bonheur te l'amène aujourd'hui ,
Souviens-toi que je pleure , et ne le dis qu'à lui.
Comme la route au loin se prolonge isolée !
Eh ! pour qui ces jardins , ce soleil , ces ruisseaux ?
Je suis seule , et là-bas , sous de noirs arbrisseaux ,
La moitié de mon ame est errante et voilée.
Mes suppliantes mains voudraient la retenir :
J'ai cru respirer l'air qui va nous réunir !
L'avez-vous rencontré , nymphe à la voix plaintive ?

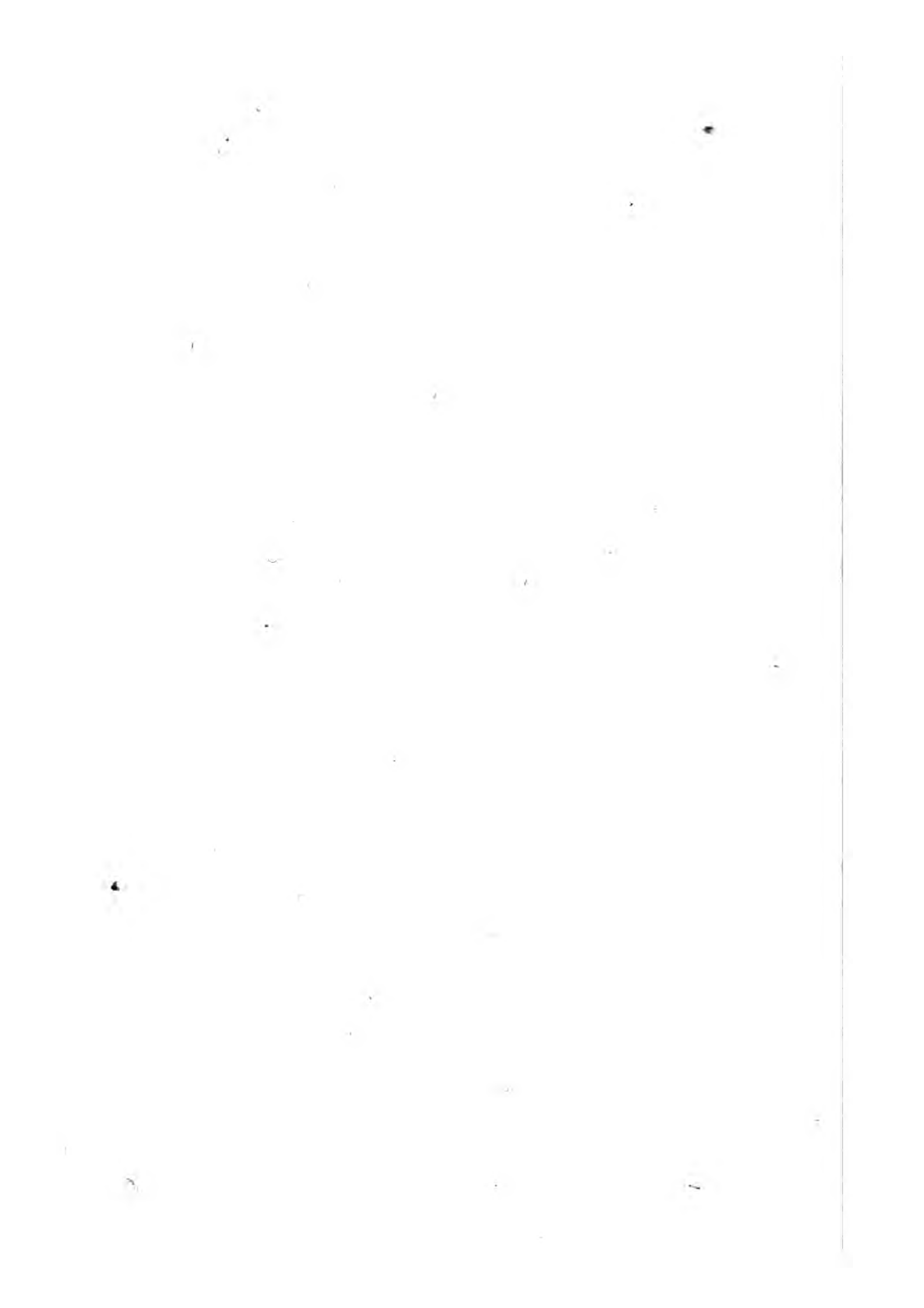
L'avez-vous appelé? s'est-il penché vers vous?
Si son ombre a passé dans votre eau fugitive,
Nymphé, rendez-la moi, je l'attends à genoux.
Mais jusqu'à l'oublier si vous êtes légère;
Mais si vous n'emportez que vous dans l'avenir;
Si l'image qui fuit vous devient étrangère;
De quoi vous plaignez-vous, nymphé sans souvenir?

Quelle est cette autre enfant sous les saules couchée?
De paisibles rameaux enveloppent son sort;
Comme une jeune fleur dans la mousse cachée,
A l'abri des vents, elle dort.
L'orage aux traits brûlans ne l'a pas effeuillée;
Loin du monde et du jour lentement éveillée,
Un jeune songe à peine ose effleurer ses sens;
Elle rit..... qu'offre-t-il à ses vœux caressans?
L'avez-vous rencontré, dites, belle ingénue?
Sa voix, qui fait rêver, vous est-elle connue?

Au fond d'un doux sommeil écoutez-vous ses pas ?
Non ! si vous l'aviez vu, vous ne dormiriez pas !
Dormez. Je vous rendrais et pensive et peureuse ;
Vous diriez : Dès qu'on aime on n'est donc plus heureuse ?
Je ne sais. Pour la paix de vos nuits, de vos jours,
Ignorez-le toujours.

Mais de nouveaux sentiers s'ouvrent à ma tristesse :
Je voudrais tous les suivre, et je n'ose choisir ;
L'espoir les choisit tous. Oh ! qu'il a de vitesse !
Il m'appelle partout.... où vais-je le saisir ?
Au pied de la chapelle où serpente le lierre,
Courbé par la prière,
Un vieillard indigent porte aussi ses douleurs :
Allons ! ses yeux éteints ne verront pas mes pleurs.
Comme il prie ! on dirait qu'une lumière heureuse,
Pour éclairer son front, vient d'entr'ouvrir les cieux ;
On dirait que le jour est rentré dans ses yeux,

Ou qu'il bénit tout bas une main généreuse.
Dieu! l'a-t-il rencontré? Si calme, si content,
Presse-t-il un bienfait sur son cœur palpitant?
Est-ce lui qu'il bénit? et la voix que j'adore,
Dans ce cœur consolé résonne-t-elle encore?
Écoutez-moi, mon père, au nom de ce bienfait!
Celui qui vous l'offrit à vous m'a demandée
Peut-être...? Oh! que ma main, par la sienne guidée,
Joigne son humble offrande au don qu'il vous a fait.
Mais, en vous consolant, soupirait-il, mon père?
Déchiré du tourment dont il me désespère,
Injuste, mais fidèle, en soupçonnant ma foi,
Vous a-t-il dit: Priez et pour elle et pour moi?
Oui, je sais qu'il est triste, et qu'un accent plus tendre
Au malheureux jamais n'a su se faire entendre.
Oui, je vais retrouver mon bonheur qu'il troubla,
Car mon bonheur, c'est lui, mon père, et le voilà!



LE MIROIR.



LE MIROIR.



COMME un enfant cruel tourmente la douceur
De l'agneau craintif qu'il enchaîne,
Amour, je t'ai vu rire à l'accent de ma peine :
J'en ai pleuré, pour toi, de honte et de douleur.
Mais l'agneau gémissant rêve au joug qui l'opprime ;
Il le brise en silence, et retourne au vallon :
Adieu, cruel enfant dont je fus la victime,
Adieu, le pauvre agneau m'a rendu la raison.
Joyeux et bondissant des vallons aux prairies,

Dégagé de l'anneau de fer
Qui le blessa long-temps sous des chaînes fleuries,
Il voit l'herbe plus verte et le ruisseau plus clair.
Ma fierté languissante est enfin éveillée;
Je repousse en fuyant tes amères faveurs;
Et, sous ma guirlande effeuillée,
J'ai brisé tes fers imposteurs.

Ne viens pas me troubler, amour! je suis heureuse;
Je ne sens plus le poids d'un lien détesté.
Mais quoi! sa fraîche empreinte est encor douloureuse :
Ah! laisse un long repos au cœur qui l'a porté!
Va rendre ce lien à l'ingrat que j'oublie :
C'est à toi d'obéir, tu n'es plus mon vainqueur;
Tu ne l'es plus! mes chants, ma liberté, ma vie,
J'ai tout repris avec mon cœur.
Qu'il promène le sien sur tes ailes légères,
Je le verrai sans trouble; il n'est plus rien pour moi.

Je ne l'attendrai plus aux fêtes bocagères ;
A peine il me souvient qu'il y surprit ma foi.
Je l'ai fui tout un jour sans répandre de larmes ;
Tout un jour ! ah ! pour lui mes yeux n'ont plus de pleurs.
Je souris au miroir en essayant des fleurs,
Et le miroir m'apprend qu'un sourire a des charmes.
Comme le lin des champs flotte au gré des zéphyr,
 J'abandonne ma chevelure,
 Qui va flotter à l'aventure,
 Ainsi que mes nouveaux désirs.
Oui, l'air qui m'entourne, épuré par l'orage,
Me rendra, comme aux fleurs, l'éclat et la beauté ;
 Et bientôt mon sort, sans nuage,
 Brillera comme un jour d'été.

Mais non, je ne veux point de fleurs dans ma parure ;
 Ce qu'il aimait ne doit plus m'embellir.
Cachons-les avec soin ; s'il venait, le parjure,

Il croirait que pour lui j'ai daigné les cueillir.
S'il venait... qu'ai-je dit? quoi! son audace extrême
Le ramènerait-elle où mon courroux l'attend?
Pourrait-il s'arracher à ce monde qu'il aime,
A ce juge léger qui flatte un inconstant?

Au fond de mon miroir je vois errer son ombre;
Une ombre plus légère appelle son regard;
Il la cherche lui-même, il l'aborde; il fait sombre;
Il soupire.... Ah! perfide! est-ce encor le hasard?...
Oh! comme il la regarde! Oh! comme il est près d'elle!
Comme il lui peint l'ardeur qu'il feignit avec moi!

Il ne feint plus, car elle est belle:
Amour! va les unir, ils n'attendent que toi.
Je garde mes bouquets. Ma parure est finie:
Ma parure! et pour qui tant de soins superflus?
Ce beau jour est voilé, cette glace est ternie,
Et le miroir ne sourit plus.

LE RETOUR AUX CHAMPS.



LE
RETOUR AUX CHAMPS.



QUE ce lieu me semble attristé!
Tout a changé dans la nature;
Le printemps n'a plus de verdure;
Le bocage est désenchanté!
Autrefois, l'onde fugitive
Arrosait, en courant, les cailloux et les fleurs:
Je ne vois qu'un roseau languissant sur la rive,
Et mes yeux se couvrent de pleurs!

Hélas ! on a changé ta course,
Ruisseau, de l'inconstance on te fait une loi,
Et je n'espère plus retrouver à ta source

Les sermens emportés par toi.

Ah ! si pour rafraîchir une ame désolée

Il suffit d'un doux souvenir,

Ruisseau ! pour ranimer l'herbe de la vallée,

Parfois n'y peut-tu revenir ?

J'entends du vieux berger la plaintive musette ;

Mais qu'est devenu le troupeau ?

Sous l'empire de sa houlette,

Il n'a plus même un innocent agneau.

Tout en rêvant il gravit la montagne ;

Il traîne avec effort son âge et son ennui :

Les moutons ont quitté la stérile campagne ;

Le chien est resté près de lui.

Mais que sa peine est facile et légère !

Du bonheur qui n'est plus il n'a point à rougir;
Sans trouble, sur un lit de mousse ou de fougère,
Quand la nuit vient, il peut dormir.

Que de riches pasteurs lui porteraient envie!
Combien voudraient donner les plus nombreux troupeaux,
La houlette, la bergerie,
Pour une nuit d'un doux repos.

Et moi, d'amis aussi je fus environnée;
Mon avenir alors était brillant et sûr.
Vieux berger, comme toi je suis abandonnée;
Le songe est dissipé; mais le réveil est pur!

Me voici devant la chapelle
Où mon cœur sans détour jura ses premiers vœux:
Déjà mon cœur n'est plus heureux,
Mais à ses vœux trahis il est encor fidèle.

J'y vins offrir, l'autre printemps ,
Une fraîche couronne , aujourd'hui desséchée.
Cette chapelle, hélas ! dans les ronces cachée ,
N'est-elle plus l'amour des simples habitans ?

Seule, j'y ferai ma prière :
Mon sort, je le sais trop, me défend d'espérer ;
Eh bien ! sans espérance, à genoux sur la pierre ,
J'aurai du moins la douceur de pleurer.



LES DEUX BERGÈRES.



LES DEUX BERGÈRES.



DORIS.



QUE fais-tu , pauvre Hélène , au bord de ce ruisseau?

HÉLÈNE.

Je regarde ma vie , en voyant couler l'eau.
Son cours languit , Doris , il n'aime plus la rive ;
Dans nos champs qu'il arrose il roule quelque ennui.
Écoute ! il porte au bois sa musique plaintive ;
Et je voudrais au bois me plaindre comme lui.

DORIS.

De quoi te plaindrais-tu ?

HÉLÈNE.

Je ne saurais le dire.

Ce ruisseau paraît calme, et pourtant il soupire.

On ne sait trop s'il fuit.... s'il cherche... s'il attend....

Mais il est malheureux, puisque mon cœur l'entend.

DORIS.

Tu rêves. Son cristal est pur, vif et limpide;

On le dirait joyeux de caresser des fleurs.

HÉLÈNE.

Pour moi, j'y reconnais une douleur timide :

Souvent dans un sourire on devine des pleurs.

Toi qui chantes toujours, tu ne peux le comprendre.

Ma voix n'a plus d'essor, et j'ai le temps d'apprendre

Qu'un chagrin se révèle en soupirant tout bas :

Si je pouvais chanter, je ne l'entendrais pas !

DORIS.

S'il parle, il dit au bois que nous sommes jolies ;

Que s'il a ralenti son cours précipité,

C'est qu'il croit voir en toi les grâces recueillies,
Et qu'il prend du plaisir à doubler ma beauté.
Voilà (je te dis tout) ce qu'un berger m'assure;
Sa parole est sincère, et, pour preuve, il le jure.

HÉLÈNE.

Il le jure. Ah ! prends garde ! et si tu veux bien voir,
Doris, ne choisis pas un flatteur pour miroir.

DORIS.

Si tu savais son nom, tu serais bien honteuse.

HÉLÈNE.

Bergère, il est berger; sa parole est douteuse.

DORIS.

Il m'a dit qu'au rivage il tracerait un jour,
Pour l'orgueil du ruisseau, mon chiffre et son amour.

HÉLÈNE.

L'amour aime à tracer les sermens sur le sable;
Un coup de vent répond de sa fidélité:
D'une plume légère il compose une fable;

Ses flèches dans nos cœurs gravent la vérité.

DORIS.

Oh ! les tristes leçons ! Du ruisseau qui les donne
Troublons les flots jaloux ; qu'ils n'affligent personne.

HÉLÈNE.

Tu peux troubler ses flots , mais non pas les tarir.
Quand les jours sont moins purs , cessent-ils de courir ?
La pierre d'un long cercle a ridé sa surface ;
Elle tombe , l'eau roule , et le cercle s'efface.

DORIS.

O ma chère compagne ! en est-il des beaux jours
Comme de ce tableau ?

HÉLÈNE.

C'est celui des amours.

DORIS.

Mais par une amoureuse et touchante aventure ,
Lorsque tu le crois seul , errant et malheureux ,
Il trouve un filet d'eau caché sous la verdure ,

Et l'emporte gaîment dans son sein amoureux.

HÉLÈNE.

Mais il arrive à peine au fond de la vallée ;
Surpris par le torrent qui l'entraîne à son tour,
Il y jette à regret son onde désolée,
Et les ruisseaux unis s'y perdent sans retour.

DORIS.

Eh bien ! je n'irai pas jusqu'au torrent , bergère ,
Donner à leur destin d'inutiles soupirs :
J'irai me regarder à la source légère
Qui se livre , naissante, au souffle des zéphyr.
Sur ses rives , de mousse et de roseaux parées,
Le soir, je conduirai mes brebis altérées.
Ainsi , dans l'eau , qui change au caprice des vents ,
Tu verras tes ennuis , je verrai mes beaux ans.

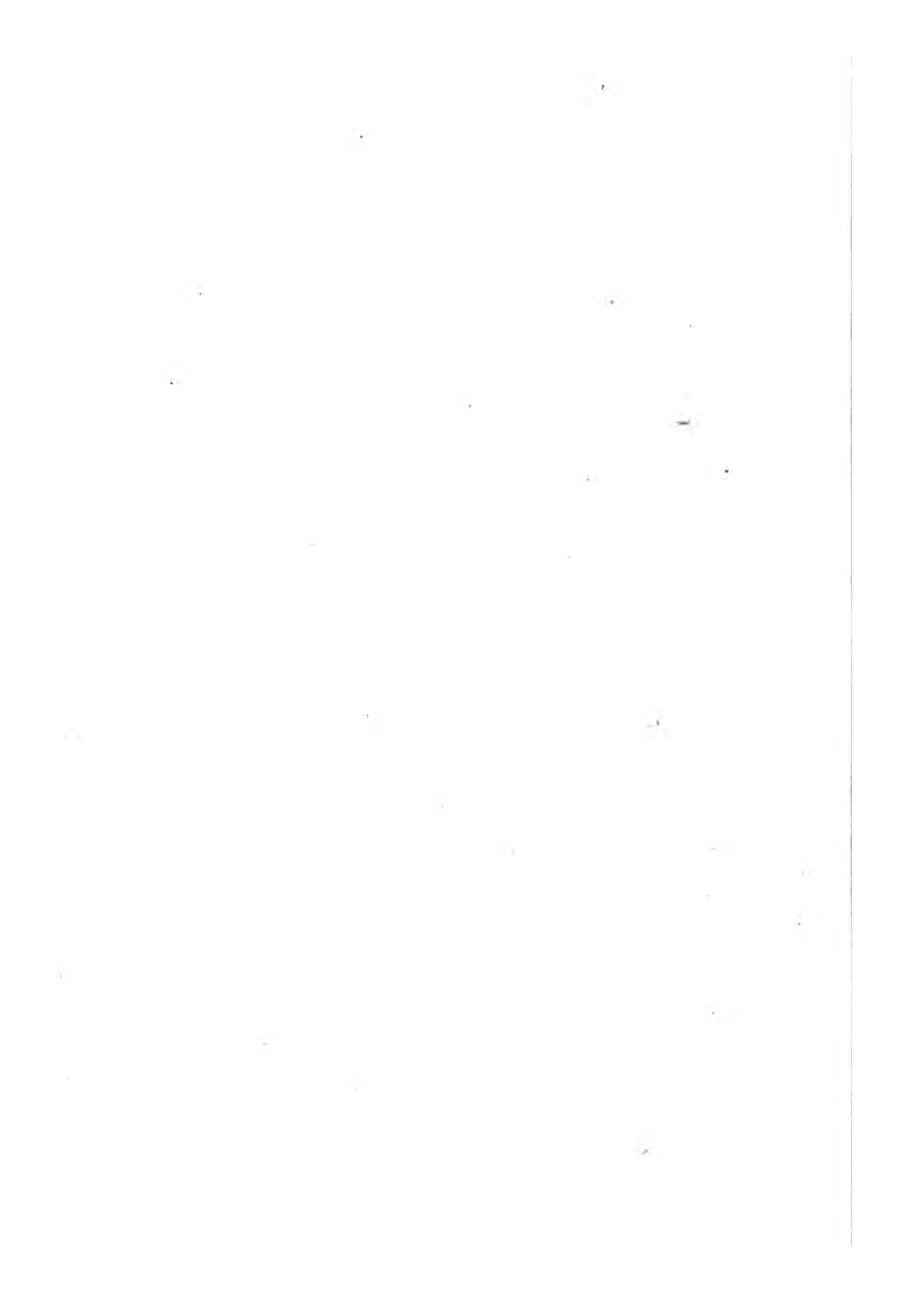
HÉLÈNE.

Oh ! n'abandonne pas nos tranquilles demeures !
Laisse y couler en paix tes innocentes heures ;

Ne donne ni tes pas ni tes vœux au hasard !
On se hâte, on s'arrête, on tremble... il est trop tard.
Évite le sentier trop voisin de son onde ;
Il égare, il conduit loin, bien loin du hameau,
Dans une solitude isolée et profonde,
Où l'eau, comme des pleurs, coule auprès d'un tombeau.
Un cœur tendre s'y cache au jour qu'il semble craindre ;
Il n'a que ce ruisseau pour l'entendre et le plaindre :
Peut-être qu'à lui seul il confie un regret...
Doris, ne va jamais surprendre son secret !



LA JEUNE ÉPOUSE.



LA JEUNE ÉPOUSE.



QUE je suis heureuse avec toi !

Que mon ame est contente, et que ma vie est pure !

Ainsi coule un ruisseau sous le ciel qui l'azure ;

Ainsi devrait couler le règne d'un bon roi.

Je voudrais en voir un, s'il en est. Mais qu'importe ?

Ce n'est pas aux bergers d'en approcher jamais.

Aux champs, du Roi des rois nous sentons les bienfaits ;

Les autres n'y vont pas, le torrent les emporte ;

Il m'effraie. Ah ! laissons le cours de nos beaux ans

Se perdre sans éclat dans une paix profonde.

Tu crains le bruit, je crains le monde ;

Et l'écho me déplaît, s'il n'a pas tes accens.

Mais que j'aime à l'entendre au loin dans la prairie ,

Dès qu'il vient m'annoncer le déclin d'un beau jour,

Qu'il m'apporte ces mots avec ta voix chérie :

Voici la nuit, voici l'Amour !

Au-devant de tes pas je me jette dans l'ombre ;

Je demeure attachée à tes bras caressans ;

Et, dans nos transports ravissans ,

Je ne sais s'il fait jour, s'il est tard, s'il fait sombre :

Il fait beau. Tout est calme, et je vois dans ton cœur ;

Je sens que ton regard est plongé dans mon ame ;

Mes soupirs l'ont mêlée à ton souffle de flamme ,

Et nous avons tous deux exprimé le bonheur.

Le bonheur!... Quand le ciel nous en donna le gage ,

Le ciel en avait fait ton portrait gracieux ;

Mais, comme un jeune oiseau s'envole avant l'orage,

L'ange, avant de souffrir, s'envola dans les cieux ! »

Voilà comment parlait une bergère,
Heureuse épouse et malheureuse mère.
« Son plus doux rêve est, dit-elle, un miroir,
Où chaque nuit un ange vient se voir.
Du jeune époux l'espérance craintive
Confie à Dieu sa prière naïve,
Et le baiser du soir, qui charme les douleurs,
Unit leur ame, et s'éteint dans les pleurs. »





LE RUISSEAU.

LE RUISSEAU.



Le soleil brûlait la plaine,
Les oiseaux étaient muets ;
Le vent balançait à peine
Les épis et les bluets ;
Quelques chèvres, dispersées
Sur le penchant des coteaux ,
Broutaient aux jeunes ormeaux
Les vignes entrelacées ;
Les troupeaux , au fond des bois ,
I.

S'égarèrent dans la bruyère ;
Les chiens étaient sans colère,
Les bergers étaient sans voix.

On entendait le murmure
D'un ruisseau vif et jaseur,
Qui livrait à l'aventure
Le secret d'un jeune cœur.
Sur les flots de son rivage
Chloé, fuyant le soleil,
Penchait sa brûlante image,
Belle comme un fruit vermeil.

« A cette heure où mes compagnes
« Cherchent l'ombre à l'autre bord,
« Qu'au bruit vague des campagnes
« Tout s'engourdit et s'endort ;
« Sous ma guirlande nouvelle,
« Dites-moi, petit ruisseau,

« Me trouvez-vous aussi belle
« Que Daphnis me paraît beau ?
« En vain avec ma couronne
« J'ai l'air aussi d'une fleur ;
« Tout l'éclat qu'elle me donne
« Ne fait pas battre mon cœur.
« Aux bergères de mon âge
« Je vois les mêmes appas ;
« Elles dorment sous l'ombrage,
« Et je n'en soupire pas !
« Sans Daphnis tout m'est contraire ;
« Daphnis a donc plus d'attraits ?
« Et je sens qu'on ne peut plaire
« Qu'en ayant les mêmes traits.

« O Daphnis ! Si la parure
« Me rendait belle à tes yeux,
« J'apprendrais, dans l'onde pure,

« A tresser mes longs cheveux.
« J'irais supplier mon père
« De m'accorder, pour un jour,
« Le ruban qu'avait ma mère
« Quand il lui parla d'amour.
« Je cultiverais des roses,
« Pour les cueillir avec toi ;
« J'inventerais mille choses
« Pour t'attirer près de moi.
« Hélas ! ma triste espérance
« Néglige un frivole soin ;
« Si j'avais ta ressemblance,
« Je n'en aurais pas besoin !
« Tes yeux bleus ont une flamme
« Pareille aux astres tremblans ;
« Leurs rayons pénètrent l'âme :
« Les miens sont noirs et brûlans.
« Sur ton front ta chevelure

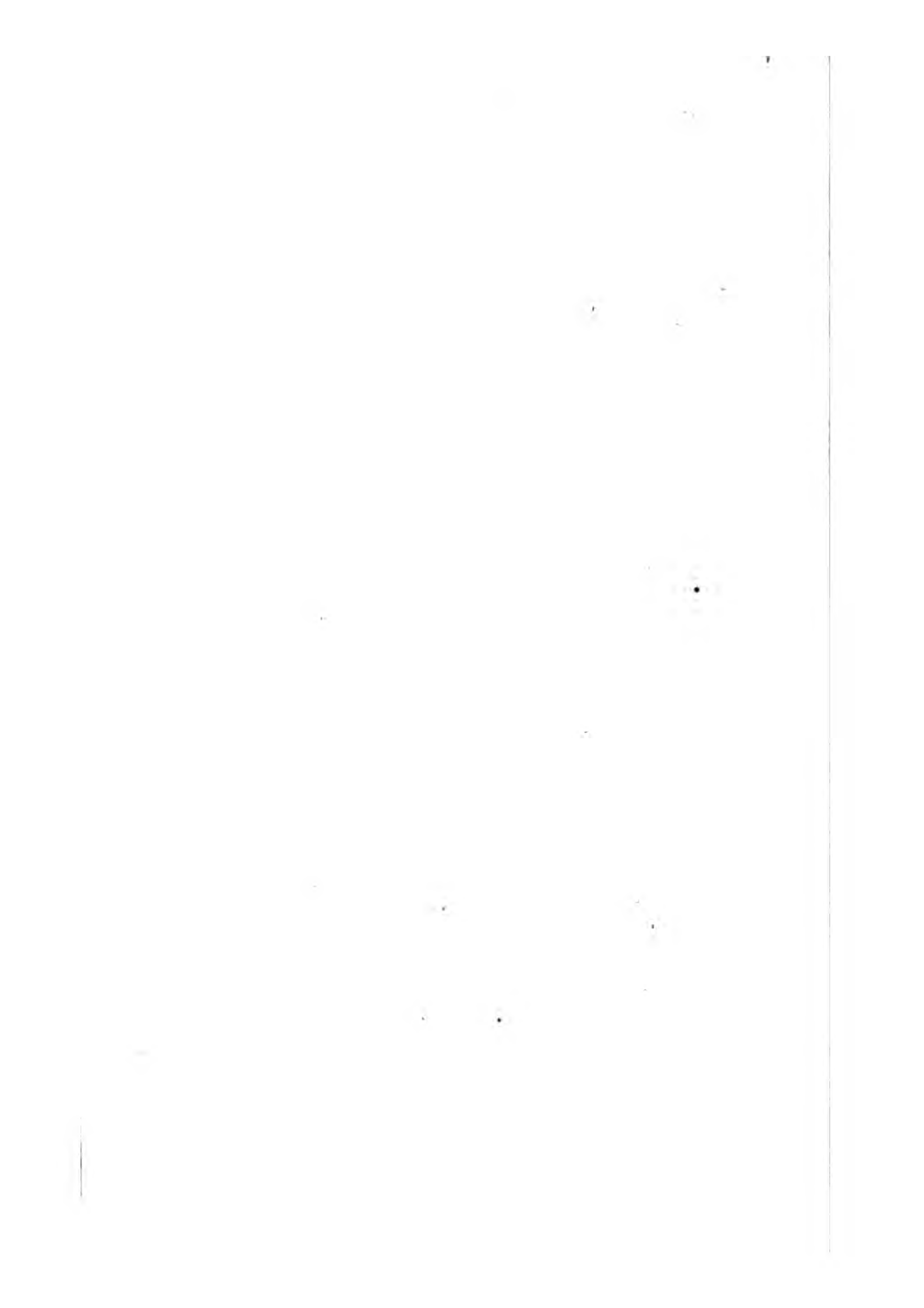
« Forme un gracieux bandeau ;
« La mienne ombre ma ceinture,
« Quand je quitte mon chapeau.
« Comme des feuilles dorées
« Se balancent sur les fleurs,
« Sous mille boucles cendrées
« Brillent tes vives couleurs.
« Le jeune orme est ton image,
« Et (tout me parle aujourd'hui !)
« Au lierre il prête un ombrage :
« Je suis faible comme lui.
« O Daphnis !.... » Et quelques larmes
Tombèrent dans le ruisseau ;
Elles en troublèrent l'eau,
Comme elles voilaient ses charmes.
Dans le léger mouvement
De cette glace agitée,
Sous la surface argentée

Elle entrevit son amant.

« O prodige ! cria-t-elle,
« Je vois l'ombre du pasteur ;
« Et cette glace fidèle
« Réfléchit jusqu'à mon cœur. »

Du saule le doux feuillage
Dans les airs se balança ;
Sur les pleurs de son visage
Un souffle amoureux passa.
L'enfant qui porte des ailes
Se sauvait d'un ciel de feu :
De brûlantes étincelles
Aux champs annonçaient un dieu :
On n'en sait pas davantage.
Le dieu baissa son bandeau,
Couvrit le jour d'un nuage,
Et fit taire le ruisseau.

PHILIS.



PHILIS.



RESSE-TOI, vieux berger, tout annonce l'orage.

Le vent courbe les blés, détruit la fleur sauvage ;

Un murmure plaintif circule au fond des bois,

Et l'écho me répond en attristant ma voix.

De ton chien prévoyant la garde est plus austère,

Il rôde, en haletant, d'un air triste et sévère ;

Du fond de la vallée il ramène un agneau,

Et le chasse en grondant jusqu'au sein du troupeau.

L'ouragan tourbillonne et ravage la plaine.

L'éclair poursuit l'éclair, il tonne, il va pleuvoir ;
Tout s'efface ; il fait nuit long-temps avant le soir ;
Et le toit de Philis ne se voit plus qu'à peine.
Laisse-moi te guider. Si tu ne peux courir,
Je soutiendrai tes pas : ne crains point ma jeunesse ;
J'ai déjà quatorze ans ; j'honore la vieillesse,
Et je suis assez grand, du moins, pour la chérir.
La petite Philis t'ouvrira sa chaumière ;
Son père m'a vu naître, il m'appelle son fils.
Peut-être qu'autrefois tu connaissais sa mère ;
Elle n'est plus... mais viens ; tu connaîtras Philis !
Oui, berger, c'est Philis qui m'a dit tout à l'heure :
« Olivier, le ciel gronde ; on s'enferme au hameau.
« Nous sommes à l'abri ; mais au pied du coteau
« Je vois un vieux berger ; qu'il vienne en ma demeure.
« Regarde sur son front voler ses cheveux blancs ;
« Comme il lève les yeux vers le ciel en colère !
« Il se met à genoux... C'est qu'il a des enfans ,

« Et qu'il demande au ciel de leur garder un père ! »
Et Philis de mes mains a retiré sa main ;
Et jusqu'au fond du cœur j'ai cru sentir ses larmes ,
Et j'ai couru vers toi. Mais , au bout du chemin ,
Tu verras s'il est doux de calmer ses alarmes.
Berger, voilà Philis ! — Elle nous tend les bras :
Vois comme son sourire est mêlé de tristesse !
Elle songe à sa mère, et pleure de tendresse ;
Sa mère lui sourit.... mais ne lui répond pas !
Entrons. — Le vieux berger rêve à ton doux langage ,
Philis ; il te regarde, il est moins abattu.
On est calme avec toi, même au bruit de l'orage ;
O Philis ! on est bien auprès de la vertu !
Tandis que ses moutons, sous la feuillée obscure ,
Arrachent à la terre une humide verdure ,
Je lui raconterai, pour charmer ta frayeur,
Le plus beau de mes jours, le jour où je t'ai vue.
Si tu crains d'un éclair la lueur imprévue ,

Tant que je parlerai , cache-toi sur mon cœur ;

Cache-toi... Ma Philis n'avait pas dix années,
Quand le hasard lia nos ames étonnées.

Je l'aimai plus que moi , plus que mon cher agneau
Que j'offris à Philis , et qu'elle trouvait beau.

C'était un jour de fête , et cet agneau volage
S'enfuit , malgré mes cris , loin de notre village.

Sous ce bouquet de houx , qui cache une maison ,
L'agneau vint se jeter... Hélas ! qu'il eut raison !

J'y rencontrai Philis ; je crus la reconnaître ;
Je crus l'avoir aimée avant même de naître ;

Je sentis que mon cœur s'enfuyait vers le sien ,
Et je vis dans ses yeux qu'elle attendait le mien.

Elle avait à ses pieds sa guirlande effeuillée ;
Elle pleurait... C'était une rose mouillée.

Saisi de sa douleur , je ne pouvais parler ;

Je ne pouvais la joindre , hélas ! ni m'en aller.

Son œil noir dans les pleurs brillait comme une étoile ,
Ou comme un doux rayon quand il pleut au soleil.
On eût dit que mes yeux se dégageaient d'un voile ,
Et que ce doux regard enchantait mon réveil !
J'oubliai mon hameau , mes parens , ma chaumière ;
Mon ame pour la voir venait sous ma paupière :
J'oubliai de punir l'agneau capricieux ;
Je regardais Philis , et je voyais les cieux.

« Qui t'alarme , lui dis-je , ô petite bergère ?
« As-tu peur d'un bélier caché dans la bruyère ?
« Ou quelque méchant pâtre , en grossissant sa voix ,
« Ose-t-il t'empêcher de courir dans le bois ?
« Je voudrais... Je voudrais savoir comme on t'appelle ?
« Moi , je suis Olivier. — Je suis Philis , dit-elle.
« Je n'ai vu qu'un agneau qu'appelait un enfant ,
« Et je n'ai pas eu peur à la voix d'un méchant.
« Mais , on cueillant des fleurs pour couronner ma tête ,

« Je disais : Ce fut donc encore un jour de fête,
« Puisqu'on m'avait parée avec de blancs atours,
« Que ma mère en priant s'endormit pour toujours.
« Elle avait demandé le pasteur du village :
« Le pasteur avait dit : Espérance et courage !
« Il bénit son sommeil ; et, pleurant avec nous,
« Parlait bas à mon père immobile à genoux.
« Les bergers pour la voir entouraient la chaumière.
« Son nom, qu'ils aimaient tous, unissait leur prière.
« Sous le même rideau je voulus me cacher :
« Mon père, en gémissant, put seul m'en détacher.
« Vers le soir, dans son lit un ange vint la prendre ;
« Il emporta ma mère, et je la vis descendre
« A travers le sentier qu'éclairaient deux flambeaux :
« On chantait, mais ce chant m'arrachait des sanglots.
« Je lui tendais les bras du haut de la montagne,
« Quand je vis des hiboux voler dans la campagne.
« Je n'osai plus crier : ma voix me faisait peur ;

« Son nom, qui m'étouffait, s'enferma dans mon cœur.
« L'ombre m'enveloppa : le reste, je l'ignore.
« On me trouva plongée en un profond sommeil ;
« Hélas ! dans ce sommeil on pleure, on aime encore :
« Il en est un, dit-on, sans amour, sans réveil !
« Depuis ce jour de fête, on n'a pas vu ma mère ;
« Au sentier, chaque soir, elle appelle mon père ;
« Mais, quand je veux savoir s'il l'a vue en chemin,
« Il soupire et me dit : Je la verrai demain !
« Voilà, petit berger, la cause de mes larmes.
« A mon père attristé je cache mes alarmes ;
« Pour lui plaire, souvent je me pare de fleurs ;
« Et j'apprends à sourire, en retenant mes pleurs. »

Son père l'écoutait à travers la fenêtre ;
Je le pris pour le mien, en le voyant paraître :
D'un air triste et content il sourit à Philis,
Et depuis ce moment il m'appela son fils.

L'agneau sautait près d'elle et broutait sa couronne ;
Hors de moi , je saisis ce précieux larcin ;
En tremblant de plaisir, je le mis dans mon sein.
« Si mon agneau te plaît, prends-le, je te le donne,
« Dis-je alors à Philis. Chaque jour, chaque soir,
« Si ton père y consent, je reviendrai le voir.
« Il semble qu'il demande et choisit sa maîtresse ;
« Comme il me caressait, je vois qu'il te caresse.
« Les nœuds pour l'arrêter sont déjà superflus ;
« Tu lui parles , Philis, il ne m'écoute plus ! »

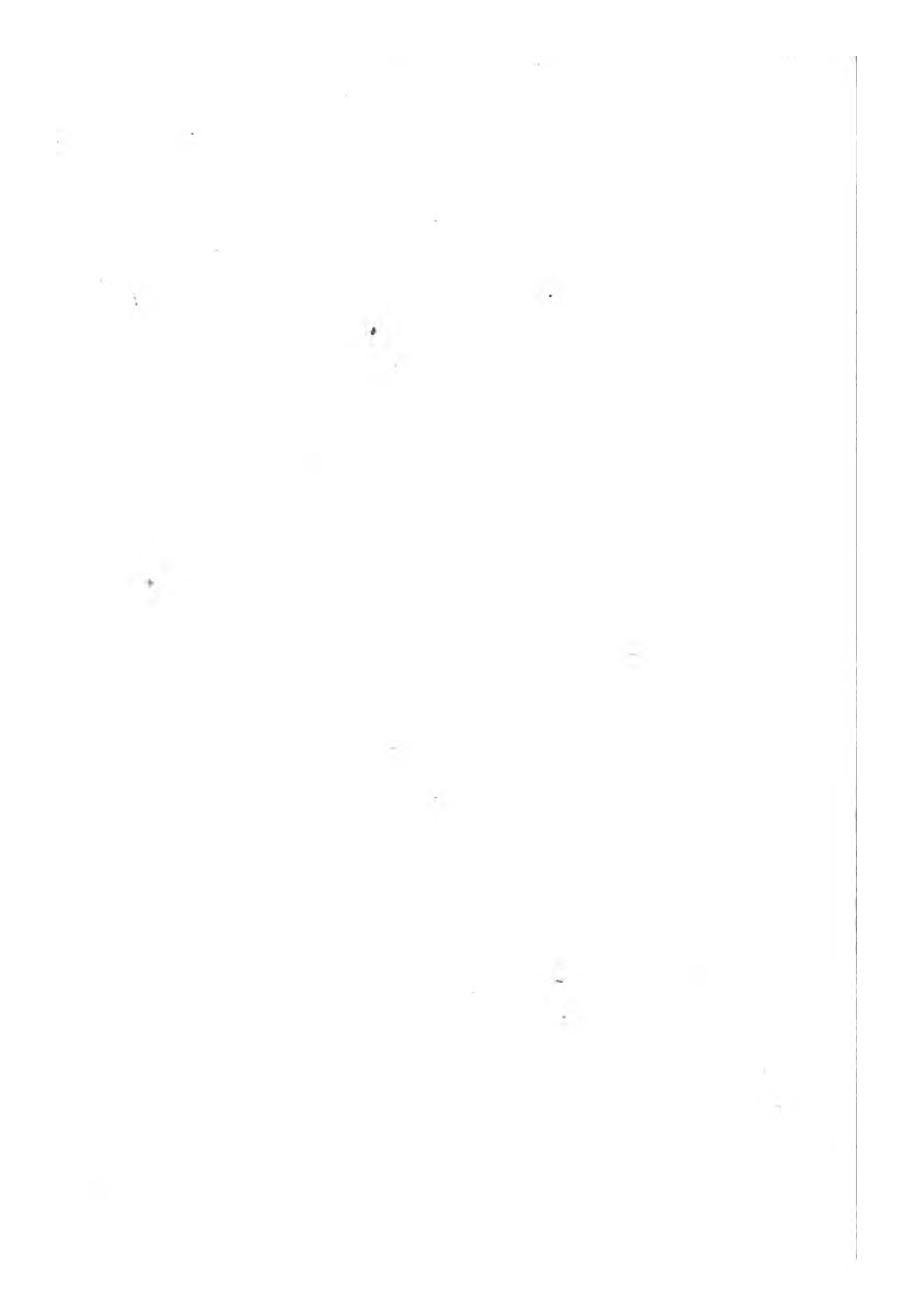
Son père , en l'embrassant, nous permit cet échange.
Il fallut m'en aller. Je courus, sous la grange,
A mes tendres parens raconter mon bonheur ;
Je montrai la guirlande encore sur mon cœur :
Je parlais de Philis, et j'embrassais ma mère ;
Je brûlais que le jour nous rendît sa lumière ;
En respirant les fleurs enfin je m'endormis,

Et mon rêve disait : Philis ! Philis ! Philis !
Ce nom charme en tous lieux mon oreille ravie ;
Il a frappé mon ame et commencé ma vie ;
Mes lèvres, en dormant, savent le prononcer,
Et, dans l'ombre, ma main essaie à le tracer :
C'est pour l'unir au mien que j'apprends à l'écrire...
Éveille-toi, Philis ! je n'ai plus rien à dire.
Tu peux ouvrir les yeux, le calme est de retour ;
Le soleil épuré recommence un beau jour ;
Avant de les quitter, il sèche nos campagnes,
Et de ses derniers feux redore les montagnes.

O berger ! si le ciel ici t'a fait venir,
C'est que le ciel nous aime, et qu'il va nous bénir !
Mais tes moutons joyeux se jettent dans la plaine ;
La pluie et la poussière ont pénétré leur laine ;
Demain, dans le ruisseau qui baigne le vallon,
J'irai t'aider moi-même à blanchir leur toison ;

J'irai... de ma Philis tu vois venir le père ;
Elle court dans ses bras , et l'atteint la première.
O berger ! si jamais , seul et loin de ton fils ,
L'orage te surprend , souviens-toi de Philis !

LA FONTAINE.



LA FONTAINE.



Et moi je n'aime plus la fontaine d'eau vive,
Dont la molle fraîcheur m'attirait vers le soir ;
Et comme l'autre été, dormeuse, sur sa rive,
Je ne vais plus m'asseoir.

Dans les saules émus passe-t-elle affaiblie ?
Je fuis vers le sentier qui ramène au hameau,
Sans oser regarder si du plus jeune ormeau
Elle baigne l'écorce, et le nom que j'oublie !

Que son cristal mouvant épure les zéphyr,
Que la fleur soit contente en s'y voyant éclore,
Qu'un front riant s'admire en son eau qu'il colore,
L'eau ne roulera plus au bruit de mes soupirs.

Je l'aimais l'autre été, j'aimais tout. Simple et tendre,
Je croyais tout sincère à l'égal de mon cœur :
Eh bien ! comme une voix que j'y venais entendre,
A présent tout me semble infidèle et moqueur.

Cette murmurante fontaine,
Appelant un secret qu'elle ne comprend pas,
Semblait me demander ma peine,
Et son charme égarait mes pas.

Elle est douce à l'oreille : oh ! c'est qu'elle est flatteuse.
Une image nouvelle y glisse tous les jours.
Elle parle... elle est libre... hélas ! elle est heureuse ;

Mais libre, elle est ingrate et s'échappe toujours.

Et moi je n'aime plus la fontaine d'eau vive,
Dont la molle fraîcheur m'attirait vers le soir ;
Et comme l'autre été, rêveuse, sur sa rive,
Je ne vais plus m'asseoir.

UNE JEUNE FILLE

ET SA MÈRE.



UNE JEUNE FILLE

ET SA MÈRE.



LA JEUNE FILLE.

Ce jour si beau, ma mère, était-ce un jour de fête?

LA MÈRE.

Quel jour? dors-tu? d'où vient que tu n'achèves pas?

LA JEUNE FILLE.

C'est qu'en le rappelant, ma voix tremble et s'arrête;

Je cesse d'en parler pour y penser tout bas...

Ce jour donnait des fleurs que je n'avais point vues;

Mille parfums nouveaux sortaient des champs plus verts,

Et pour ces douceurs imprévues,
Les oiseaux plus nombreux inventaient des concerts;
Le soleil répandait comme une autre lumière,
Il embrasait le ciel, il brûlait ma paupière,
Il éclairait ma vie avec d'autres couleurs...

LA MÈRE.

D'où vient qu'un si beau jour te fait verser des pleurs?
D'où vient que de tes mains s'échappe ton ouvrage?

LA JEUNE FILLE.

Ma mère, je languis, je n'ai plus de courage.
Si vous saviez mon mal, vous pourriez le guérir :
Forcez-moi de parler, car j'ai peur de mourir.

LA MÈRE.

Parle donc ! n'est-ce pas le jour de ta naissance ?
Car c'est la fête aussi du maternel séjour.

LA JEUNE FILLE.

Non. Je plaignais alors ceux qu'afflige l'absence ;
Et Daphnis, au hameau, n'était pas de retour.

LA MÈRE.

Daphnis ! que fait Daphnis à la nature entière ?
De son père, à la ville il conduit les troupeaux :
Il a déjà sans doute oublié sa chaumière.

LA JEUNE FILLE.

Non ! ma mère. C'est lui qui fait les jours si beaux !

LA MÈRE.

Je l'ai cru pour six mois absent de la contrée.

LA JEUNE FILLE.

Je le craignais aussi ; mais il m'a rencontrée.
Il arrivait tout seul, j'étais seule à mon tour :
Ma mère, quel bonheur ! Daphnis m'a dit bonjour.

LA MÈRE.

Et toi ?

LA JEUNE FILLE.

J'ai dit bonjour, car vous aimez son père.
Il a bien des vertus, n'est-il pas vrai, ma mère ?

LA MÈRE.

Et son fils?

LA JEUNE FILLE.

On dirait que c'est son père enfant.

Ce bon vieillard se plaint de n'avoir point de fille :

« C'est une fleur, dit-il, qui pare une famille. »

Alors, il me regarde et m'embrasse souvent.

LA MÈRE.

Et son fils?

LA JEUNE FILLE.

Il soutient que l'absence est cruelle :

Je le savais ! il sait qu'on peut mourir par elle ;

Qu'à chaque instant du jour il faut en soupirer,

Et qu'en chantant surtout on est près de pleurer.

« Dans mes ennuis, dit-il, j'ai fait une couronne ;

« Elle est fanée, hélas ! pourtant je te la donne. »

Je l'ai sentie alors descendre sur mes yeux,

Et je n'y voyais plus ; mais sa voix est si tendre !

Et depuis si long-temps je n'avais pu l'entendre !
Et quand on n'y voit plus, ma mère, on entend mieux.

LA MÈRE.

Qu'a-t-il donc ajouté ?

LA JEUNE FILLE.

Que son cœur lui conseille
De quitter un vain bruit pour le calme des champs,
Pour nos danses du soir, nos fêtes, nos doux chants,
Pour retrouver ma voix qui manque à son oreille ;
Que son père le plaint et le fait revenir :
« Mais, a-t-il dit plus bas, que vais-je devenir ?
« Mon père te connaît, il sait donc que je t'aime ;
« Et moi, je ne sais pas si tu penses de même ? »
Je n'ai pu le lui dire avant de vous parler,
Ma mère, et j'ai senti qu'il fallait m'en aller.

LA MÈRE.

Tu l'as quitté ?

LA JEUNE FILLE.

J'étais tremblante,
Je ne pouvais courir. Une joie accablante
Me retenait toujours; toujours je m'arrêtais.

LA MÈRE.

Et que répondais-tu?

LA JEUNE FILLE.

Ma mère, j'écoutais.
Depuis, pour vous parler, je reste à la chaumière;
Daphnis en vain m'attend, je pleure en vain tout bas;
Je ne puis parler la première,
Et vous ne me devinez pas!
Je tremble auprès de lui; Je tremble ici de même:
Nos tourmens ne sont pas finis!
Jamais je n'oserai vous dire que je l'aime...

LA MÈRE.

Eh bien! je te permets de le dire à Daphnis.

LA VISITE AU HAMEAU.



LA VISITE AU HAMEAU.



En quoi ! c'est donc ainsi que tu devais m'attendre ?

Dors-tu ? fais-tu semblant de ne pas nous entendre ?

J'accours : mais au signal, déjà trop attendu,

Ta vigilante mère a seule répondu.

Au songe qui te flatte avec peine arrachée,

De ses vagues erreurs lentement détachée,

Ta paupière savoure un reste de pavots,

Croit prolonger la nuit et s'obstine au repos :

J'attends. Le poids léger de ta seizième année
Peut-il, quand l'aube arrive, appesantir tes sens ?

Viens ! viens voir avec moi s'éveiller la journée :

Hélas ! qu'on dort bien à seize ans !

Mais ton œil qui s'entr'ouvre a subi la lumière ;
Tes pas qui languissaient se mesurent aux miens ;
De la cité qui fuit nous passons la barrière,
Et le songe a brisé ses fragiles liens.

Vois-tu sur la montagne étinceler l'aurore ?

Vois-tu tous ces hameaux dans les plaines épars ?

Le Rhône est à leurs pieds : ses liquides remparts
Dans leurs flots ralentis nous les offrent encore.

Ainsi l'un d'eux, la nuit, se peint dans mon sommeil ;

Comme un jardin en fleurs tu vas le voir paraître :

C'est lui ! mon cœur ému vient de le reconnaître,

Tiens ! le voilà brillant des rayons du soleil.

L'orme et le vieux tilleul versent leur ombre unie

IDYLLES.

III

Sur l'enceinte où, le soir, autour d'un frais ruisseau,
Des anges dans leur vol balancent le berceau
D'une enfant, dont le ciel dans mes pleurs m'a bénie.
C'est mon dernier amour : viens ! car elle rira,
Lorsque sous mes baisers elle s'éveillera.
Du fond de sa chaumière un vieillard me salue ;
C'est l'augure des champs, il protège ces lieux :
Il m'annonce ma joie, et de loin je l'ai lue
Sur son front satisfait qu'interrogent mes yeux.
Les mères en passant rassurent mon voyage ;
Tout relève mon cœur de crainte combattu :
La beauté de ma fille est l'orgueil du village,
On me nomme comme elle, on en parle, entends-tu ?

Prenons ce vert sentier, car la route est brûlante.
Laisse ces fleurs, là-bas nous allons en cueillir.
A me suivre jamais je ne te vis si lente ;
Avance, avance ! attends... Je me sens défaillir :

Et je tombe , et tu ris ! La chaleur me colore ,
Et dans l'eau transparente , où je viens de me voir ,
Tes regards éblouis cherchent un frais miroir !
Le soleil te fait peur , tu n'es pas mère encore :
Jeune épouse , à ton tour tu presseras mes pas ;
Quand , pour revoir un fils , oubliant ta parure ,
Tu seras nonchalante à nouer ta ceinture ,
Je dirai : Prends donc garde , et songe à tes appas !
Je le jure , avant peu tu seras moins dormeuse :
Toi qui cherches déjà ton image en tous lieux ,
Tu la verras alors mouvante sous tes yeux ,
Dans tes bras , sur ton sein : que tu seras heureuse !
Que ce miroir vivant , doux prix de tes douleurs ,
Te rendra sans atours , simple et belle , humble et fière !
Comme la vigne enlace et pare un jeune lierre ,
Ton appui , tes baisers , ton sourire , tes fleurs ,
Tu lui donneras tout . A la tienne mêlée ,
Une autre image encore y confondra tes vœux :

C'est ressaisir deux fois son enfance écoulée ,
C'est d'une double flamme éterniser les feux !

Ne dis pas non , tais-toi ; levons-nous , le temps vole ;
Tu penses l'amuser par ta grâce frivole ,
Mais écoute des bois les nouveaux habitans ,
Et demande à ton cœur ce qu'ils font du printemps !
Toi, déjà fiancée, écoute leurs cadences :
Quelle immuable joie et quel ordre enchanteur !
Quel est donc leur monarque ou leur législateur ?
Ils proclament l'amour jusqu'au ciel qui le donne ,
Mais ce n'est qu'au printemps que sa bonté l'ordonne :
Crois-moi , l'amour tardif est un soleil d'hiver,
 Jour incomplet , levé tard , couché vite :
Dans la saison dorée imprudent qui l'évite !
Le plus doux fruit s'attache au buisson le plus vert.

On regarde en pitié la plante solitaire ,

Qui s'exile et languit au toit de nos maisons ;
Quand sa sœur à ses pieds croît et peuple la terre ,
L'autre se déshérite et n'a pas deux saisons ;
Sans liens , sans famille , elle sèche ignorée ,
Et tombe avec la fleur dont elle était parée.
Mais te voilà rêveuse et tu ne réponds pas :
Oui ! bientôt à mon tour j'arrêterai tes pas.

Mois d'amour ! en passant j'adore tes merveilles !
Quand l'humide flambeau se promène et nous luit ,
Quelle main diligente ouvre les fleurs vermeilles ,
Et prépare , au sein de la nuit ,
Des parfums à nos sens , et du miel aux abeilles ?
Tout veut naître , tout naît : l'été brûle en courant ,
La glace qu'il atteint se fond en murmurant ;
Pour aimer , pour braver la saison des orages ,
Le papillon , l'oiseau , les roses , les ombrages ,
Tout rit , tout vient d'éclorre , et... vois sur le chemin

Un enfant accourir en me tendant la main ;
Moins jeune que ma fille, il me cherche, il m'appelle.

Toi que le même lait a rendu beau comme elle,
Enfant, cours à ta mère : heureuse mère, hélas !
Qui, fière, sous mes yeux tient ma fille en ses bras,
Qui la berce, l'endort, et depuis sa naissance,
Me condamne, jalouse, à la reconnaissance !

Laisse-moi dire : Un soir... oh ! que n'y suis-je encor !
Quand mon sein palpita sous mon nouveau trésor,
Quand j'entendis souffler sa faible et douce haleine,
Pour veiller son sommeil je respirais à peine :
Mes forces suffisaient à ce facile emploi ;
J'étais assez pour elle, elle était tout à moi !
Pour moi, de mon bonheur affaiblie, étonnée,
Le passé du présent n'osait plus me punir ;
Du moins sa sombre image, un moment détournée,

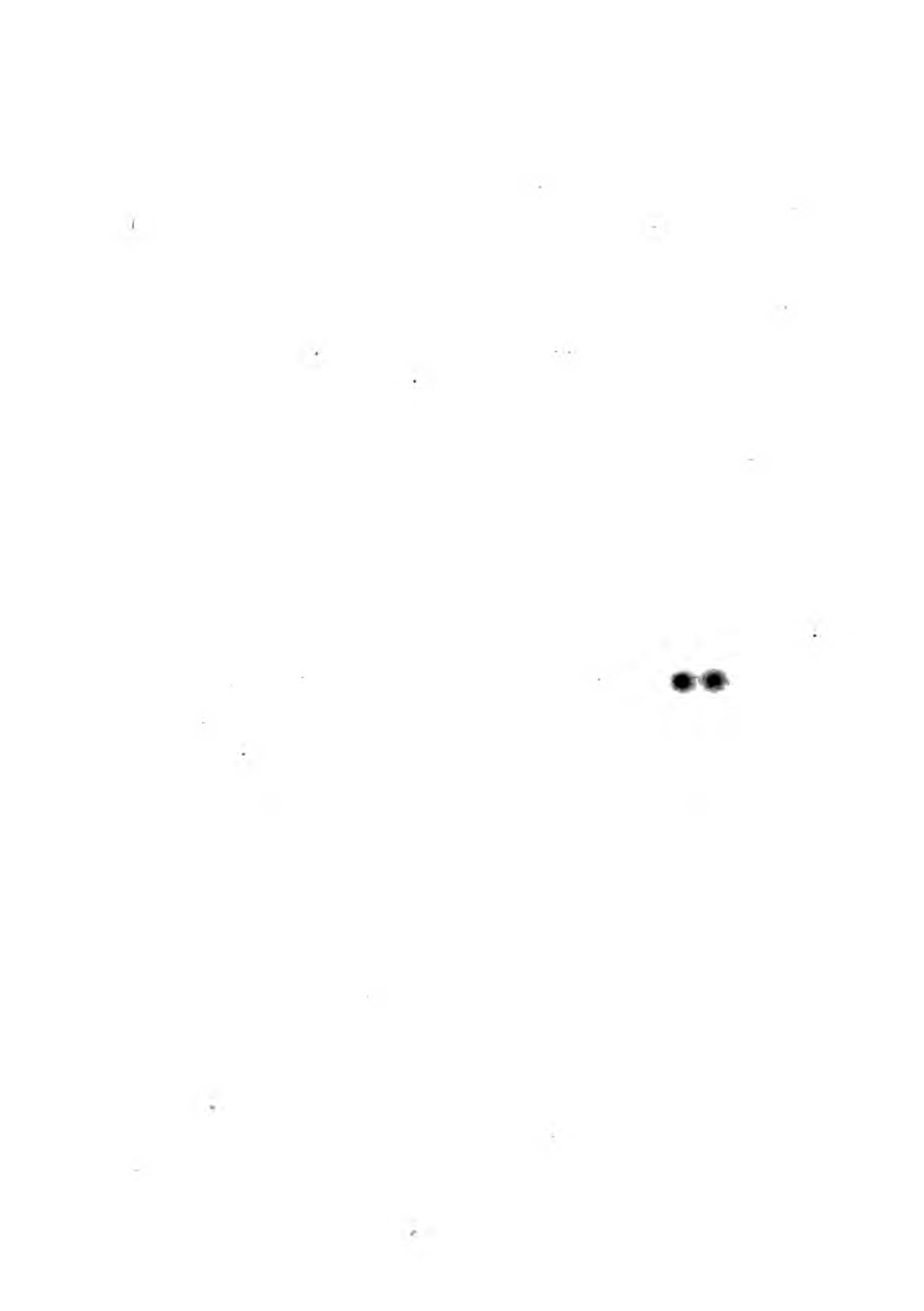
Me laissait regarder ma fille et l'avenir :
Mais quand ses premiers cris demandèrent la vie,
Moi... ce ne fut plus moi qui la tins sur mon cœur ;
Et peut-être qu'au ciel reprochant ma langueur ,
Pour la première fois je devinai l'envie.

Sans la repousser un moment,
Comme un bien préparé pour elle,
Mon enfant épuisa cette coupe nouvelle,
Et changea ma frayeur en doux étonnement.

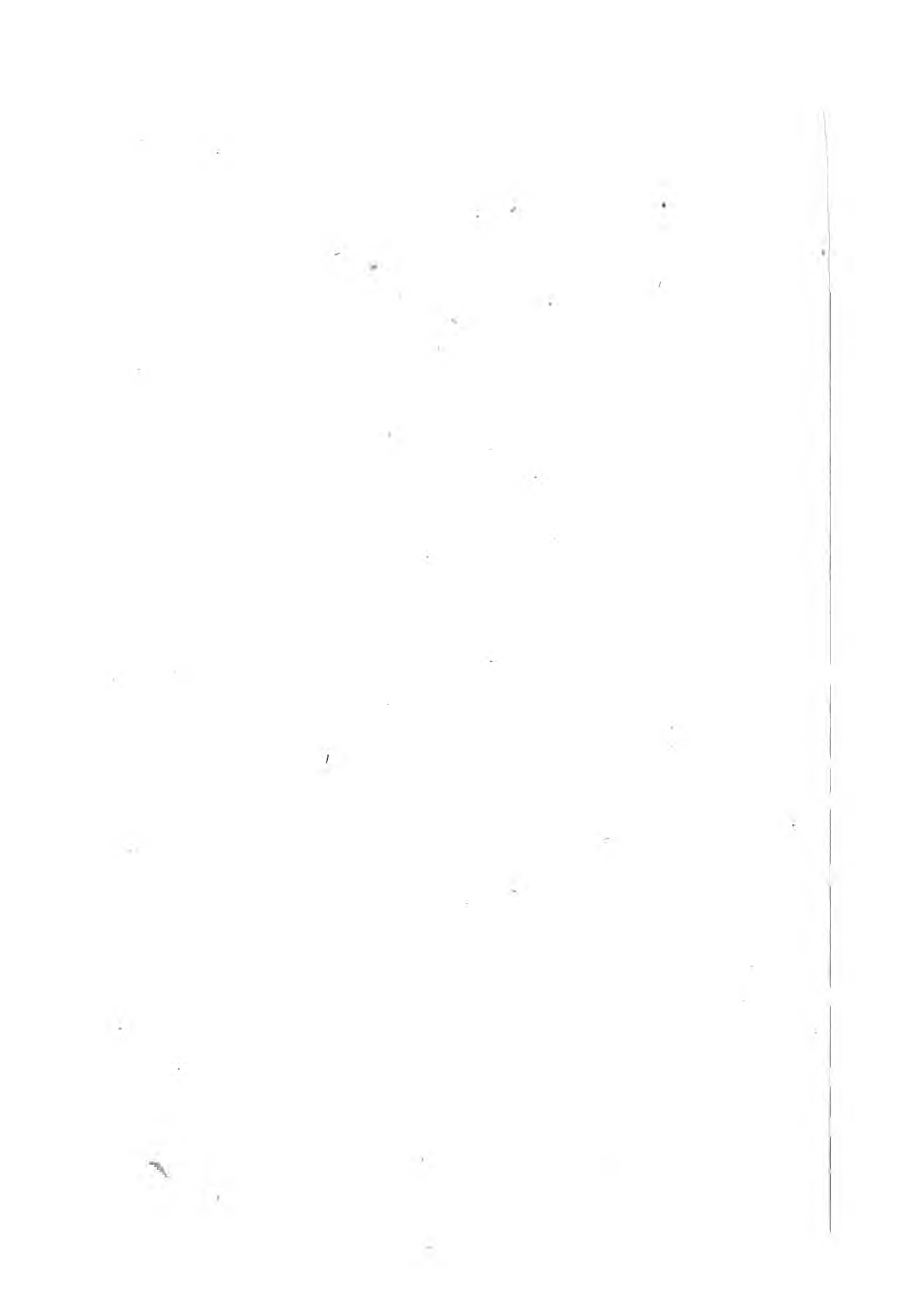
Ne l'éprouve jamais cette douceur amère ,
Toi que vient d'attrister ma subite pâleur ;
Puisses-tu tressaillir, au nom sacré de mère ,
D'un bonheur aussi grand que le fut ma douleur !
Viens voir ma fille, viens ! la moitié d'une année
Enchaîne les beaux jours dont elle est couronnée ;
Age muet encor, mais si pur, si joyeux !
Idole d'une mère, amour de tous les yeux !

C'est ici. Quel silence et quel calme autour d'elle !
On entendrait la mouche et le bruit de son aile.
Entrons, viens nous offrir à son naïf transport...
Qui va-t-elle embrasser?... Ah ! prends garde, elle dort !





LE SOIR D'ÉTÉ.



LE SOIR D'ÉTÉ.



**VENEZ, mes chers petits ; venez, mes jeunes ames ;
Sur mes genoux, venez tous les deux vous asseoir.
Au soleil qui se couche il faut dire bonsoir :
Voyez comme il est beau dans ses mourantes flammes !
Sa couronne déjà n'a plus qu'un rayon d'or :
Demain, plus radieux vous le verrez encor ;
Car on ne l'a point vu s'enfuir sous un nuage :
La cigale a chanté ; nous n'aurons point d'orage.
Ce soleil mûrira les fruits que vous aimez ;**

Il vous rendra vos jeux, vos bouquets parfumés.

Dès qu'il s'éveillera, je vous dirai moi-même :

Allons voir le soleil. Jugez si je vous aime !

Les charmantes Heures viendront

Danser autour de la journée,

Et, riautes, s'envoleront,

Formant avec des fleurs la trame de l'année.

Et vous appellerez le faible agneau qui dort ;

Pour le baigner ce soir il n'est pas assez fort ;

Huit jours font tout son âge ; il se soutient à peine,

Et vous le fatiguez à courir dans la plaine.

Venez, il en est temps, vous baigner au ruisseau ;

Tout semble se pencher vers son cristal humide :

Le moucheron brûlant y pose un pied timide ;

Et, fatigué du jour, le flexible arbrisseau

Y trace de son front la fugitive empreinte.

A ses flots attiédís confiez-vous sans crainte ;

Je suis là. Voyez-vous ces poissons innocens ?
Ne les effrayez pas ; ils s'enfuiront d'eux-mêmes :
De vos jeunes désirs on dirait les emblèmes ;
Sans les troubler encor ils glissent sur vos sens.

Saluez , mes amours , cette vieille bergère :
Son sourire aux enfans donne une nuit légère.
Quoi ! vous voulez courir , pauvres petits mouillés ?
Ce papillon tardif , que la fraîcheur attire ,
Baise dans vos cheveux les lilas effeuillés ,
Et , tout en vous bravant , je crois l'entendre rire.
C'est assez le poursuivre et lui jeter des fleurs ,
Enfans ; vos cris de joie éveillent la colombe :
Un roseau qui s'incline , une feuille qui tombe ,
Rompt le charme léger qui suspend les douleurs.
Écoutez dans son nid s'agiter l'hirondelle :
Tout lui semble un danger ; car elle a des petits.
Peut-être elle a rêvé qu'ils étaient tous partis ;

La voilà qui se calme ; elle les sent près d'elle !

Mais la lune se lève, et pâlit mes crayons :
Ne bravez pas dans l'eau ses humides rayons ;
Les pavots vont pleuvoir sur sa lente carrière.
Au ciel, qui donne tout, offrez votre prière ;
Elle est pure et charmante, et vous la dites bien.
La voix est faible encore ; mais c'est Dieu qui l'écoute !
Un faible accent vers lui sait trouver une route ;
Il entend un soupir ; il ne dédaigne rien.
Et maintenant dormez. Leurs mains entrelacées
Semblent lier encor leurs naïves pensées.
Hélas ! ces cœurs aimans qu'elles viennent d'unir,
Ne les séparez pas, mon Dieu, dans l'avenir !

Ils dorment. Qu'ils sont beaux ! Que leur mère est heureuse !
Dieu n'a pas oublié ma plainte douloureuse ;
Sa pitié m'écouta... Tout ce que j'ai perdu,

Sa pitié, je le sens, me l'a presque rendu !

Sommeil ! ange invisible aux ailes caressantes,
Verse sur mes enfans tes fleurs assoupissantes ;
Que ton baiser de miel enveloppe leurs yeux,
Que ton vague miroir réfléchisse leurs jeux ;
Au pied de ce berceau, que mon amour balance,
Fais asseoir avec toi l'immobile silence.
Ma prière est sans voix ; mais elle brûle encor.
Dieu ! bénissez ma nuit ; Dieu ! gardez mon trésor !





ÉLÉGIES.

L'INQUIÉTUDE.

L'INQUIÉTUDE.



QU'EST-CE donc qui me trouble? et qu'est-ce que
j'attends?

Je suis triste à la ville , et m'ennuie au village :

Les plaisirs de mon âge

Ne peuvent me sauver de la longueur du temps.

Autrefois , l'amitié, les charmes de l'étude,

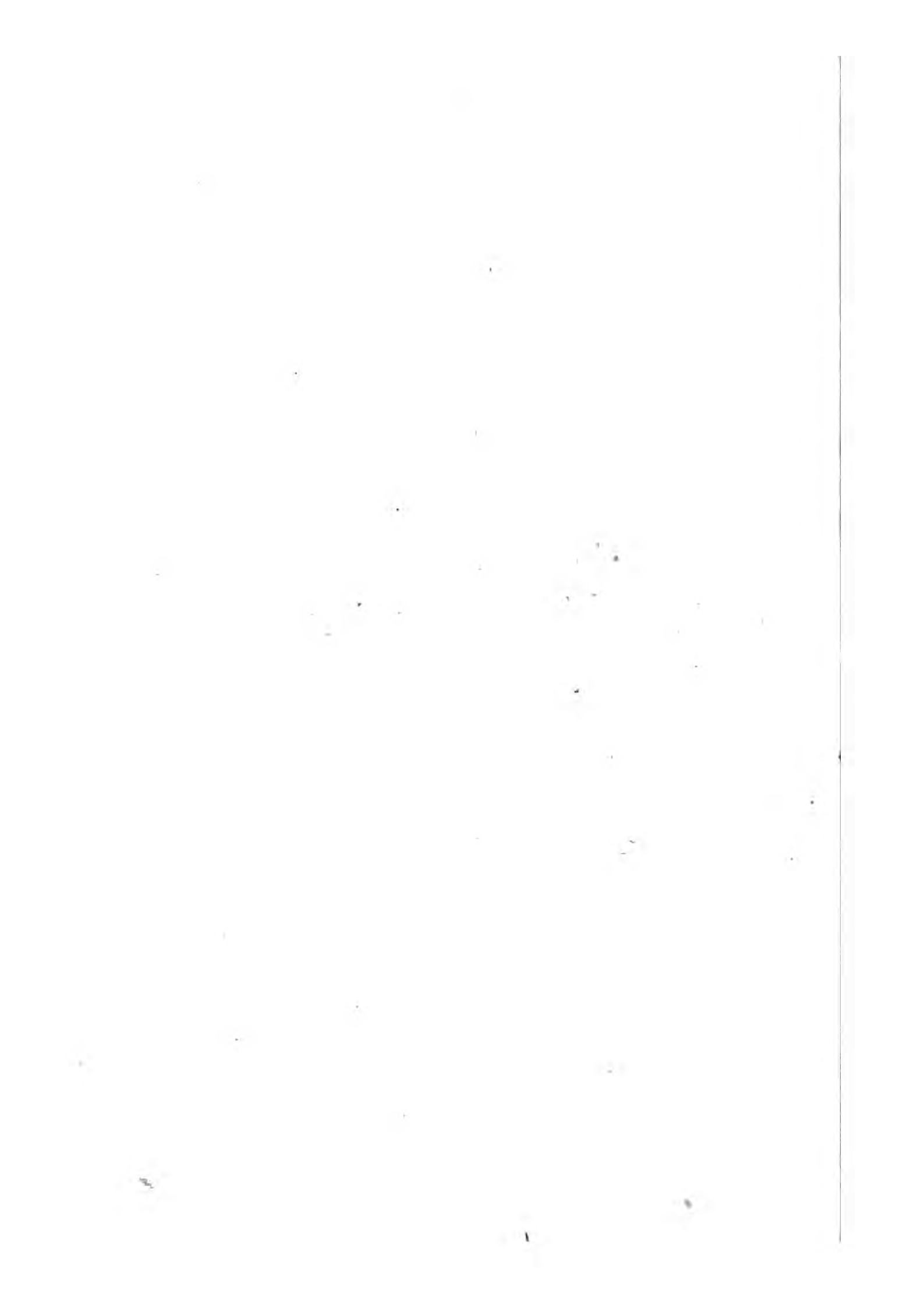
Remplissaient sans effort mes paisibles loisirs.

Oh ! quel est donc l'objet de mes vagues désirs ?

Je l'ignore, et le cherche avec inquiétude.
Si pour moi le bonheur n'était pas la gaîté,
Je ne le trouve plus dans ma mélancolie;
Mais si je crains les pleurs autant que la folie,
Où trouver la félicité?

Et vous qui me rendiez heureuse,
Avez-vous résolu de me fuir sans retour?
Répondez, ma raison; incertaine et trompeuse,
M'abandonnerez-vous au pouvoir de l'Amour?...
Hélas! voilà le nom que je tremblais d'entendre.
Mais l'effroi qu'il inspire est un effroi si doux!
Raison, vous n'avez plus de secret à m'apprendre,
Et ce nom, je le sens, m'en a dit plus que vous.

LE CONCERT.



LE CONCERT.



UELLE soirée ! ô Dieu ! que j'ai souffert !
Dans un trouble charmant je suivais l'Espérance ;
Elle enchantait pour moi les apprêts du concert,
Et je devais y pleurer ton absence.

Dans la foule cent fois j'ai cru t'apercevoir ;
Mes vœux toujours trahis n'embrassaient que ton ombre ;
L'Amour me la laissait tout-à-coup entrevoir,
Pour l'entraîner bientôt vers le lieu le plus sombre.
Séduite par mon cœur toujours plus agité,

Je voyais dans le vague errer ta douce image ,
Comme un astre chéri, qu'enveloppe un nuage ,
Par des rayons douteux perce l'obscurité.

Pour la première fois insensible à tes charmes ,
Art d'Orphée, art du cœur, j'ai méconnu ta loi ;
J'étais toute à l'Amour, lui seul régnait sur moi ,
Et le cruel faisait couler mes larmes !

D'un chant divin goûte-t-on la douceur,
Lorsqu'on attend la voix de celui que l'on aime ?

Je craignais ton charme suprême ,

Il nourrissait trop ma langueur.

Les sons d'une harpe plaintive ,

En frappant sur mon sein , le faisaient tressaillir :

Ils fatiguaient mon oreille attentive ,

Et je me sentais défaillir.

Et toi ! que faisais-tu, mon idole chérie ,

Quand ton absence éternisait le jour ?

Quand je donnais tout mon être à l'amour,

M'as-tu donné ta rêverie ?

As-tu gémi de la longueur du temps ?

D'un soir... d'un siècle écoulé pour attendre ?

Non ! son poids douloureux accable le plus tendre ;

Seule, j'en ai compté les heures, les instans :

J'ai languï sans bonheur, de moi-même arrachée ;

Et toi, tu ne m'as point cherchée !

Mais quoi ! l'impatience a soulevé mon sein ;

Et, lasse de rougir de ma tendre infortune,

Je me dérobe à ce bruyant essaim

Des papillons du soir, dont l'hommage importune.

L'heure, aujourd'hui si lente à s'écouler pour moi,

Ne marche pas encore avec plus de vitesse ;

Mais je suis seule au moins, seule avec ma tristesse,

Et je trace, en rêvant, cette lettre pour toi,

Pour toi , que j'espérais , que j'accuse , que j'aime !
Pour toi , mon seul désir , mon tourment , mon bonheur !
Mais je ne veux la livrer qu'à toi-même ,
Et tu la liras sur mon cœur .

PRIÈRE AUX MUSES.

PRIÈRE AUX MUSES.



VOTRE empire a troublé mon bonheur le plus doux;
Muses, rendez-moi ce que j'aime!
L'Amour fut son maître suprême;
Il n'en a plus d'autre que vous.
Ce n'est plus pour moi qu'il délire;
Il a banni mon nom de ses écrits touchans.
O Muses! loin de lui sourire,
Par pitié pour l'Amour, n'écoutez plus ses chants!

Cette fièvre qui le dévore

En rêvant le transporte à vos divins concerts ;
Et, doucement pressé sur le cœur qui l'adore,
Je l'entends murmurer des vers.
Que cherche-t-il ? est-ce la gloire ?
Il la plaçait dans mon amour ;
Les aveux d'un tendre retour
Étaient sa plus douce victoire.
Pensive, et seule au rendez-vous ,
Que devient sa jeune maîtresse ?
Elle est muette en sa tristesse,
Quand l'ingrat chante à vos genoux.
Que sert de lui donner ma vie,
S'il est heureux sans moi ?
Que deviendra l'amour dans mon ame asservie,
S'il échappe à sa loi ?
Cette loi si simple, si tendre,
Quand je l'apprenais dans ses yeux,
Ses yeux alors me la faisaient comprendre

Bien mieux qu'Ovide en ses chants amoureux !

Ah ! sans la définir notre âme la devine :

L'art n'apprend pas le sentiment.

Il est gravé pour moi, par une main divine,

Dans le regard de mon amant !

Où donc est-il, ce regard plein d'ivresse ?

Il brûle encor, mais c'est d'une autre ardeur !

J'ai donné toute ma tendresse ;

Cœur partagé peut-il payer mon cœur ?

Mais si d'une brillante et trompeuse chimère

L'ambitieux est épris pour jamais ;

Si vous rejetez ma prière,

Muses ! qu'il soit heureux, du moins, par vos bienfaits !

Heureux sans moi ! Je fuirai son exemple ;

Trop faible, en le suivant, je pourrais m'égarer.

Ouvrez-lui vos trésors, ouvrez-lui votre temple ;

A celui de l'Amour, seule, j'irai pleurer.

L'obscurité que le sort me destine
M'éloigne d'un mortel ivre de vos faveurs :
Eh bien ! j'irai l'attendre au pied de la colline
 Qu'il gravira par un sentier de fleurs.
 Si quelquefois la romance attristée
 Peint mon ennui , le trouble de mes sens ,
Inspirée au village , elle y sera chantée ,
Et les bergers naïfs rediront mes accens.
Adieu , Muses ! la gloire est trop peu pour mon ame ;
 L'amour sera ma seule erreur ;
 Et , pour la peindre en traits de flamme ,
 Je n'ai besoin que de mon cœur.

LE BILLET.



LE BILLET.



MESSAGE inattendu, cache-toi sur mon cœur ;
Cache-toi ! je n'ose te lire :

**Tu m'apportes l'espoir ; ne fût-il qu'un délire ,
Je te devrai du moins l'ombre de mon bonheur !
Prolonge dans mon sein ma tendre inquiétude ;
Je désire à la fois et crains la vérité :**

**On souffre de l'incertitude ,
On meurt de la réalité !**

Recevoir un billet du volage qu'on aime ,

C'est presque le revoir lui-même.

En te pressant déjà j'ai cru presser sa main ;
En te baignant de pleurs, j'ai pleuré sur son sein ;
Et , si le repentir y parle en traits de flamme,
En lisant cet écrit je lirai dans son ame ;
J'entendrai le serment qu'il a fait tant de fois,
Et j'y reconnâitrai jusqu'au son de sa voix.

Sous cette enveloppe fragile

L'Amour a renfermé mon sort...

Ah ! le courage est difficile,

Quand on attend d'un mot ou la vie ou la mort.

Mystérieux cachet, qui m'offres sa devise,

En te brisant rassure-moi :

Non, le détour cruel d'une affreuse surprise

Ne peut être scellé par toi.

Au temps de nos amours je t'ai choisi moi-même ;

Tu servis les aveux d'une timide ardeur ;

Et sous le plus touchant emblème

Je vais voir le bonheur.

Mais, si tu dois détruire un espoir que j'adore,
Amour, de ce billet détourne ton flambeau;
Par pitié, sur mes yeux attache ton bandeau,
Et laisse-moi douter quelques momens encore!





L'INSOMNIE.



L'INSOMNIE.



Je ne veux pas dormir. O ma chère insomnie !
Quel sommeil aurait ta douceur ?

L'ivresse qu'il accorde est souvent une erreur,

Et la tienne est réelle, ineffable, infinie.

Quel calme ajouterait au calme que je sens ?

Quel repos plus profond guérirait ma blessure ?

Je n'ose pas dormir ; non, ma joie est trop pure ;

Un rêve en distrairait mes sens.

Il me rappellerait peut-être cet orage

Dont tu sais enchanter jusques au souvenir ;
Il me rendrait l'effroi d'un douteux avenir ;
Et je dois à ma veille une si douce image !
Un bienfait de l'Amour a changé mon destin :
Oh ! qu'il m'a révélé de touchantes nouvelles !
Son message est rempli ; je n'entends plus ses ailes :
J'entends encor : Demain, demain !

Berce mon ame en son absence,
Douce Insomnie, et que l'Amour
Demain me trouve, à son retour,
Riante comme l'espérance.

Pour éclairer l'écrit qu'il laissa sur mon cœur,
Sur ce cœur qui tressaille encore,
Ma lampe a ranimé sa propice lueur,
Et ne s'éteindra qu'à l'aurore.

Laisse à mes yeux ravis briller la vérité ;
Écarte le sommeil ; défends-moi de tout songe :

Il m'aime , il m'aime encore ! O Dieu ! pour quel mensonge
Voudrais-je me soustraire à la réalité ?





SON IMAGE.



SON IMAGE.



LLE avait fui de mon ame offensée ;
Bien loin de moi je crus l'avoir chassée :
Toute tremblante , un jour, elle arriva ,
Sa douce image, et dans mon cœur rentra :
Point n'eus le temps de me mettre en colère ;
Point ne savais ce qu'elle voulait faire ;
Un peu trop tard mon cœur le devina.

Sans prévenir, elle dit : « Me voilà ! »

« Ce cœur m'attend. Par l'Amour, que j'implore ,
« Comme autrefois j'y viens régner encore. »

Au nom d'amour ma raison se troubla :
Je voulus fuir, et tout mon corps trembla.
Je bégayai des plaintes au perfide ;
Pour me toucher il prit un air timide ;
Puis, à mes pieds en pleurant, il tomba.
J'oubliai tout dès que l'Amour pleura.



L'IMPRUDENCE.



L'IMPRUDENCE.



COMME une fleur, à plaisir effeuillée,
Pâlit, tombe et s'efface une brillante erreur .

Ivre de toi, je rêvais le bonheur :

Je rêvais ; tu m'as éveillée.

Que ce réveil va me coûter de pleurs !

Dans le sein de l'Amour pourrai-je les répandre ?

Il m'enchaînait à toi par des liens de fleurs ;

Tu me forces à les lui rendre.

Un seul mot à nos yeux découvre l'avenir ;

Un reproche souvent attriste l'espérance.
Hélas ! s'il faut rougir d'une tendre imprudence,
Toi qui la partageas, devais-tu m'en punir ?
Loin de moi va chercher un plus doux esclavage ;
Va ! de tout mon bonheur j'ai payé ton bonheur :
Eh bien ! pour t'en venger, tu m'as rendu mon cœur,
Et tu me l'as rendu brûlant de ton image.

Je le reprends ce cœur blessé par toi ;

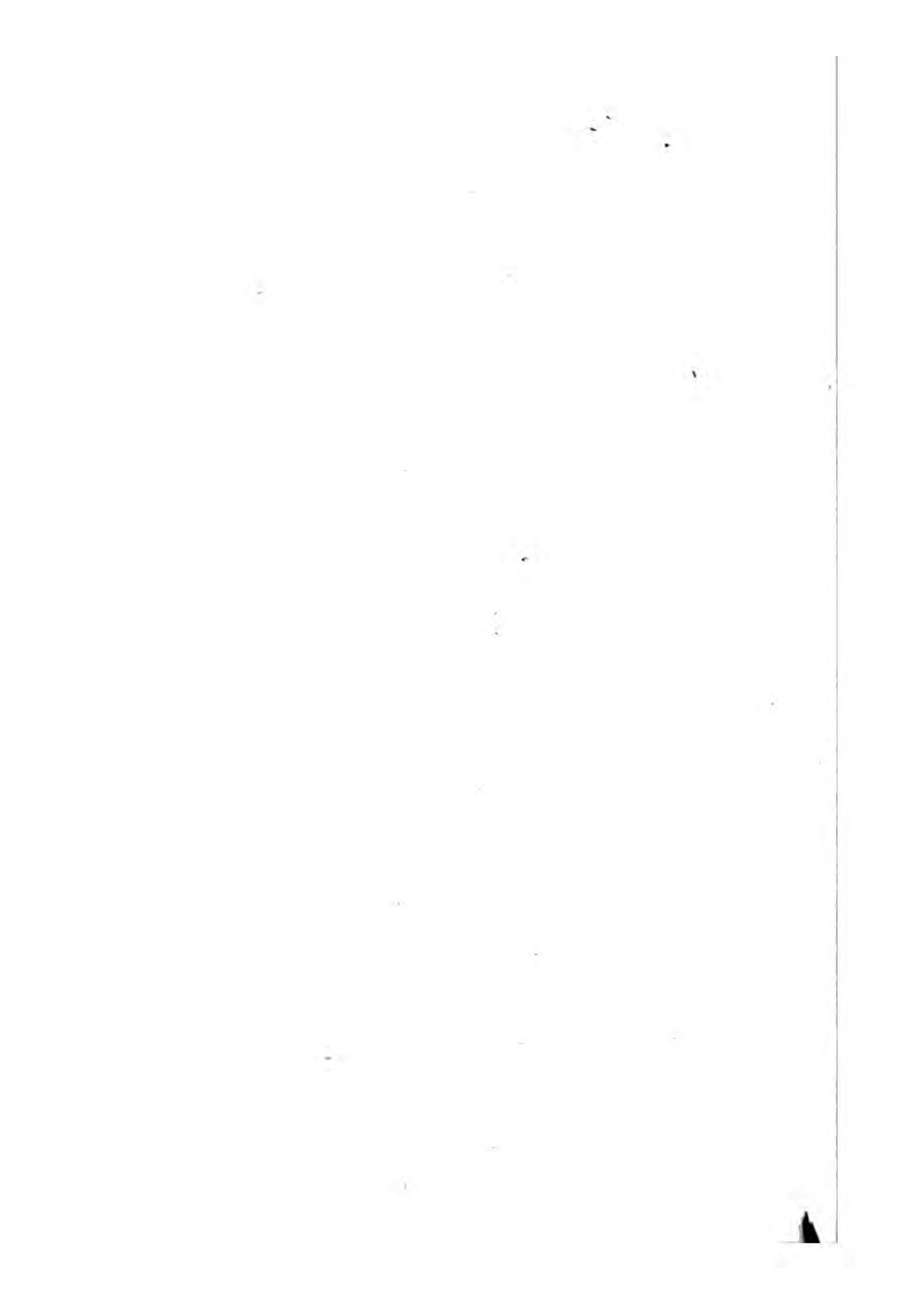
Pardonne à mon imprévoyance :

Je lui dois ton indifférence ;

Que te faut-il encor pour te venger de moi ?



LA PRIÈRE PERDUE.



LA PRIÈRE PERDUE.



INEXPLICABLE cœur, énigme de toi-même,
Tyran de ma raison, de la vertu que j'aime,
Ennemi du repos, amant de la douleur,
Que tu me fais de mal, inexplicable cœur !

Si l'horizon plus clair me permet de sourire,
De mon sort désarmé tu trompes le dessein ;
Dans ma sécurité tu ne vois qu'un délire ;
D'une vague frayeur tu soulèves mon sein.

Si de tes noirs soupçons l'amertume m'opresse ,
Si je veux par la fuite apaiser ton effroi ,
Tu demandes du temps , quelques jours , rien ne presse ;
J'hésite , tu gémis , je cède malgré moi.

Que je crains , ô mon cœur , ce tyrannique empire !

Que d'ennuis , que de pleurs il m'a déjà coûté !

Rappelle-toi ce temps de liberté ,

Ce bien perdu dont ma fierté soupire.

Tu me trahis toujours , et tu me fais pitié.

Crois-moi , rends à l'amour un sentiment trop tendre ;

Pour ton repos , si tu voulais m'entendre ,

Tu n'en aurais encor que trop de la moitié !

Non , dis-tu , non , jamais ! trop faible esclave , écoute ,

Écoute ! et ma raison te pardonne et t'absout :

Rends-lui du moins les pleurs ! Tu vas céder sans doute ?

Hélas ! non ! toujours non ! O mon cœur ! prends donc tout.

A L'AMOUR.

A L'AMOUR.



PRENDS de ce bouquet les trompeuses couleurs,
Ces lettres qui font mon supplice ,
Ce portrait qui fut ton complice ;
Il te ressemble , il rit , tout baigné de mes pleurs.

Je te rends ce trésor funeste ,
Ce froid témoin de mon affreux ennui :
Ton souvenir brûlant , que je déteste ,
Sera bientôt froid comme lui.

Oh ! reprends tout. Si ma main tremble encore ,

C'est que j'ai cru te voir sous ces traits que j'abhorre.
Oui, j'ai cru rencontrer le regard d'un trompeur ;
Ce fantôme a troublé mon courage timide.
Ciel ! on peut donc mourir à l'aspect d'un perfide,
Si son ombre fait tant de peur !

Comme ces feux errans dont le reflet égare,
La flamme de ses yeux a passé devant moi ;
Je rougis d'oublier qu'enfin tout nous sépare ;
Mais je n'en rougis que pour toi.

Que mes froids sentimens s'expriment avec peine !
Amour... que je te hais de m'apprendre la haine !
Éloigne-toi, reprends ces trompeuses couleurs,
Ces lettres, qui font mon supplice ;
Ce portrait, qui fut ton complice ;
Il te ressemble, il rit, tout baigné de mes pleurs !

Cache au moins ma colère au cruel qui t'envoie ;

Dis que j'ai tout brisé, sans larmes, sans efforts ;

En lui peignant mes douloureux transports,

Tu lui donnerais trop de joie.

Reprends aussi, reprends les écrits dangereux,

Où, cachant sous des fleurs son premier artifice,

Il voulut essayer sa cruauté novice

Sur un cœur simple et malheureux.

Quand tu voudras encore égayer l'innocence,

Quand tu voudras voir brûler et languir,

Quand tu voudras faire aimer et mourir,

N'emprunte pas d'autre éloquence.

L'art de séduire est là, comme il est dans son cœur !

Va, tu n'as plus besoin d'étude.

Sois léger par penchant, ingrat par habitude ;

Donne la fièvre, Amour, et garde ta froideur.

Ne change rien aux aveux pleins de charmes

Dont la magie entraîne au désespoir :

Tu peux de chaque mot calculer le pouvoir,

Et choisir ceux encore imprégnés de mes larmes.

Il n'ose me répondre, il s'envole... il est loin.

Puisse-t-il d'un ingrat éterniser l'absence !

Il faudrait par fierté sourire en sa présence :

J'aime mieux souffrir sans témoin.

Il ne reviendra plus, il sait que je l'abhorre ;

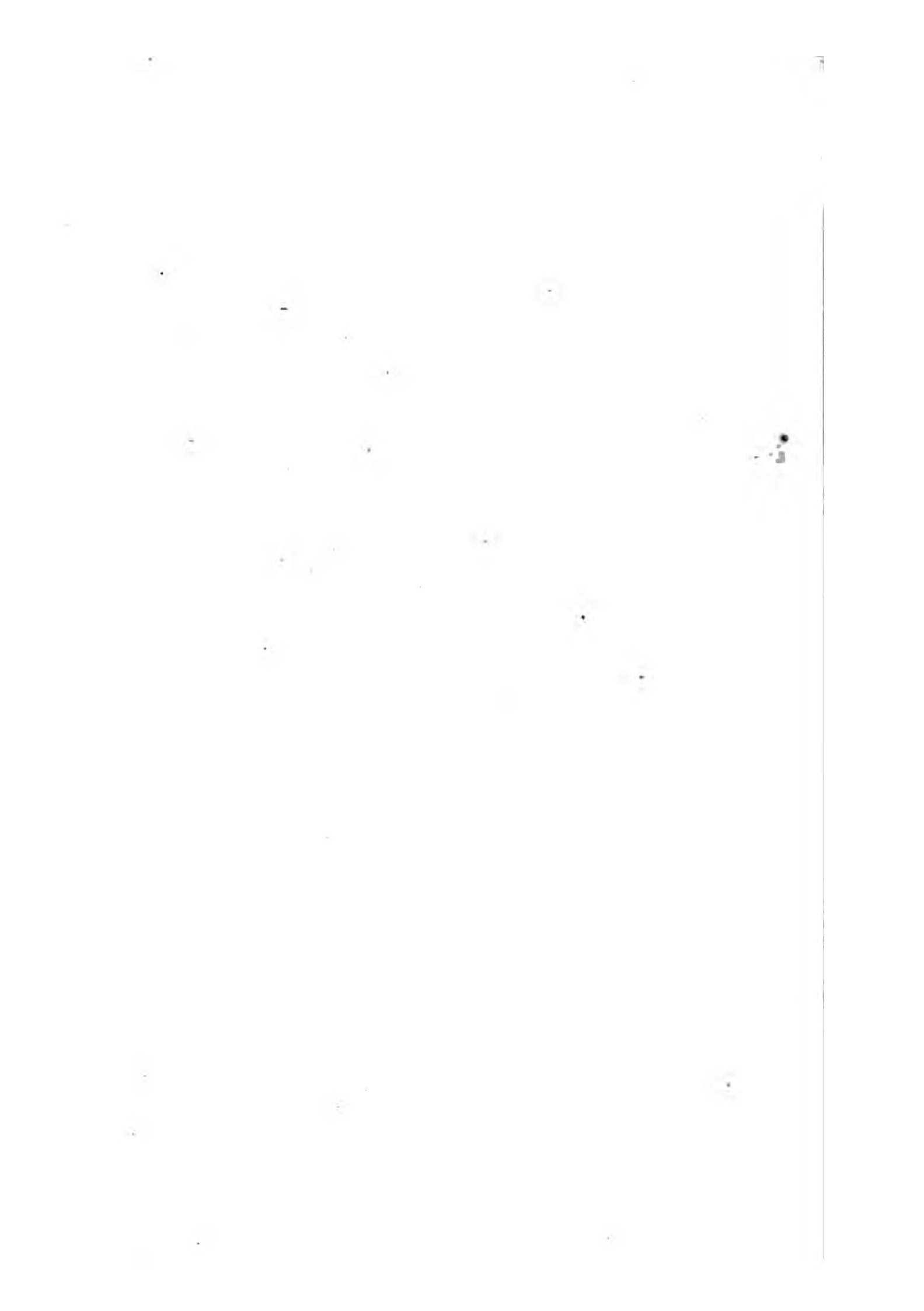
Je l'ai dit à l'Amour, qui déjà s'est enfui.

S'il osait revenir, je le dirais encore :

Mais on approche, on parle... Hélas ! ce n'est pas lui !



LE RUBAN.



LE RUBAN.



ETTE couleur, autrefois adorée,

Ne doit plus être ma couleur ;

Elle blesse mes yeux, elle attriste mon cœur,

En retraçant l'espoir qui m'avait égarée.

Pour un objet plus frivole que moi,

Reprenez ce lien qui n'a rien de durable ;

Celui qui m'enchaîna long-temps sous votre loi

Ne me parut que trop aimable !

Il est brisé par vous, et brisé sans retour :

Faut-il en rappeler le souvenir pénible ?

Oubliez que je fus sensible,
Je l'oublirai peut-être un jour.

Je pardonne à votre inconstance
Les maux qu'elle m'a fait souffrir ;
Leur excès m'en a su guérir :

C'est à votre abandon que je dois l'existence.

J'ai repris le serment d'être à vous pour toujours ;

Mais mon ame un instant fut unie à la vôtre ,

Et, je le sens, jamais un autre

N'aura mes vœux, ne fera mes beaux jours.

Ces jours consacrés à vous plaire ,

Ces vœux, si tendres et si doux ,

Et toujours inspirés par vous ,

Désormais qu'en pourrai-je faire ?

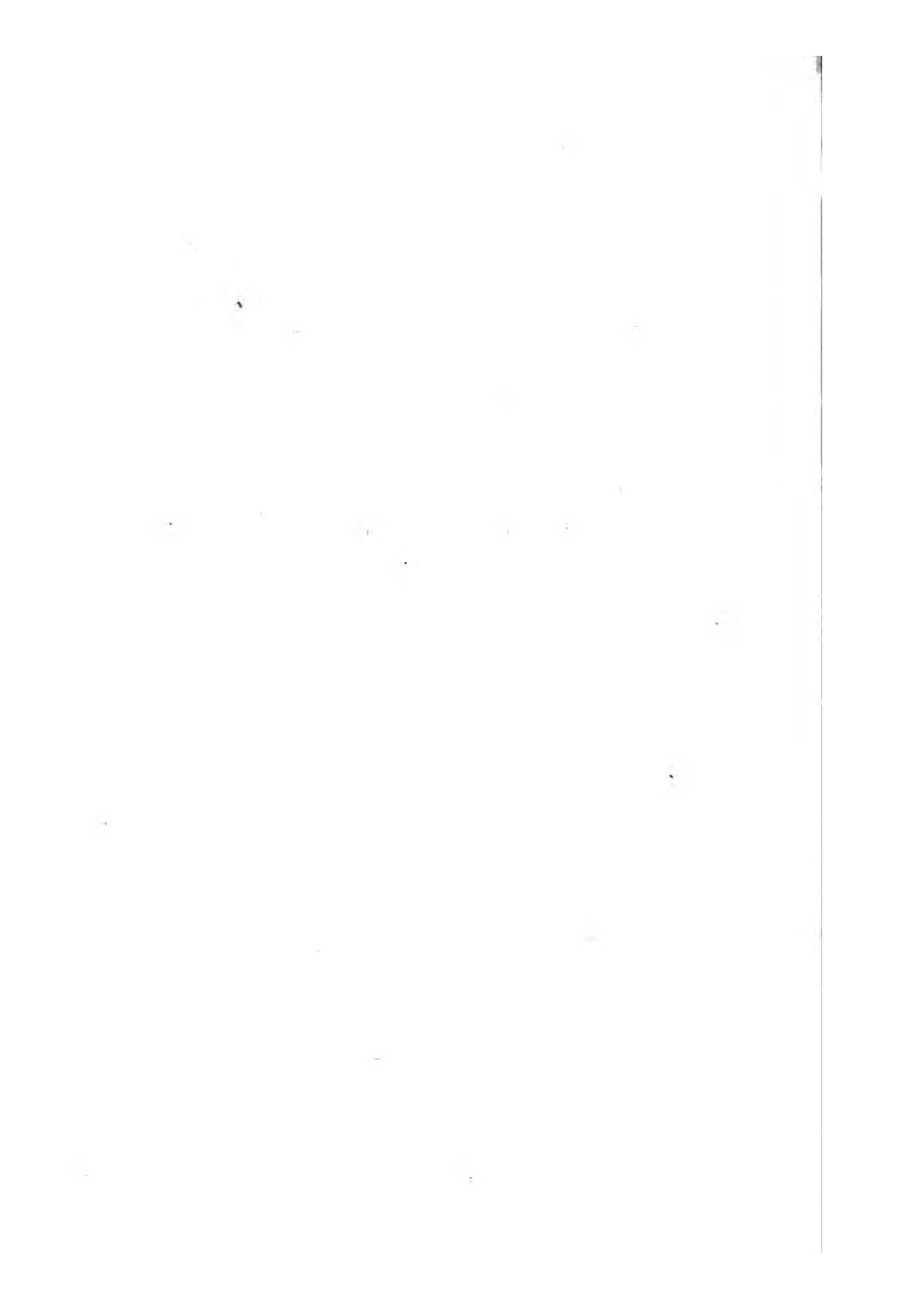
Aime-t-on dès qu'on veut aimer ?

Si je trouve un amant plus fidèle et plus tendre ,

Mieux que vous il saura m'entendre ;
Mais comme vous saura-t-il me charmer ?
Pourquoi feignez-vous de le croire ?
Vous offensez l'amour, en accusant mon cœur :
Ah ! cet amour eût fait ma gloire ,
S'il avait fait votre bonheur !
Votre bonheur, hélas ! sera d'être volage ;
Vous séduirez encor dès qu'on vous entendra ;
Vous ferez le tourment de qui vous aimera ;
Et de vous, en fuyant, j'ai gardé cette image :

« Aussi léger que prompt à s'enflammer,
« De l'amour en riant il inspire l'ivresse ;
« Mais pourquoi, quand son amour cesse,
« Ne cesse-t-on pas de l'aimer ? »

LES LETTRES.



LES LETTRES.



ÉLAS ! que voulez-vous de moi,
Lettres d'amour, plaintes mystérieuses ?

Vous dont j'ai repoussé long-temps avec effroi

Les prières silencieuses.

Vous m'appellez... je rêve, et je cherche, en tremblant,

Sur mon cœur, une clef qui jamais ne s'égare :

D'un éclair l'intervalle à présent nous sépare ;

Mais cet intervalle est brûlant !

Je n'ose respirer ! triste sans amertume,

Au passé, malgré moi, je me sens réunir :

Las d'oppresser mon sein, l'ennui qui me consume

Va m'attendre dans l'avenir.

Je cède, prends sa place, ô délirante joie !

Laisse fuir la douleur, cache-moi l'horizon :

Elle t'abandonne sa proie ,

Je t'abandonne ma raison !

Oui, du bonheur vers moi l'ombre se précipite :

De ce pupitre ouvert l'Amour s'échappe encor.

Où va mon ame?... elle me quitte ;

Plus prompt que ma vue, elle atteint son trésor !

Il est là !... toujours là, sous vos feuilles chéries,

Frêles garans d'une éternelle ardeur !

Unique enchantement des tristes rêveries

Où m'égare mon cœur !

De sa pensée échos fidèles ,

De ses vœux discrets monumens ,

L'Amour, qui l'inspirait, a dépouillé ses ailes

Pour tracer vos tendres sermens.

Soulagement d'un cœur, et délices de l'autre ,

Ingénieux langage et muet entretien !

L'empire de l'absence est détruit par le vôtre ;

Je vous lis , mon regard est fixé sur le sien !

Ne renfermez-vous pas la promesse adorée

Qu'il n'aimera que moi.... qu'il aimera toujours?

Cette fleur qu'il a respirée ,

Ce ruban qu'il porta deux jours...?

Comme la volupté , que j'ai connue à peine ,

La fleur exhale encore un parfum ravissant ;

N'est-ce pas sa brûlante haleine ?

N'est-ce pas de son ame un souffle caressant ?

Du ruban qu'il m'offrit que la couleur est belle !

Le ciel n'a pas un bleu plus pur ;

Non , des cieux le voile d'azur

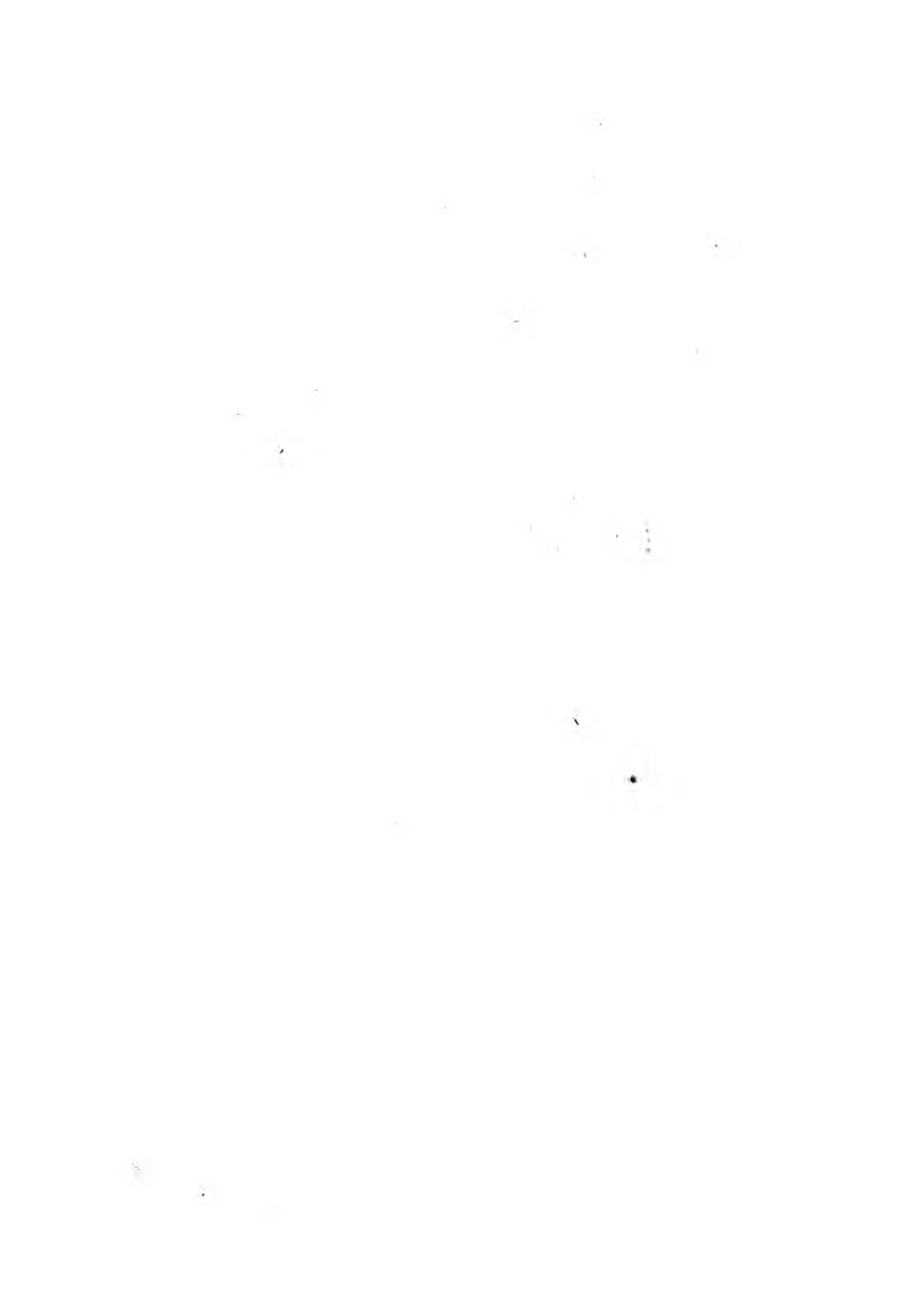
Ne me charmerait pas comme elle !

Qu'ai-je lu?... Le voilà son éternel adieu !
Je touchais au bonheur, il m'en a repoussée ;
En appelant l'espoir, ma langue s'est glacée ;
Et ma froide compagne est rentrée en ce lieu !
O constante douleur ! sombre comme la haine,
Vous voilà de retour !

Prenez votre victime, et rendez-lui sa chaîne ;
Moi, je vous rends un cœur encor tremblant d'amour !



LA NUIT D'HIVER.



LA NUIT D'HIVER.



UI m'appelle à cette heure, et par le temps qu'il
fait ?

C'est une douce voix, c'est la voix d'une fille :

Ah ! je te reconnais ; c'est toi , Muse gentille ?

Ton souvenir est un bienfait.

Inespéré retour ! aimable fantaisie !

Après un an d'exil qui t'amène vers moi ?

Je ne t'attendais plus , aimable Poésie ;

Je ne t'attendais plus , mais je rêvais à toi.

Loin du réduit obscur où tu viens de descendre ,

L'amitié, le bonheur, la gaiété, tout a fui :
O ma Muse ! est-ce toi que j'y devais attendre ?
Il est fait pour les pleurs et voilé par l'ennui.
Ce triste balancier, dans son bruit monotone,
Marque d'un temps perdu l'inutile lenteur ;
Et j'ai cru vivre un siècle, enfin, quand l'heure sonne,
Vide d'espoir et de bonheur.

L'hiver est tout entier dans ma sombre retraite :
Quel temps as-tu daigné choisir ?
Que doucement par toi j'en suis distraite !
Oh ! quand il nous surprend, qu'il est beau le plaisir !
D'un foyer presque éteint la flamme salutaire
Par intervalle encor trompe l'obscurité :
Si tu veux écouter ma plainte solitaire,
Nous causerons à sa clarté.

Petite Muse, autrefois vive et tendre,

Dont j'ai perdu la trace au temps de mes malheurs ,
As-tu quelque secret pour charmer les douleurs ?
Vains, nul autre que toi n'a daigné me l'apprendre.
Écoute ! nous voilà seules dans l'univers ,

Naïvement je vais tout dire :

J'ai rencontré l'Amour, il a brisé ma lyre ;
Jaloux d'un peu de gloire , il a brûlé mes vers.

« Je t'ai chanté, lui dis-je , et ma voix, faible encore,
Dans ses premiers accens parut juste et sonore :
Pourquoi briser ma lyre ? elle essayait ta loi.
Pourquoi brûler mes vers ? je les ai faits pour toi.
Si de jeunes amans tu troubles le délire ,
Cruel, tu n'auras plus de fleurs dans ton empire ;
Il en faut à mon âge , et je voulais, un jour,
M'en parer pour te plaire , et te les rendre , Amour.
Déjà je te formais une simple couronne,
Fraîche, douce en parfums. Quand un cœur pur la donne,

Peux-tu la dédaigner ? Je te l'offre à genoux ;
Souris à mon orgueil et n'en sois point jaloux.
Je n'ai jamais senti cet orgueil pour moi-même ;
Mais il dit mon secret, mais il prouve que j'aime.
Eh bien ! fais le partage en généreux vainqueur :
Amour, pour toi la gloire, et pour moi le bonheur.
C'est un bonheur d'aimer, c'en est un de le dire.
Amour, prends ma couronne, et laisse-moi ma lyre ;
Prends mes vœux, prends ma vie ; enfin, prends tout, cruel !
Mais laisse-moi chanter au pied de ton autel. »

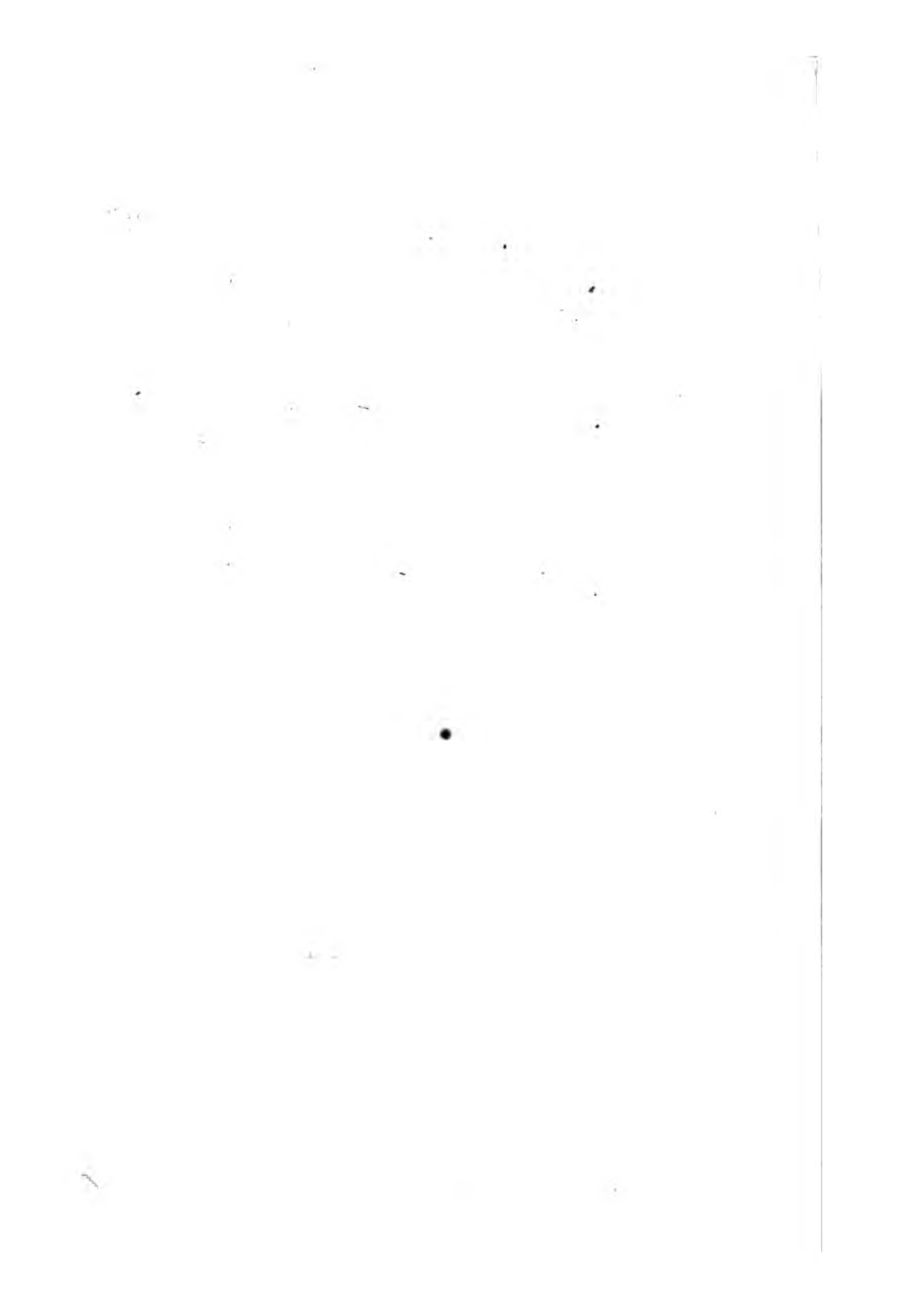
Et lui : « Non, non ! ta prière me blesse ;
Dans le silence, obéis à ma loi :
Tes yeux en pleurs, plus éloquens que toi,
Révèleront assez ma force et ta faiblesse. »

Muse, voilà le ton de ce maître si doux.
Je n'osai lui répondre, et je versai des larmes ;

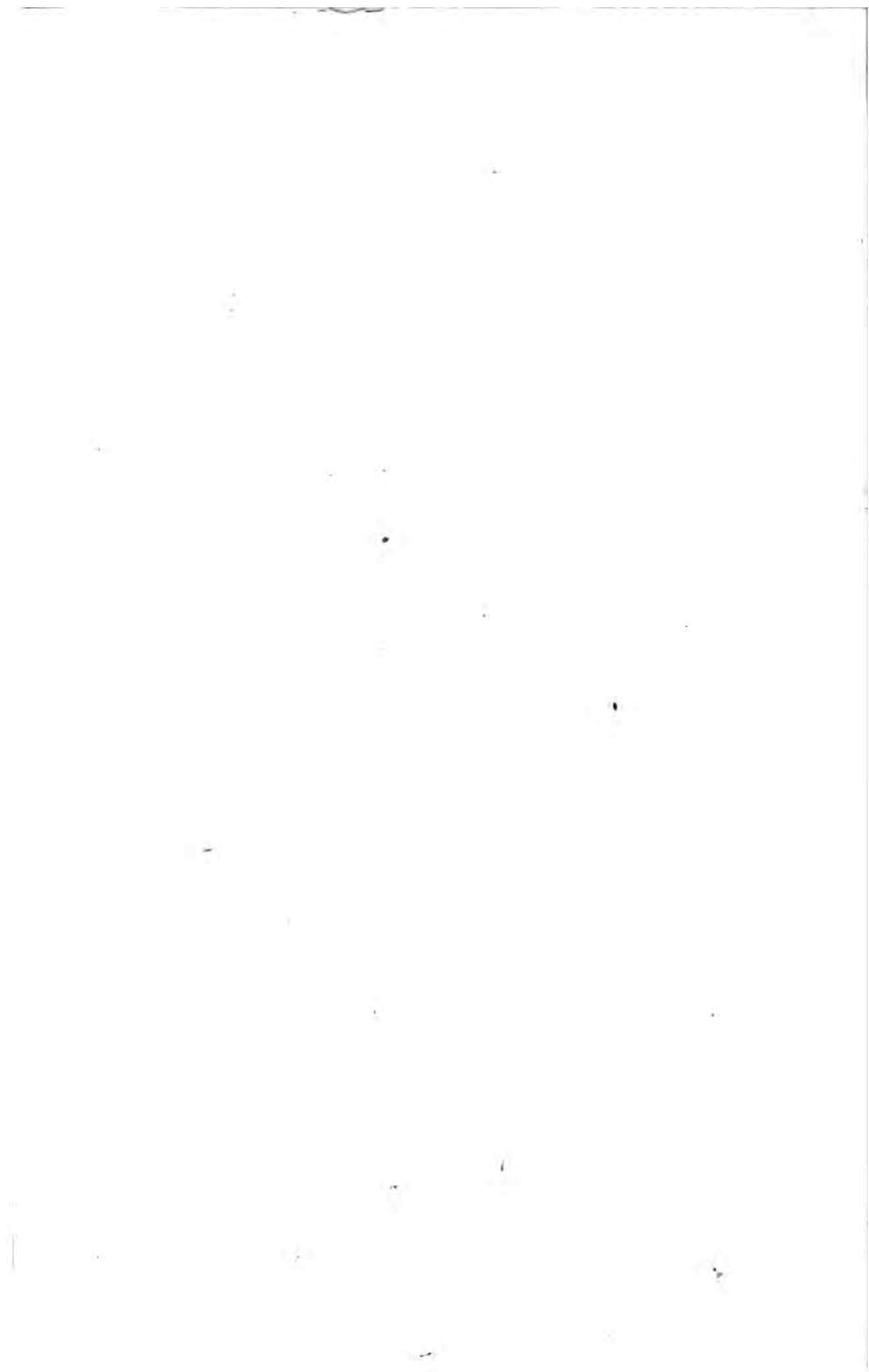
Je sentis ma blessure , et je maudis ses armes.
Pauvre lyre ! je fus muette comme vous !

L'ingrat ! il a puni jusques à mon silence.

Lassée enfin de sa puissance ,
Muse , je te redonne et mes vœux et mes chants :
Viens leur prêter ta grâce , et rends-les plus touchans.
Mais tu pâlis , ma chère , et le froid t'a saisie !
C'est l'hiver qui t'opprime et ternit tes couleurs.
Je ne puis t'arrêter, charmante Poésie ;
Adieu ! tu reviendras dans la saison des fleurs.



L'INCONSTANCE.



L'INCONSTANCE.



INCONSTANCE, affreux sentiment,
Je t'implorais, je te déteste.

Si d'un nouvel amour tu me fais un tourment,
N'est-ce pas ajouter au tourment qui me reste ?

Pour me venger d'un cruel abandon,
Offre un autre secours à ma fierté confuse.
Tu flattes mon orgueil, tu séduis ma raison ;
Mais mon cœur est plus tendre, il échappe à ta ruse.
Oui, prête à m'engager en de nouveaux liens,

Je tremble d'être heureuse, et je verse des larmes ;
Oui, je sens que mes pleurs avaient pour moi des charmes ,
Et que mes maux étaient mes biens :

Si tu veux m'égarer dans l'amour que j'inspire ,
Si tu ne veux changer ton ivresse en remords ,
Arrache donc mon ame à ses premiers transports ,
A ce tourment aimé que rien ne peut décrire.
Me sera-t-il payé , même par le bonheur ?
Pour le goûter jamais mon ame est trop sensible :
Je la donne au plaisir ; une pente invincible
La ramène vers la douleur.

Comme un rêve mélancolique ,

Le souvenir de mes amours

Trouble mes nuits, voile mes jours.

Il est éteint ce feu, ce charme unique ,
Éteint par toi, cruelle ! En vain, à mes genoux ,
Tu promets d'enchaîner un amant plus aimable ,

Ce cœur blessé, dont l'amour est jaloux,
Donne encore un regret, un soupir au coupable.

Qu'il m'était cher ! que je l'aimais !
Que par un doux empire il m'avait asservie !
Ah ! je devais l'aimer toute ma vie,
Ou ne le voir jamais !
Que méchamment il m'a trompée !
Se peut-il que son ame en fût préoccupée,
Quand je donnais à son bonheur
Tous les battemens de mon cœur !
Dieu ! comment se peut-il qu'une bouche si tendre
Par un charme imposteur égare la vertu ?
Si ce n'est dans l'amour, où pouvait-il le prendre,
Quand il disait : « Je t'aime ; m'aimes-tu ? »

O fatale inconstance ! ô tourment de mon ame !
Qu'as-tu fait de la sienne, et qu'as-tu fait de moi ?

Je t

Oui

Si tu

Si tu

Arra

A ce

Me

Pou

Je la

Il e

Étein

Tu pro

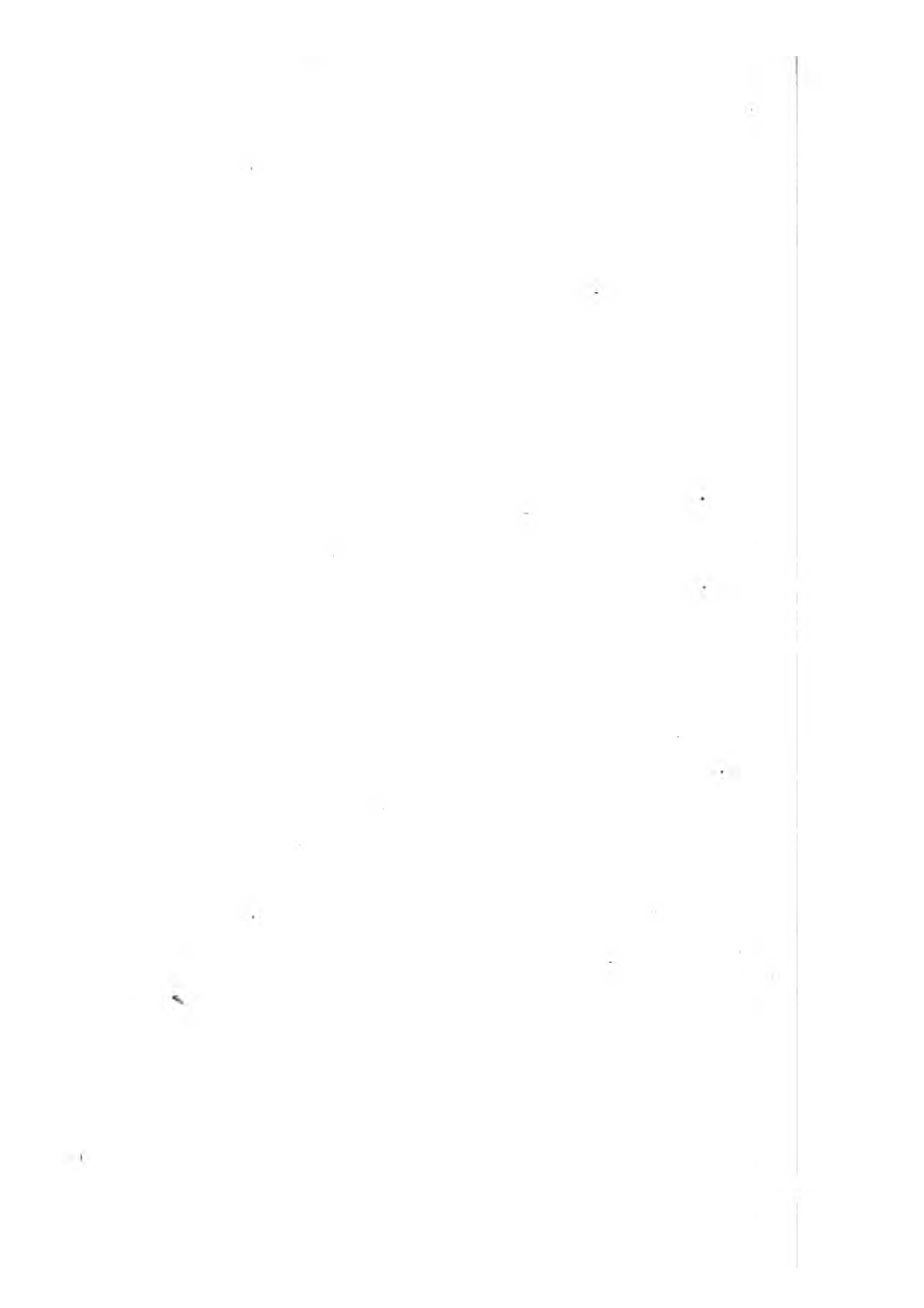
... est pas lui, c'est toi
 ... la flamme.
 ...
 ...
 ... source brûlante,
 ...
 ... l'avenir;
 ... jusqu'au souvenir.
 ...
 ...
 ... trace.
 ... à sa voix,
 ... que j'adore :
 ...
 ... qu'une fois.

ÉLÉGIE.

Non, ce n'est pas l'Amour, ce n'est pas lui, c'est toi
Qui de nos jours heureux a désuni la flamme.
Je ne pouvais le croire : un triste étonnement
Au cœur le plus sensible ôtait le sentiment.
Mes pleurs se desséchaient à leur source brûlante,
 J'étais pâle, mourante;
Mes yeux désenchantés repoussaient l'avenir;
Tout semblait m'échapper, tout, jusqu'au souvenir.

 Mais il revient, rien ne l'efface;
La douleur en fuyant laisse encore une trace.
Si tu m'as vue un jour me troubler à ta voix,
C'est que tu l'imitais, cet accent que j'adore :
 Oui, cet accent me trouble encore,
Et mon cœur fut créé pour n'aimer qu'une fois.

ÉLÉGIE.



ÉLÉGIE.*



oi qui m'as tout repris jusqu'au bonheur d'attendre,

Tu m'as laissé pourtant l'aliment d'un cœur tendre ;
L'amour ! et ma mémoire où se nourrit l'amour :
Je lui dois le passé ; c'est presque ton retour !
C'est là que tu m'entends , c'est là que je t'adore ;
C'est là que sans fierté je me révèle encore.
Ma vie est dans ce rêve où tu ne fuis jamais :
Il a ta voix ; ta voix ! tu sais si je l'aimais !
C'est là que je te plains ; car plus d'une blessure ,

Plus d'une gloire éteinte a troublé, j'en suis sûre,
Ton cœur, si généreux pour d'autres que pour moi :
Je t'ai senti gémir ; je pleurais avec toi !

Qui donc saura te plaindre au fond de ta retraite,
Quand le cri de ma mort ira frapper ton sein ?
Tu t'éveilleras seul dans la foule distraite,
Où des amis d'un jour s'entr'égare l'essaim ;
Tu n'y sentiras plus une ame palpitante
Au bruit de tes malheurs, de tes moindres revers ;
Ta vie, après ma mort, sera moins éclatante ;
Une part de toi-même aura fui l'univers.
Il est doux d'être aimé ! cette croyance intime
Donne à tout on ne sait quel air d'enchantement :
L'infidèle est content des pleurs de sa victime ;
Et, fier, aux pieds d'une autre il en est plus charmant.

L'as-tu dit?... Oui, cruel, oui, je crois tout possible ;

Je te pardonne tout , sois heureux , tout est bien :
Le ciel, qui t'avait fait pour me rendre sensible ,
Oublia que pour plaire il ne me donnait rien.
Et je fuis : je t'échappe au milieu de tes fêtes ,
Où tant de vœux ont divisé nos pas !
L'éloignement , triste bienfait , hélas !
Semble un rideau jeté sur tes conquêtes.
Je n'entends plus ces déchirantes voix ,
Qui vont chercher des pleurs jusques au fond des ames ;
Ces mots inachevés , qui m'ont dit tant de fois
Les noms changeans de tes errantes flammes :
Je les sais tous ! ils ont brisé mes vœux ;
Mais je n'étouffe plus dans mon incertitude :
Nous mourrons désunis ; n'est-ce pas , tu le veux ?
Pour t'oublier , viens voir !... qu'ai-je dit ? vaine étude ,
Où la nature apprend à surmonter ses cris :
Pour déguiser mon cœur , que m'avez-vous appris ?
La vérité s'élance à mes lèvres sincères :

Sincère, elle t'appelle, et tu ne l'entends pas !

Ah ! sans t'avoir troublé qu'elle meure tout bas !

Je ne sais point m'armer de froideurs mensongères ;

Je sais fuir : en fuyant on cache sa douleur ,

Et la fatigue endort jusqu'au malheur.

Oui, plus que toi l'absence est douce aux cœurs fidèles :

Du temps qui nous effeuille elle amortit les ailes ;

Son voile a protégé l'ingrat qu'on veut chérir :

On ose aimer encore ; on ne veut plus mourir.

A DÉLIE.





A DÉLIE.



Du goût des vers pourquoi me faire un crime?
Leur prestige est si doux pour un cœur attristé!
Il ôte un poids au malheur qui m'opprime ;
Comme une erreur plus tendre , il a sa volupté.
Légère , libre encor , d'hommages entourée ,
Dans les plaisirs coulent vos heureux jours ;
Et , paisiblement adorée ,
Vous riez avec les Amours.
Ah ! loin de la troubler , qu'ils charment votre vie !

Que pour vous le printemps soit prodigue de fleurs ;
Que tout prenne à vos yeux ses brillantes couleurs !
Riez , riez toujours, ô volage Délie !
Abandonnez vos nuits aux songes les plus doux ;
Qu'ils soient de vos beaux jours une glace fidèle !
A force de bonheur soyez encor plus belle ,
Et qu'au réveil l'Amour vous le dise à genoux !

•

Mais quoi ! si vous trouviez un rebelle à vos charmes ,
Après mille sermens s'il trahissait vos vœux ,
 La douce flamme de vos yeux
 S'éteindrait bientôt dans les larmes.

Vous sentiriez alors le besoin de rêver,
De livrer au hasard votre marche incertaine ,
De ralentir vos pas au bruit d'une fontaine ,
Et d'y pleurer les maux que je viens d'éprouver.

 N'enviez plus à votre amie
 Un plaisir aussi douloureux :

Ravir la plainte aux malheureux,
C'est leur dire : Quittez la vie !

Quand je vous vois disputer au miroir
De fraîcheur et de grâce avec les fleurs que j'aime ,
Quand je vous y vois prendre en secret, pour vous-même,
Tout le plaisir que l'on goûte à vous voir,
M'entendez-vous, ô ma chère Délie,
Vous reprocher un passe-temps si doux ?
Non ; je deviens moins sombre en vous voyant jolie ;
Je pardonne à l'Amour, je lui souris pour vous.
Mais si de la gaîté la parure est l'emblème,
Elle donne un éclat plus triste à la pâleur :
A la beauté brillante il faut un diadème ;
Il faut un voile à la douleur.

De ce lis embaumé, qui pour vous vient d'éclorre,
Couronnez votre front charmant ;

Mon front, que l'ennui décolore,
Doit se pencher sans ornement.

Du sort qui m'enchantait la fatale inconstance

De ma jeunesse a flétri l'espérance ;

Un orage a courbé le rameau délicat ,

Et mes vingt ans passeront sans éclat :

Je les donne à la solitude ;

Je donne aux Muses mes loisirs.

L'art de plaire fait votre étude ,

L'art d'aimer fera mes plaisirs.

Mais non, je l'oublierai cet art, ce don funeste,

Qui servit à l'Amour quand il forma mon cœur.

Non, ce présent des cieux ne fait pas le bonheur :

C'est pourtant le seul qui me reste !

Le monde où vous réglez me repoussa toujours ;

Il méconnut mon ame à la fois douce et fière ;

Et d'un froid préjugé l'invincible barrière

Au froid isolement condamna mes beaux jours.

L'infortune m'ouvrit le temple de Thalie ,
L'espoir m'y prodigua ses riantes erreurs ;
Mais je sentis parfois couler mes pleurs ,
Sous le bandeau de la Folie.

Dans ces jeux où l'esprit nous apprend à charmer,
Le cœur doit apprendre à se taire ;
Et lorsque tout nous ordonne de plaire ,
Tout nous défend d'aimer.

Oh ! des erreurs du monde inexplicable exemple .
Charmante Muse ! objet de mépris et d'amour ,
Le soir on vous honore au temple ,
Et l'on vous dédaigne au grand jour.

Je n'ai pu supporter ce bizarre mélange
De triomphe et d'obscurité ,
Où l'orgueil insultant nous punit et se venge
D'un éclair de célébrité.

Trop sensible au mépris , de gloire peu jalouse ,
Blessée au cœur d'un trait dont je ne puis guérir,

Sans prétendre aux doux noms et de mère et d'épouse
Il me faut donc mourir !

Mais vous, qui connaissez mon ame toujours pure,
Qui gémissiez pour moi des caprices du sort,
Vous qui savez, hélas, qu'en ma retraite obscure
Il me poursuit encor ;

Faites grâce, du moins, à l'innocent délire
Qui m'apprend, sans effort, à moduler des vers.
Seule, je suis pourtant moins seule avec ma lyre ;
Quelqu'un m'entend, me plaint, dans l'univers.



A DÉLIE.

A DÉLIE.



PAR un badinage enchanteur,
Vous aussi, vous m'avez trompée!

Vous m'avez fait embrasser une erreur :
Légère comme vous, elle s'est échappée.
Pour me guérir du mal qu'Amour m'a fait,
Vous avez abusé de votre esprit aimable ;
Et je vous trouverais coupable,
Si je pouvais en vous trouver rien d'imparfait.

Je l'ai vu cet amant si discret et si tendre ;
J'ai suivi son maintien, son silence, sa voix.
Ai-je pu m'abuser sur l'objet de son choix ?
Ses regards vous parlaient, et j'ai su les entendre.
Mon cœur est éclairé, mais il n'est point jaloux.
J'ai lu ces vers charmans où son ame respire ;
C'est l'Amour qui l'inspire,
Et l'inspire pour vous.

Pour vous aussi je veux être la même :
Non, vous n'inspirez pas un sentiment léger ;
Que ce soit d'amitié, d'amour, que l'on vous aime,
Le cœur qui vous aima ne peut jamais changer.

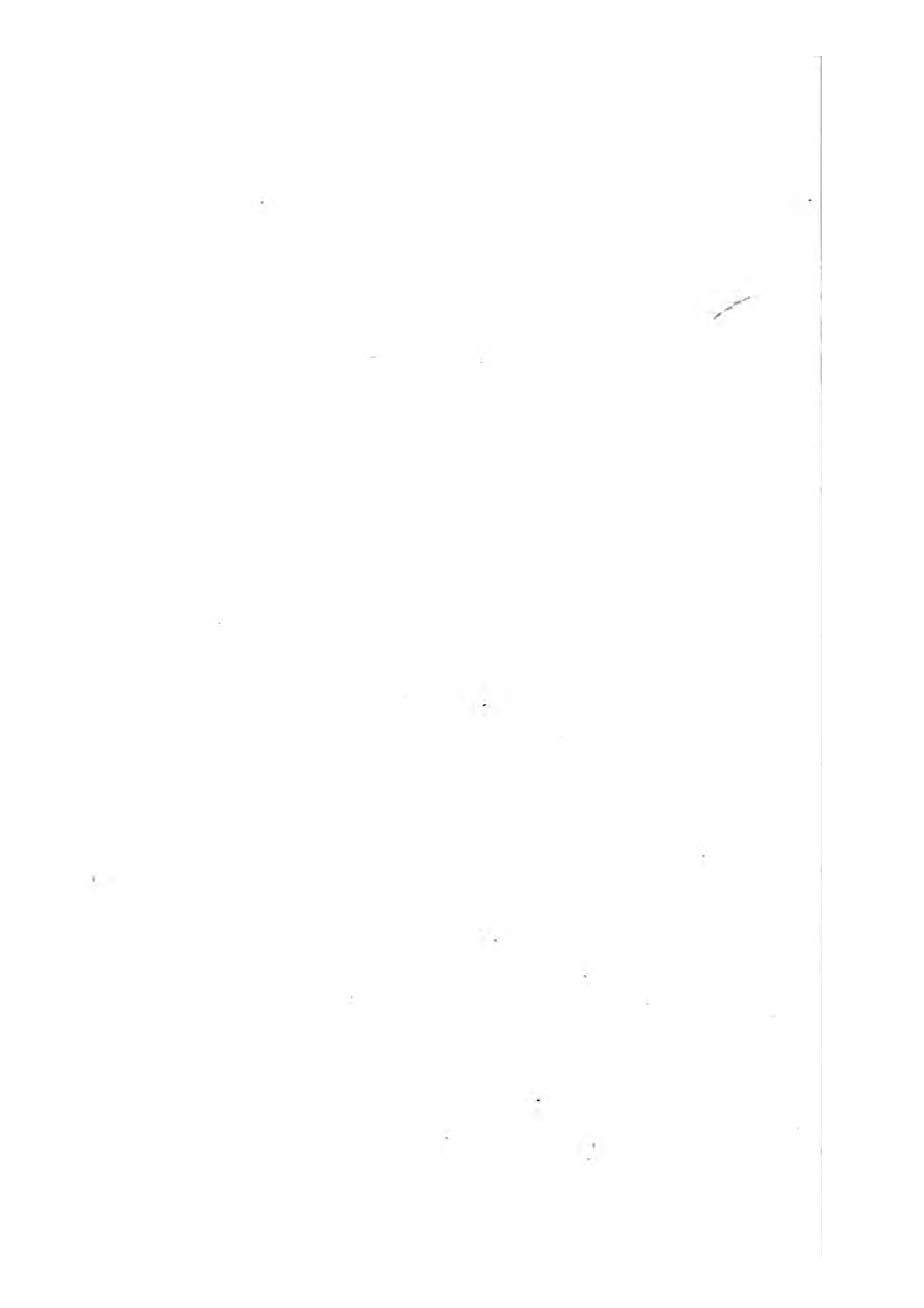
Laissez-moi ma mélancolie ;
Je la préfère à l'ivresse d'un jour :
On peut rire avec la Folie,
Mais il n'est pas prudent de rire avec l'Amour.
Laissez-moi fuir un danger plein de charmes ;
Ne m'offrez plus un cœur qui n'est qu'à vous :

ÉLÉGIES.

219

**Le badinage le plus doux
Finit quelquefois par les larmes.**

**Mais je n'ai rien perdu , la tranquille amitié
Redeviendra bientôt le charme de ma vie :
Je renonce à l'amant , et je garde une amie ;
C'est du bonheur la plus douce moitié.**



A DÉLIE.



A DÉLIE.



Oui ! cette plainte échappe à ma douleur :

Je le scns , vous m'avez perdue.

Vous avez , malgré moi , disposé de mon cœur ;

Et du vôtre jamais je ne fus entendue .

Ah ! que vous me faites haïr

Cette feinte amitié qui coûte tant de larmes !

Je n'étais point jalouse de vos charmes ,

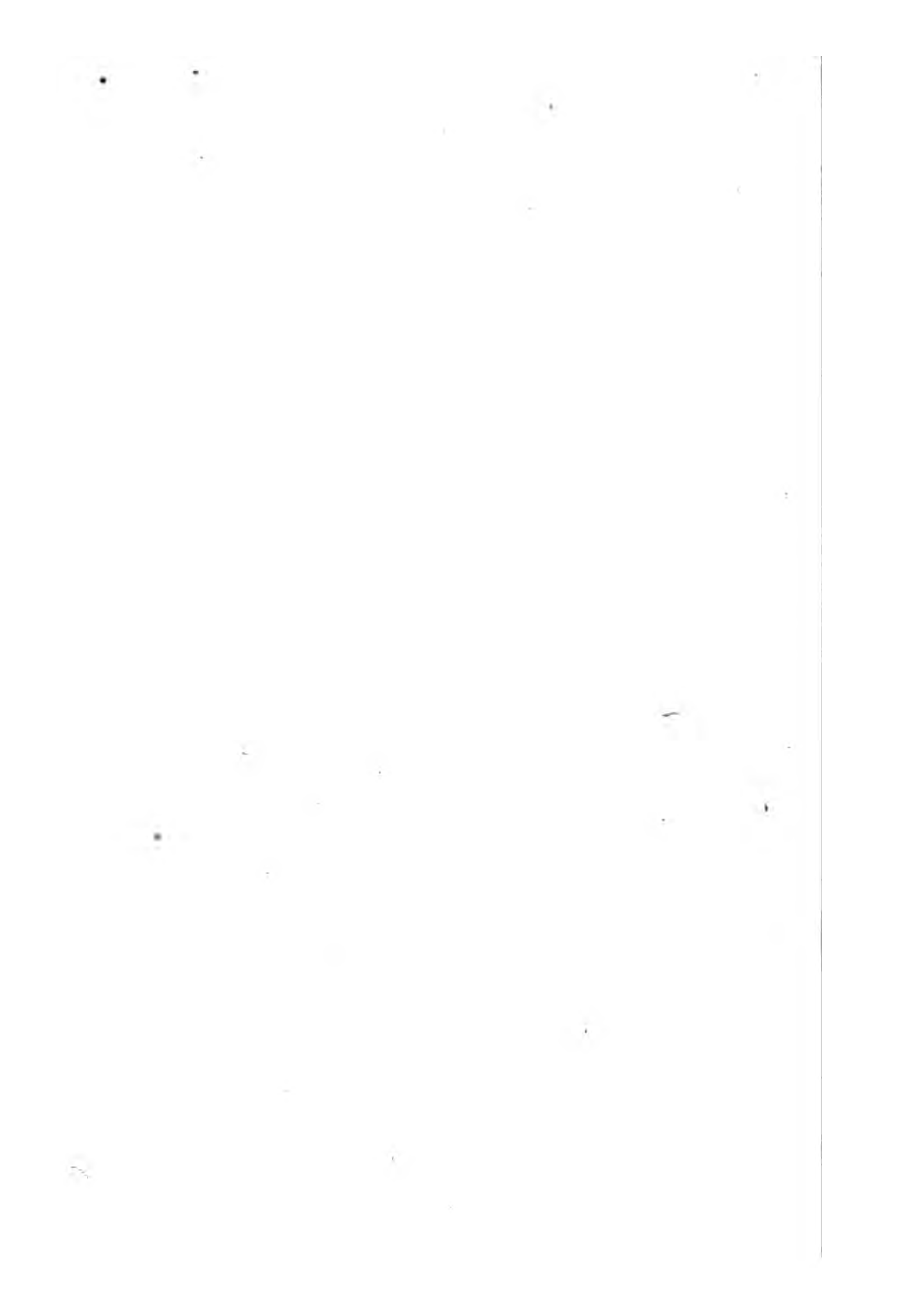
Cruelle ! de quoi donc vouliez-vous me punir ?

Vos succès me rendaient heureuse ;
Votre bonheur me tenait lieu du mien ;
Et quand je vous voyais attristée ou rêveuse ,
Pour vous distraire encor j'oubliais mon chagrin.
Mais, ce perfide amant dont j'évitais l'empire ,
Que vous avez instruit dans l'art de me séduire ,
Qui trompa ma raison par des accens si doux ,
Je le hais encor plus que vous.
Par quelle cruauté me l'avoir fait connaître ?
Par quel affreux orgueil voulut-il me charmer ?
Ah ! si l'ingrat ne peut aimer,
A quoi sert l'amour qu'il fait naître ?
Je l'ai prévu , j'ai voulu fuir ;
L'Amour jamais n'eut de moi que des larmes :
Vous avez ri de mes alarmes ,
Et vous riez encor quand je me sens mourir !
Grâce à vous , j'ai perdu le repos de ma vie :

Votre imprudence a causé mon malheur,
Et vous m'avez ravi jusques à la douceur
De pleurer avec mon amie !
Laissez-moi seule avec mon désespoir,
Vous ne pouvez me plaindre ni m'entendre ;
Vous causez la douleur, sans même la comprendre ;
A quoi me servirait de vous la laisser voir ?
Victime d'un amant , par vous-même trahie,
J'abhorre l'Amitié , je la fuis sans retour ;
Et je vois , à sa perfidie ,
Que l'ingrate est sœur de l'Amour.

LE SOUVENIR.

— 221 —



LE SOUVENIR.

A MONSIEUR ***.



OTRE main bienfaisante et sûre

A fermé plus d'une blessure;

Partout votre art consolateur

Semble porter la vie et chasser la douleur.

Hélas! il en est une à vos secours rebelle,

Et je dois mourir avec elle.

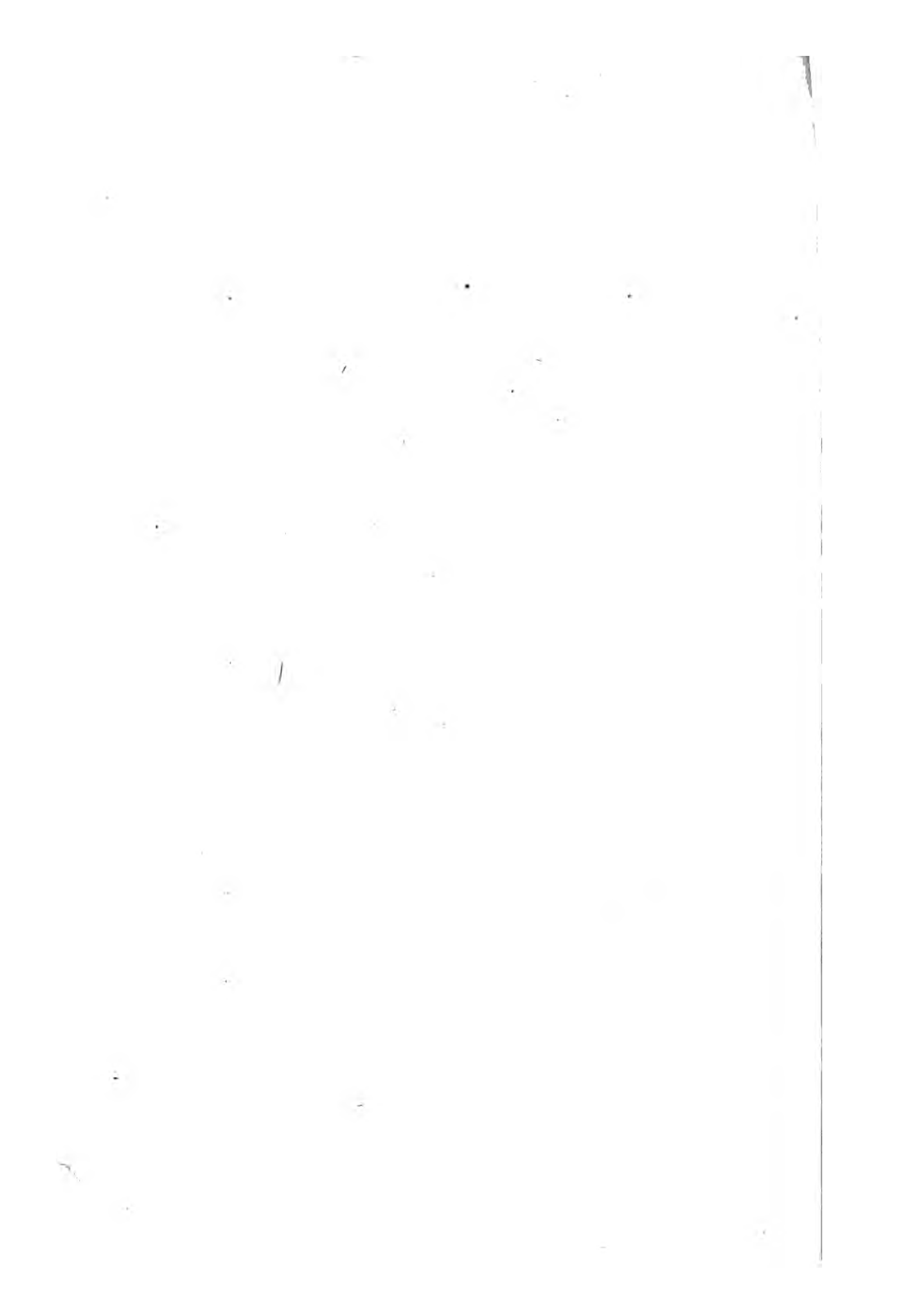
Je n'ai pas d'autre mal; mais il fera mon sort.

Jugez si ce mal est extrême!

Je le crois, pour votre art lui-même,
Plus invincible que la mort.

Son empire est au cœur ; ses tourmens sont à l'ame ;
Ses effets sont des pleurs, sa cause est une flamme
Qui dévore en secret l'espoir de l'avenir ;
Et ce mal est un souvenir.

LA SÉPARATION.



LA SÉPARATION.



L est fini ce long supplice !
Je t'ai rendu tes sermens et ta foi ;

Je n'ai plus rien à toi.

Quel douloureux effort ! quel entier sacrifice !

Mais, en brisant les plus aimables nœuds,
Nos cœurs toujours unis semblent toujours s'entendre ;
On ne saura jamais lequel fut le plus tendre,
Ou le plus malheureux.

À t'oublier c'est l'honneur qui m'engage,

Tu t'y soumetts, je n'ai plus d'autre loi.
O toi qui m'as donné l'exemple du courage,
Aimais-tu moins que moi?
Va, je te plains autant que je t'adore!
Je t'ai permis de trahir tes amours;
Mais moi, pour t'adorer je serai libre encore;
Je veux l'être toujours.

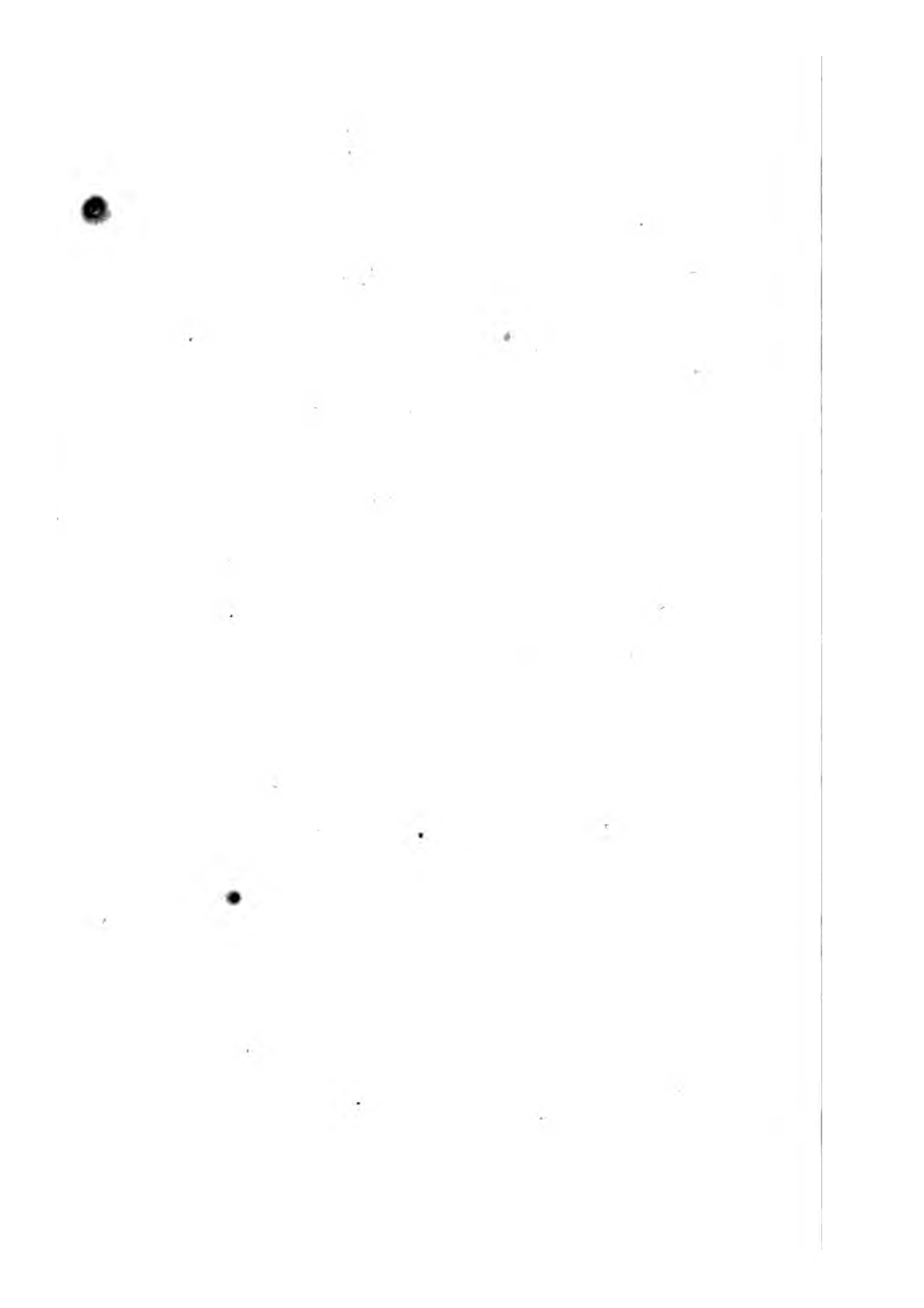
Je l'ai promis, je vivrai pour ta gloire.
Cher objet de mon souvenir,
Sois le charme de ma mémoire,
Et l'espoir de mon avenir.
Si jamais, dans ma solitude,
Ton nom, pour toujours adoré,
Vient frapper mon cœur déchiré,
Qu'il adoucisse au moins ma tendre inquiétude!
Que l'on me dise : Il est heureux.
Oui, sois heureux, ou du moins plus paisible,

Malgré l'Amour, et le sort inflexible
Qui m'enlève à tes vœux.

Adieu... mon ame se déchire!
Ce mot que, dans mes pleurs, je n'ai pu prononcer,
Adieu! ma bouche encor n'oserait te le dire,
Et ma main vient de le tracer.



l'end:



ADIEU MES AMOURS.

ADIEU MES AMOURS.



DIEU, mes fidèles amours,
Adieu, le charme de ma vie!

Notre félicité d'amertume est suivie,
Et nous avons bien cher payé quelques beaux jours!
Mais le remords ne trouble point notre ame,
Et, comme toi, fidèle en mes douleurs,
Contre tous les plaisirs d'une nouvelle flamme
Je n'échangerais pas mes pleurs!

Pendant le jour, écartant ton image,

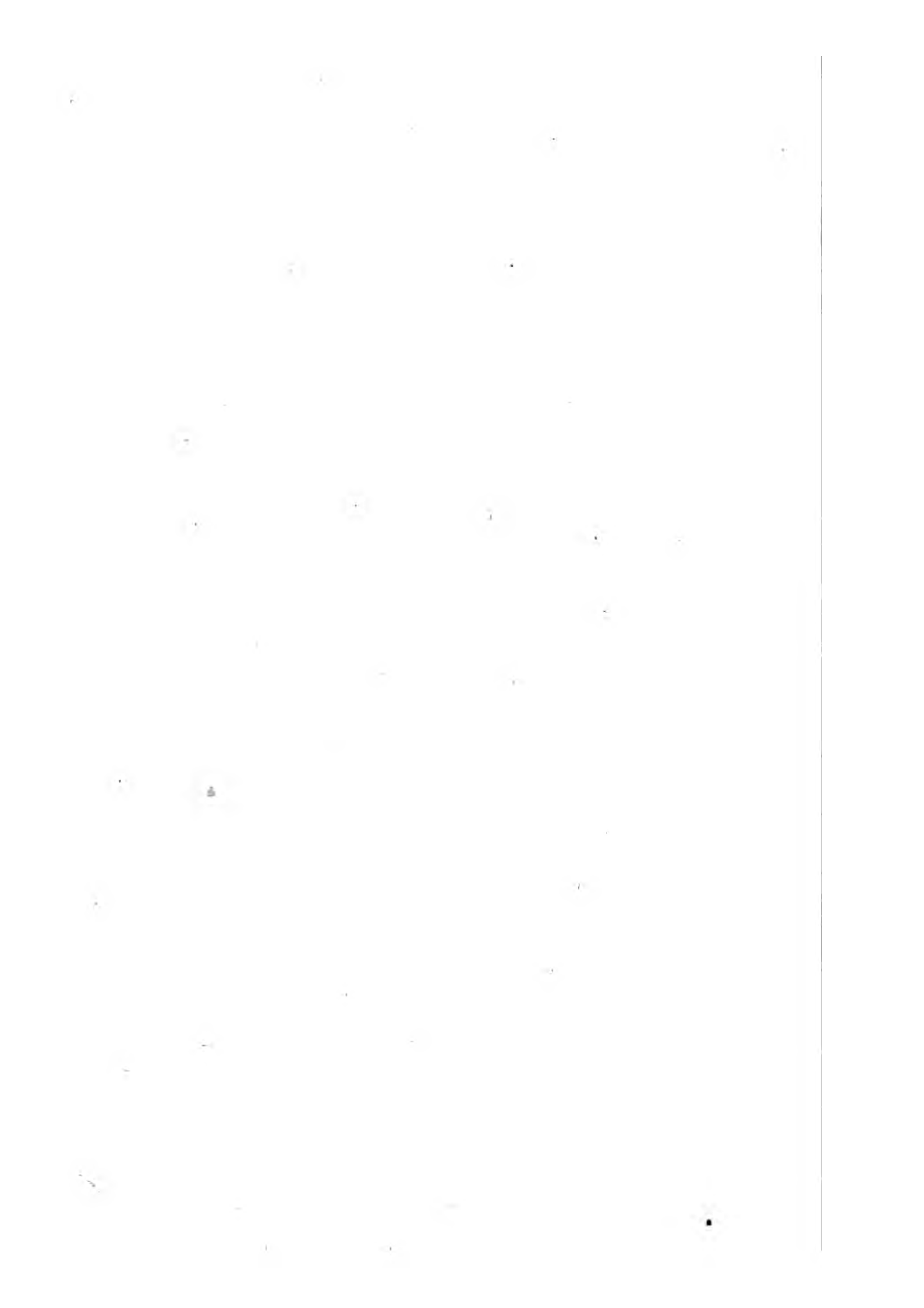
Mes souvenirs et mes vœux superflus ,
Je supporte mon sort ; et , presque avec courage ,
Je me dis : Il ne viendra plus !

Le soir, en ma douleur, et plus faible et plus tendre,
Oubliant que pour nous il n'est plus d'avenir,
Je me laisse entraîner au bonheur de t'attendre,
Et je me dis : Il va venir !

Mais quand l'heure a détruit cet espoir plein de charmes,
Je plains, sans l'accuser, un amant si parfait ;
Je regarde le ciel, en essuyant mes larmes ,
Et je me dis : Il a bien fait !

Oui, de trop de regrets l'espérance est suivie ;
Je renonce au bonheur : j'ai perdu mes beaux jours.
Adieu, le charme de ma vie,
Adieu, mes fidèles amours !

LA PROMENADE D'AUTOMNE.



LA PROMENADE

D'AUTOMNE.



Te souvient-il, ô mon ame, ô ma vie,
D'un jour d'automne et pâle et languissant?
Il semblait dire un adieu gémissant
Aux bois qu'il attristait de sa mélancolie.
Les oiseaux dans les airs ne chantaient plus l'espoir;
Une froide rosée enveloppait leurs ailes,
Et, rappelant au nid leurs compagnes fidèles,

Sur des rameaux sans fleurs ils attendaient le soir.

Les troupeaux , à regret menés aux pâturages ,

N'y trouvaient plus que des herbes sauvages ;

Et le pâtre , oubliant sa rustique chanson ,

Partageait le silence et le deuil du vallon :

Rien ne charmait l'ennui de la nature ;

La feuille qui perdait sa riante couleur ,

Les coteaux dépouillés de leur verte parure ,

Tout demandait au ciel un rayon de chaleur.

Seule , je m'éloignais d'une fête bruyante ;

Je fuyais tes regards , je cherchais ma raison.

Mais la langueur des champs , leur tristesse attrayante ,

A ma langueur secrète ajoutaient leur poison.

Sans but et sans espoir suivant ma rêverie ,

Je portais au hasard un pas timide et lent.

L'Amour m'enveloppa de ton ombre chérie ,

Et , malgré la saison , l'air me parut brûlant.

Je voulais , mais en vain , par un effort suprême ,
En me sauvant de toi , me sauver de moi-même ;
Mon œil , voilé de pleurs , à la terre attaché ,
Par un charme invincible en fut comme arraché.
A travers les brouillards , une image légère
Fit palpiter mon sein de tendresse et d'effroi ;
Le soleil reparait , l'environne , l'éclaire ,
Il entr'ouvre les cieux... Tu parus devant moi.
Je n'osai te parler ; interdite , rêveuse ,
Enchaînée et soumise à ce trouble enchanteur ,
Je n'osai te parler : pourtant j'étais heureuse ;
Je devinais ton ame , et j'entendis mon cœur ,

Mais quand ta main pressa ma main tremblante ,
Quand un frisson léger fit tressaillir mon corps ,
Quand mon front se couvrit d'une rougeur brûlante ,
Dieu ! qu'est-ce donc que je sentis alors ?
J'oubliai de te fuir , j'oubliai de te craindre ;

Pour la première fois ta bouche osa se plaindre ;
Ma douleur à la tienne osa se révéler,
Et mon ame vers toi fut prête à s'exhaler !

Il m'en souvient ! T'en souvient-il, ma vie,
De ce tourment délicieux,

De ces mots arrachés à ta mélancolie :

« Ah ! si je souffre , on souffre aux cieux ! »

Des bois nul autre aveu ne troubla le silence.

Ce jour fut de nos jours le plus beau , le plus doux ;

Prêt à s'éteindre, enfin il s'arrêta sur nous,

Et sa fuite à mon cœur présagea ton absence.

L'ame du monde éclaira notre amour ;

Je vis ses derniers feux mourir sous un nuage ;

Et dans nos cœurs brisés, désunis sans retour,

Il n'en reste plus que l'image.

ÉLÉGIE.

ÉLÉGIE.*

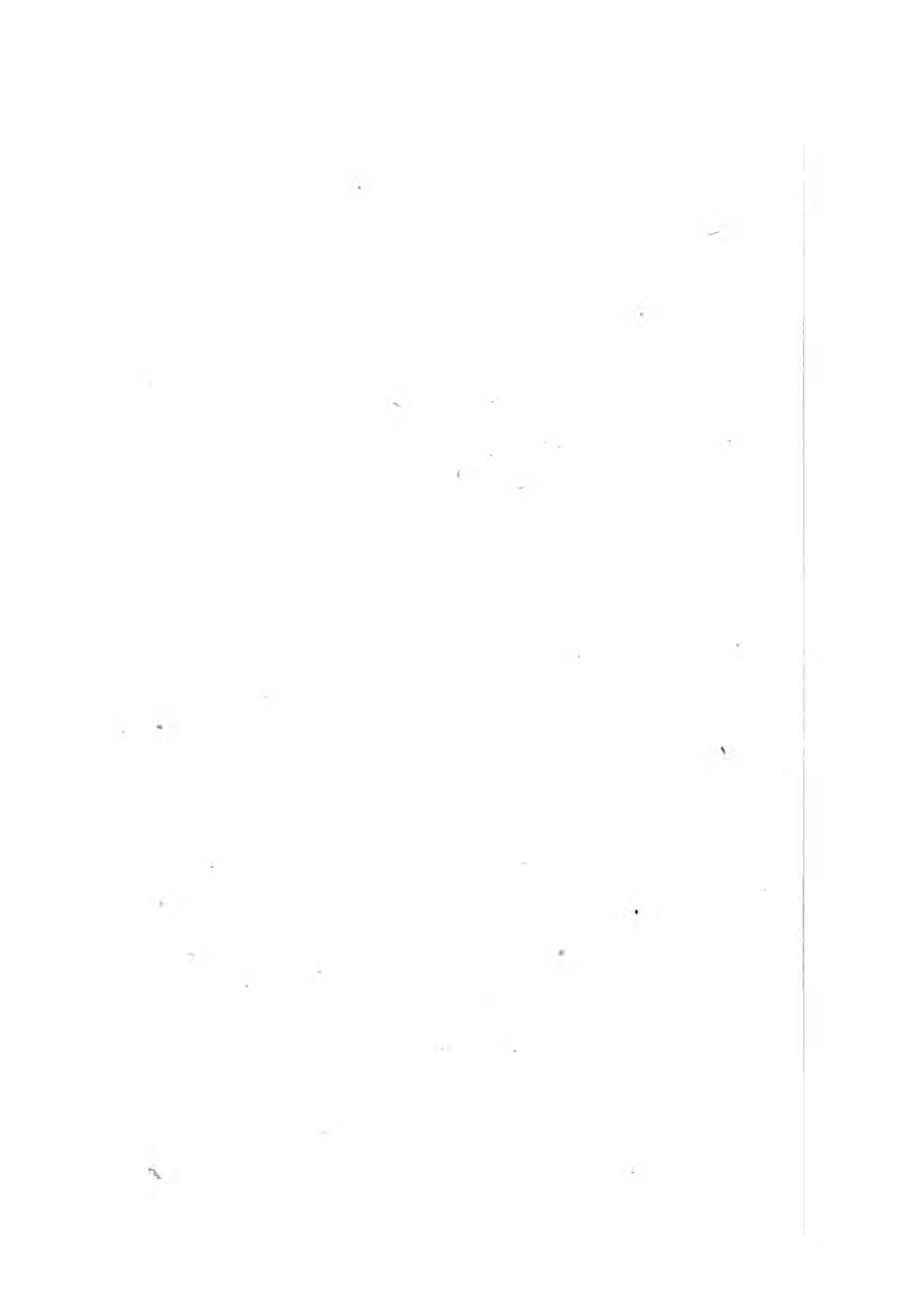


L fait nuit : le vent souffle et passe dans ma lyre ;
Ma lyre tristement s'éveille auprès de moi :
On dirait qu'elle pleure un tourment, un délire ;
On dirait qu'elle essaie à se plaindre de toi ;
De toi , qu'elle appelait pour m'aider à t'attendre ,
Qui la rendis si vraie , et par malheur si tendre !
Car, tu ne peux ravir à ses accords touchans
Ton nom , toujours ton nom, qui courait dans mes chants.
Elle ne le dit plus ce nom doux et sonore ;

Elle ne le dit plus ; elle le pleure encore !
Combien elle a frémi , combien elle a chanté ,
Sous les prompts battemens de mon cœur agité ,
Alors que , dans l'orgueil des amantes aimées ,
Je confiais mon ame aux cordes animées !
Je croyais que les cieus ne donnaient tant d'amour
Que pour en pénétrer une autre ame à son tour !

Ah ! j'aurais dû mourir , doucement endormie ,
Dans cette erreur charmante où j'étais ton amie.
Devrait-on s'éveiller de ces rêves confus ,
Pour y penser toujours , et pour n'y croire plus ?

LES REGRETS.



LES REGRETS.



J'ai tout perdu ! mon enfant par la mort ,
 Et, dans quel temps ! mon ami par l'absence ;
 Je n'ose dire, hélas ! par l'inconstance ;
 Ce doute est le seul bien que m'ait laissé le sort.

Mais, cet enfant, cet orgueil de mon ame,
 Je ne le devrai plus qu'aux erreurs du sommeil ;
 De ses beaux yeux j'ai vu mourir la flamme,
 Fermés par le repos qui n'a point de réveil.

Comme échappé du ciel, il passa dans le monde;
D'un ange il y montra la forme et les attraits.
Pour payer ce moment de douceur sans seconde,
Mes pleurs doivent couler pour ne tarir jamais!

Tu t'es enfui, doux trésor d'une mère,
Gage adoré de mes tristes amours;
Tes beaux yeux, en s'ouvrant un jour à la lumière,
Ont condamné les miens à te pleurer toujours.

A mes transports tu venais de sourire;
Mes bras tremblans entouraient ton berceau;
Le sommeil me surprit dans cet heureux délire...

Je m'éveillai sur un tombeau.
Moment affreux dont je suis obsédée,
Pour vous tracer je n'ai force ni voix.
Faut-il le perdre, à toute heure, en idée!
Mon Dieu! pour en mourir c'est assez d'une fois!

C'est ici, sous ces fleurs, qu'il m'attend, qu'il repose ;

C'est ici que mon cœur se consume avec lui.

Amour, plains-tu les maux où ton délire expose ?

Non, tu nous fuis, ingrat, quand le bonheur a fui.



THE HISTORY OF

THE UNITED STATES OF AMERICA

FROM 1776 TO 1876

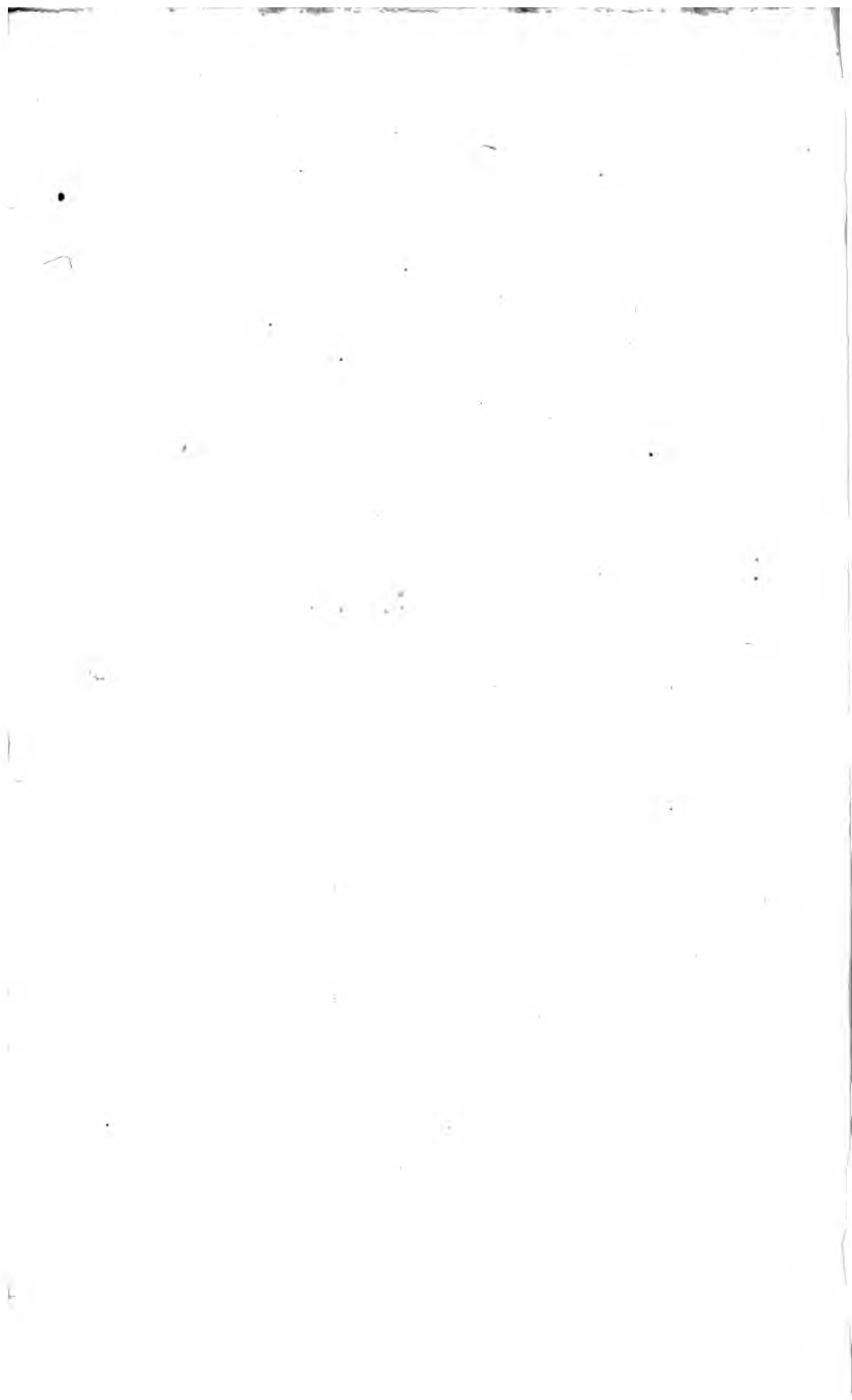
BY CHARLES A. BEAN

NEW YORK

1876

1876

A DÉLIE.



A DÉLIE.



Toi, dont jamais les larmes
N'ont terni la beauté,
Enveloppe tes charmes,
Enchaîne ta gaieté ;
Que ta grâce divine,
Sous un voile de deuil,
S'abandonne et s'incline
Sur le bord d'un cercueil !

Quitte cette guirlande

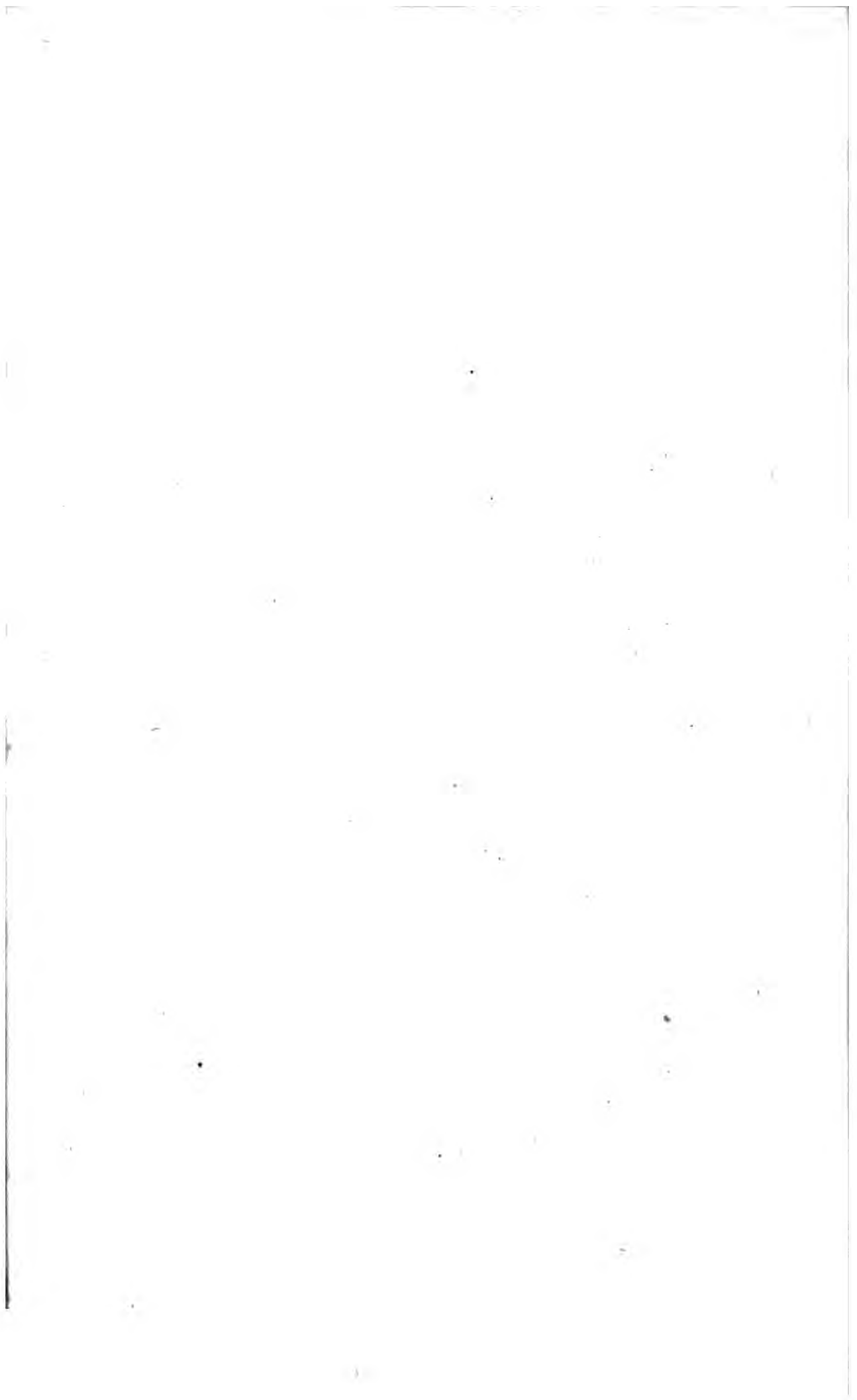
Qui pare tes attraits ;
Laisse-la pour offrande
A ce jeune cyprès :
C'est ici le mélange
Des roses et des pleurs ;
C'est l'asyle d'un ange :
Qu'il dorme sous des fleurs !

Vois-tu, sous l'herbe tendre,
Ce précieux tombeau ?
Là mon cœur vient attendre
Qu'on en creuse un nouveau,
Oui, mon fils, l'arbre sombre
Qui se penche vers toi,
En te gardant son ombre,
Croîtra bientôt sur moi !

Toi, dont jamais les larmes

**N'ont terni la beauté ,
Ne voile plus tes charmes ,
Rappelle ta gâité ,
Adieu , belle Délie ;
Je te rends au plaisir ;
Retourne vers la vie ,
Et laisse-moi mourir.**

LA DOULEUR.



LA DOULEUR.



SOMBRE douleur, dégoût du monde,

Fruit amer de l'adversité,

Où l'ame anéantie, en sa chute profonde,

Rêve à peine à l'éternité,

Soulève ton poids qui m'opprime,

Dieu l'ordonne ; un moment laisse-moi respirer.

Ah ! si le désespoir à ses yeux est un crime,

Laisse-moi donc la force d'espérer !

Si dès mes jeunes ans j'ai repoussé la vie,

Si la mélancolie enveloppa mes jours ,
Si l'amitié , si les amours ,
M'ont attristée autant qu'il m'avaient asservie ;
Si déjà mon printemps n'est qu'un froid souvenir,
Si la mort a soufflé sur une jeune flamme
Qui vient , en s'éteignant , d'éteindre aussi mon ame ,
Laisse-moi vivre au moins dans un autre avenir !
Laisse-moi respirer, désespoir d'une mère ;
Dieu l'ordonne , Dieu parle à mon cœur éperdu.
« Suis mon arrêt , dit-il , reste encor sur la terre. »
S'il ne venait de Dieu, serait-il entendu?

Mais, vers l'éternité, quand cette ame brûlante
S'envolera, baignée encor de pleurs,
Délivrée à jamais d'une chaîne accablante ,
Je reverrai mon fils : quel prix de mes douleurs !
Éternité consolante ou terrible !
Pour le méchant , c'est l'enfer, c'est son cœur ;

Mais pour l'être innocent, malheureux et sensible,
C'est le repos, c'est le bonheur!

O Dieu! quand de mon fils sonna l'heure suprême,
Un doute affreux ne m'a pas fait frémir :
Non, cet être charmant, au sein de la mort même,
N'a fait que s'endormir.

O tendresse! ô douleur! ô sublime mélange!
Ses yeux remplis d'amour se ferment sur mes yeux ;
Je m'attache à son corps... Ce n'était plus qu'un ange
Qui s'envolait aux cieux.

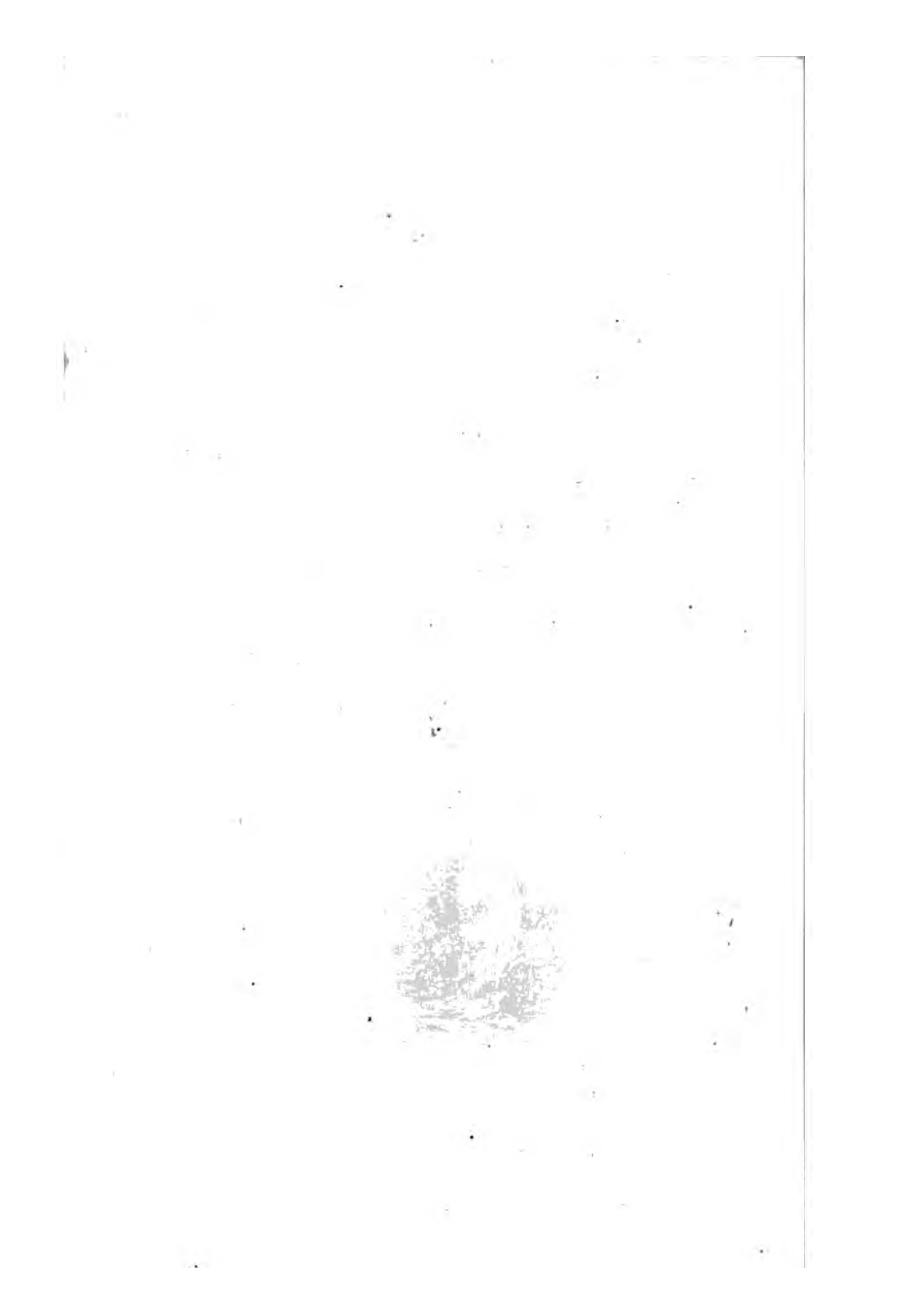


LES DEUX MÈRES.

10



LES DEUX MÈRES.



LES DEUX MÈRES.

Ne touchez pas votre heureuse ignorance.
Ici le malheureux cherche un autre avenir :
Hélas ! ne chantez pas lorsque j'y viens mourir.

De ces noirs arbrisseaux l'immobile feuillage,
Des pieuses douleurs les simples monumens,
D'un champ vaste, morne et sauvage
Sont les seuls ornemens.

L'écho de cette enceinte est une plainte amère :
Qu'y venez-vous chercher ? Courez vers votre mère ;
Portez-lui votre amour, vos baisers et vos fleurs :
Ces trésors sont pour elle, et pour moi sont les pleurs.
Allez ! sur l'autre rive elle s'est arrêtée ;
Abandonnez vos fleurs au courant du ruisseau ;
Doucement entraîné par l'eau,
Qu'un bouquet vous annonce à son ame enchantée.
Vous la verrez sourire, en attirant des yeux
Ce don simple apporté par le flot du rivage ;

Et, cherchant à fixer votre mobile image,
Tressaillir à vos cris joyeux.

Je l'aurais vue, au temps où j'excitais l'envie,
Même en vous caressant, rêver à mon bonheur.
Cette suave joie, où se baignait mon cœur,
N'est plus qu'un poison lent distillé sur ma vie.
Mon triomphe est passé, le sien croît avec vous :
C'est à moi de rêver à son bonheur suprême ;
Elle est mère, et je pleure. O sentiment jaloux !
On peut donc vous connaître au sein de la mort même ?
Mais pour un cœur flétri les pleurs sont un bienfait :
Le mien a respiré du poids qui l'étouffait ;
Celui de votre mère en tremblant vous appelle,
Courez vous jeter dans son sein.

Ce jour est sans nuage, oh ! passez-le près d'elle !
Un beau jour a souvent un affreux lendemain.

Ne foulez plus cette herbe où se cache une tombe ;
D'un ange vous troublez le tranquille sommeil.

Dieu ne m'a promis son réveil
Qu'en arrachant mon ame à mon corps qui succombe.

Dans cet enclos désert, dans ce triste jardin,
Tout semble m'annoncer ce repos que j'implore ;
Et, sous un froid cyprès , mon sang , qui brûle encore,

Sera calme demain.

O douce plante ensevelie !

Sur un sol immortel, tes rameaux gracieux

Couvriront ma mélancolie

D'un ombrage délicieux.

Ta tige élevée et superbe

Ne craindra plus le ver rongeur,

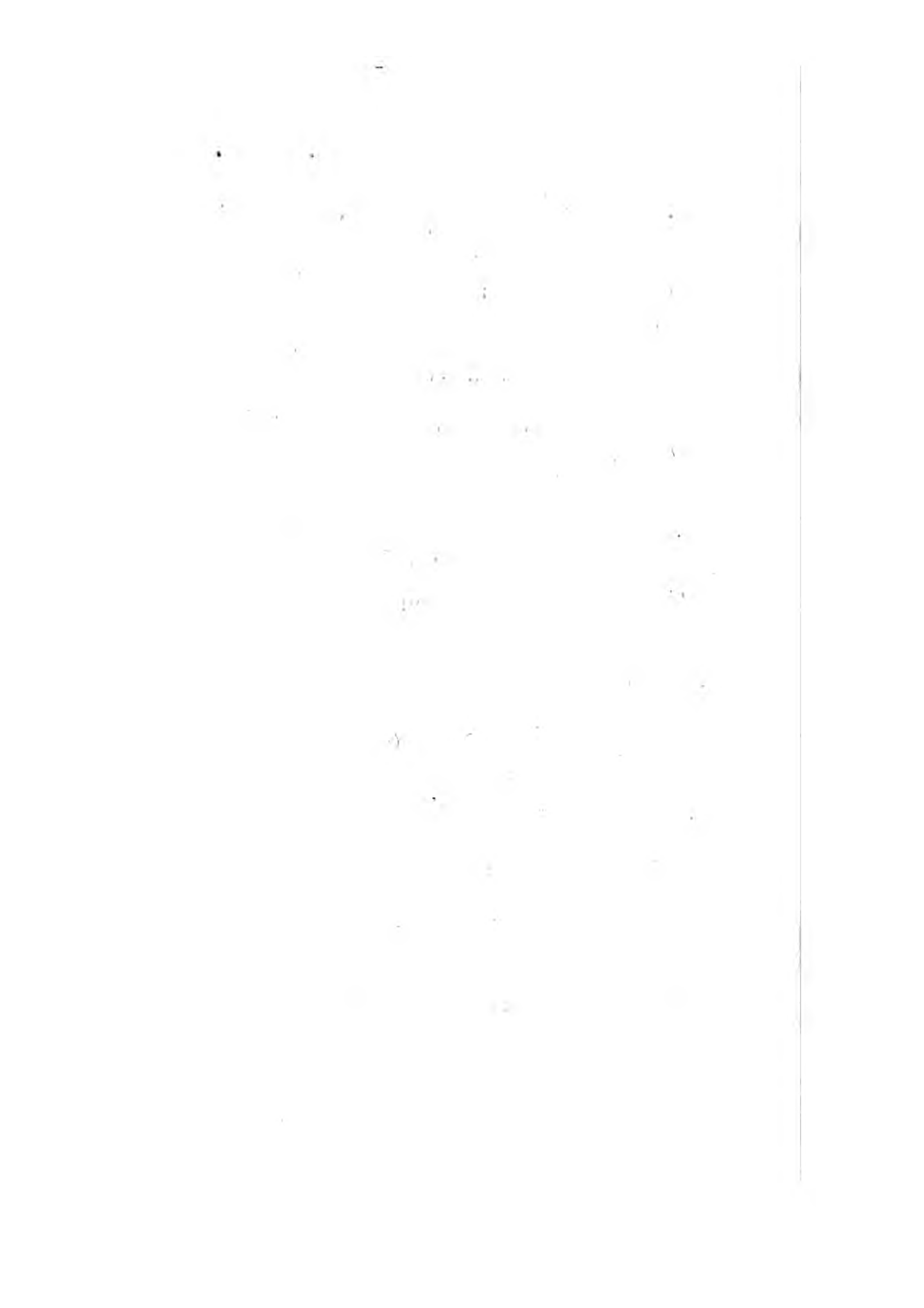
Qui veut la dévorer sous l'herbe ,

Comme il a dévoré ta fleur :

Cette fleur, au temps échappée ,

D'un rayon pur enveloppée,
Reprendra toute sa beauté ;
Son doux éclat fera ma gloire,
Et le tourment de ma mémoire
En sera la félicité.

Mais une jeune voix trouble encor ma prière
Et m'arrache au bonheur que je viens d'entrevoir :
Tout-à-coup ramenée aux songes de la terre ,
 J'ai tressailli , j'ai cru le voir !
Oui, j'ai cru te revoir, idole de mon ame,
Lorsqu'avec tant d'amour tu t'élançais vers moi.
D'un flambeau consumé rallume-t-on la flamme ?
Non, sa clarté trop vive est éteinte avec toi.
Et vous qui m'attristez, vous n'avez en partage
Sa beauté , ni la grâce où brillait sa candeur,
 Enfant ; mais vous avez son âge :
 C'en est assez pour déchirer mon cœur !



LE PRESSENTIMENT.

LE PRESSEMENT.



'EST en vain que l'on nomme erreur

Cette secrète intelligence ,

Qui , portant la lumière au fond de notre cœur ,

Sur des maux ignorés nous fait gémir d'avance.

C'est l'adieu d'un bonheur prêt à s'évanouir ;

C'est un subit effroi dans une ame paisible ;

Enfin , c'est pour l'être sensible

Le fantôme de l'avenir.

Pressentiment, dont j'éprouvai l'empire,

Oh ! qui peut résister à tes vagues douleurs ?

Encore enfant, tu m'as coûté des pleurs,
Et de mon front joyeux tu chassas le sourire.

Oui, je t'ai vu, couvert d'un voile noir,
Aux plus beaux jours de mon jeune âge ;
Tu formas le premier nuage

Qui des beaux jours lointains enveloppa l'espoir.

Tout m'agitait encor d'une innocente ivresse ;

Tout brillait à mes yeux des plus vives couleurs ;

Et je voyais la riante jeunesse

Accourir en dansant pour me jeter des fleurs.

Au sein de mes chères compagnes,

Courant dans les vertes campagnes,

Frappant l'air de nos doux accens,

Qui pouvait attrister mes sens ?

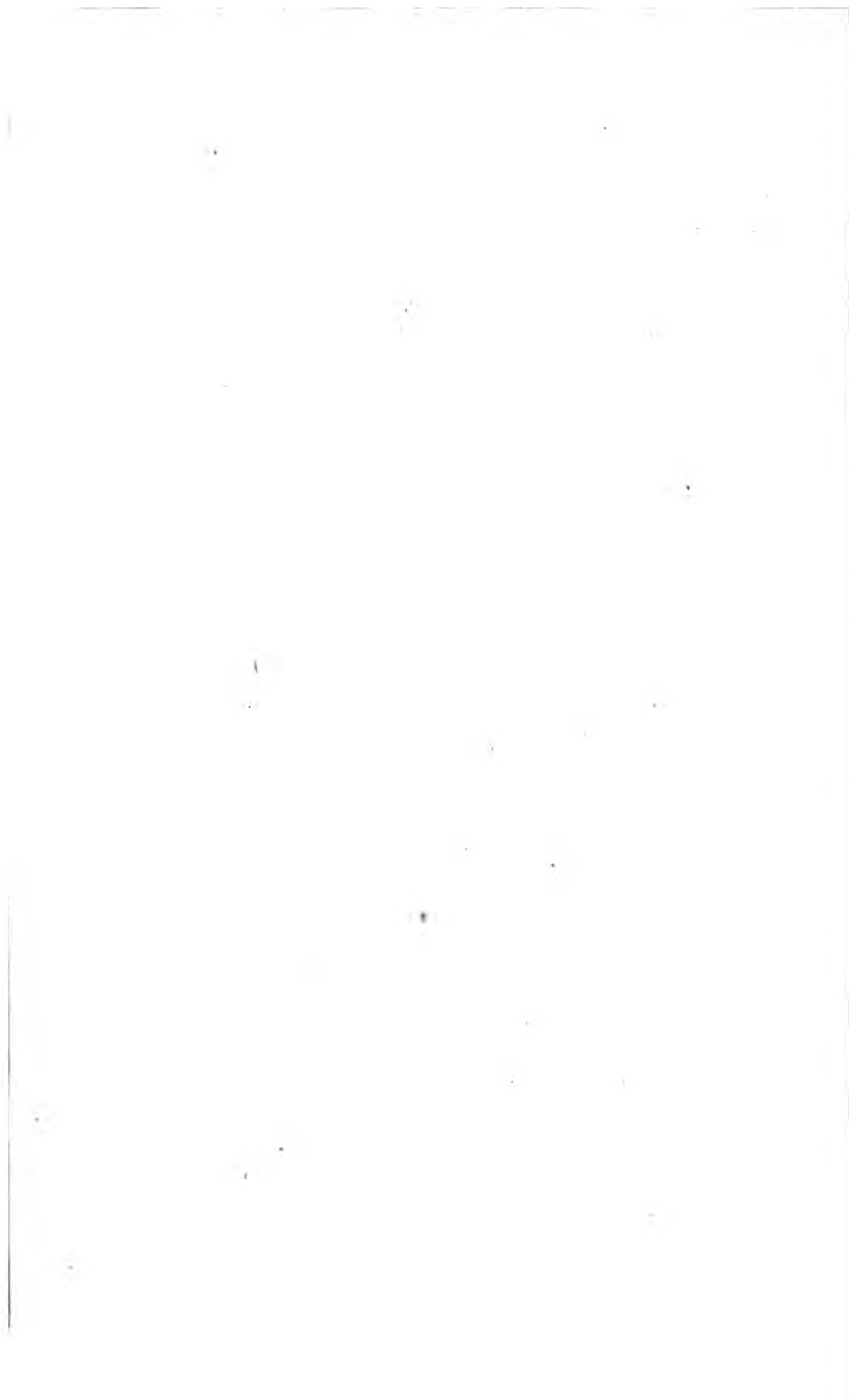
Comme les fauvettes légères

Se rassemblent dans les bruyères,

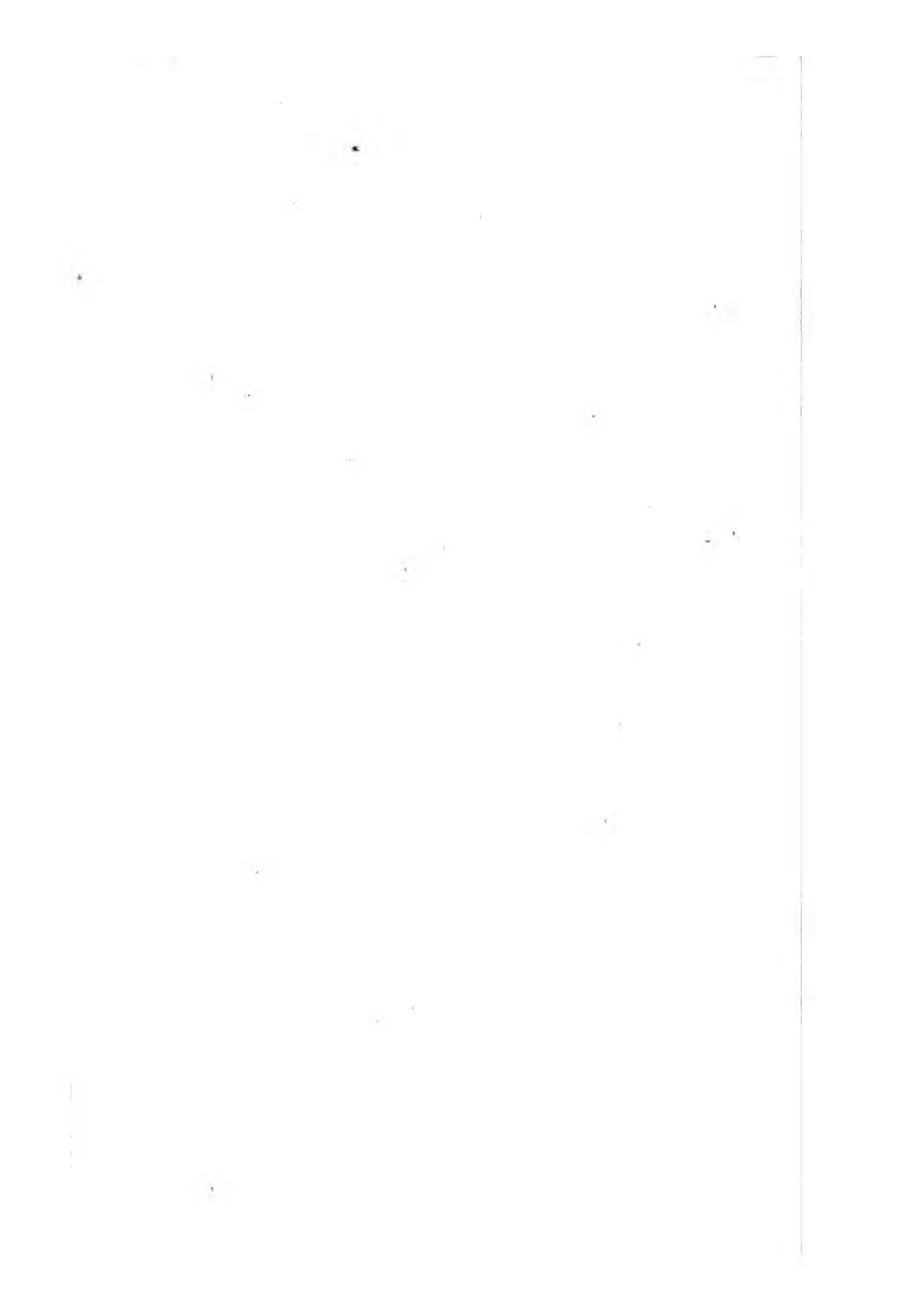
La saison des fleurs et des jeux
Rassemblait notre essaim joyeux.

Un jour, dans ces jeux pleins de charmes,
Je cessai tout-à-coup de trouver le bonheur;
J'ignorais qu'il fût une erreur,
Et pourtant je versai des larmes !

En revenant je ralentis mes pas ;
Je remarquai du jour le feu prêt à s'éteindre ,
Sa chute à l'horizon, qu'il regrettait d'atteindre ;
Mes compagnes dansaient... moi, je ne dansai pas.
Un mois après, j'errai dans ce lieu solitaire ;
Hélas ! ce n'était plus pour y chercher des fleurs :
La mort m'avait appris le secret de mes pleurs ,
Et j'étais seule au tombeau de ma mère !



ÉLÉGIE.



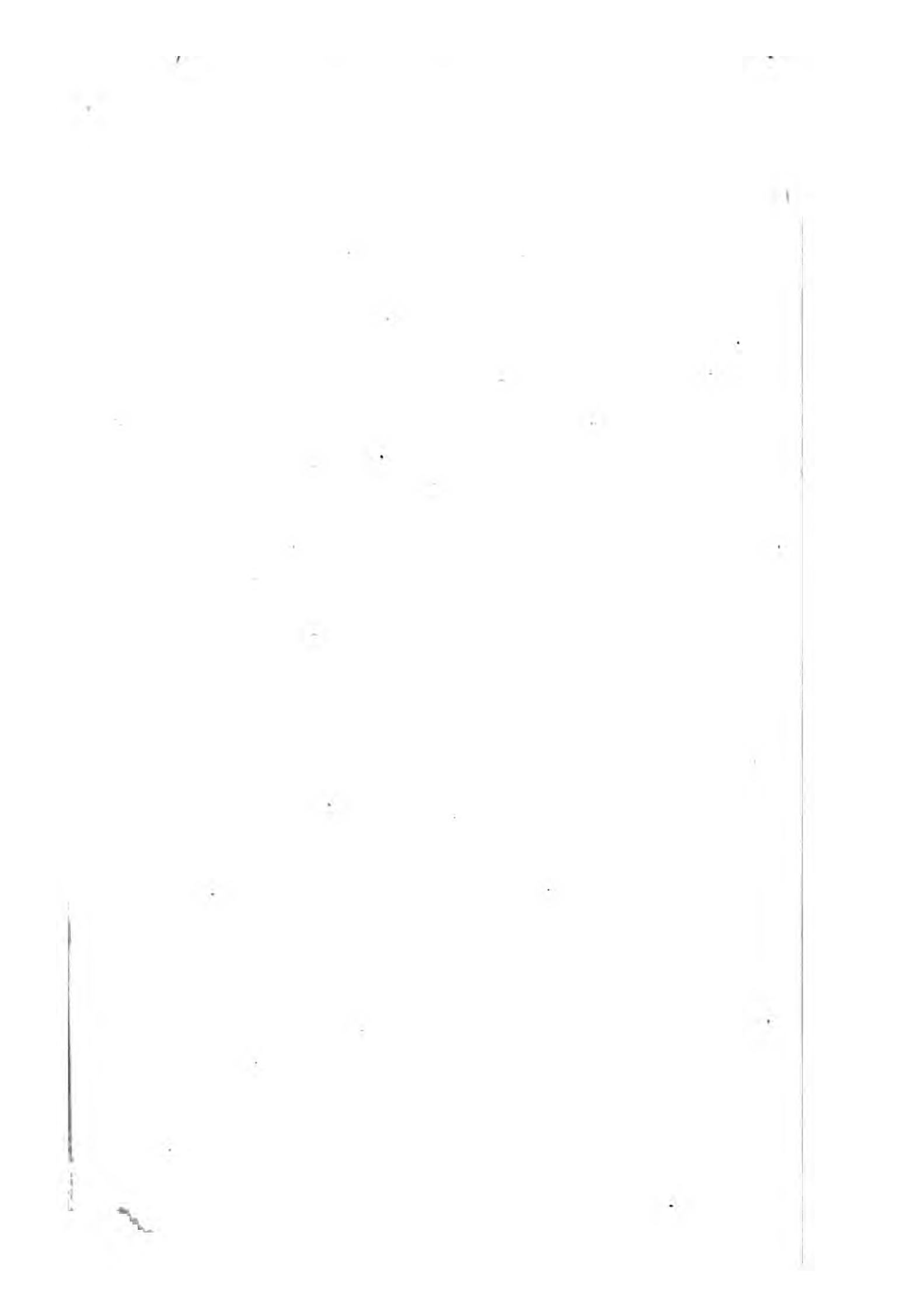
ÉLÉGIE.



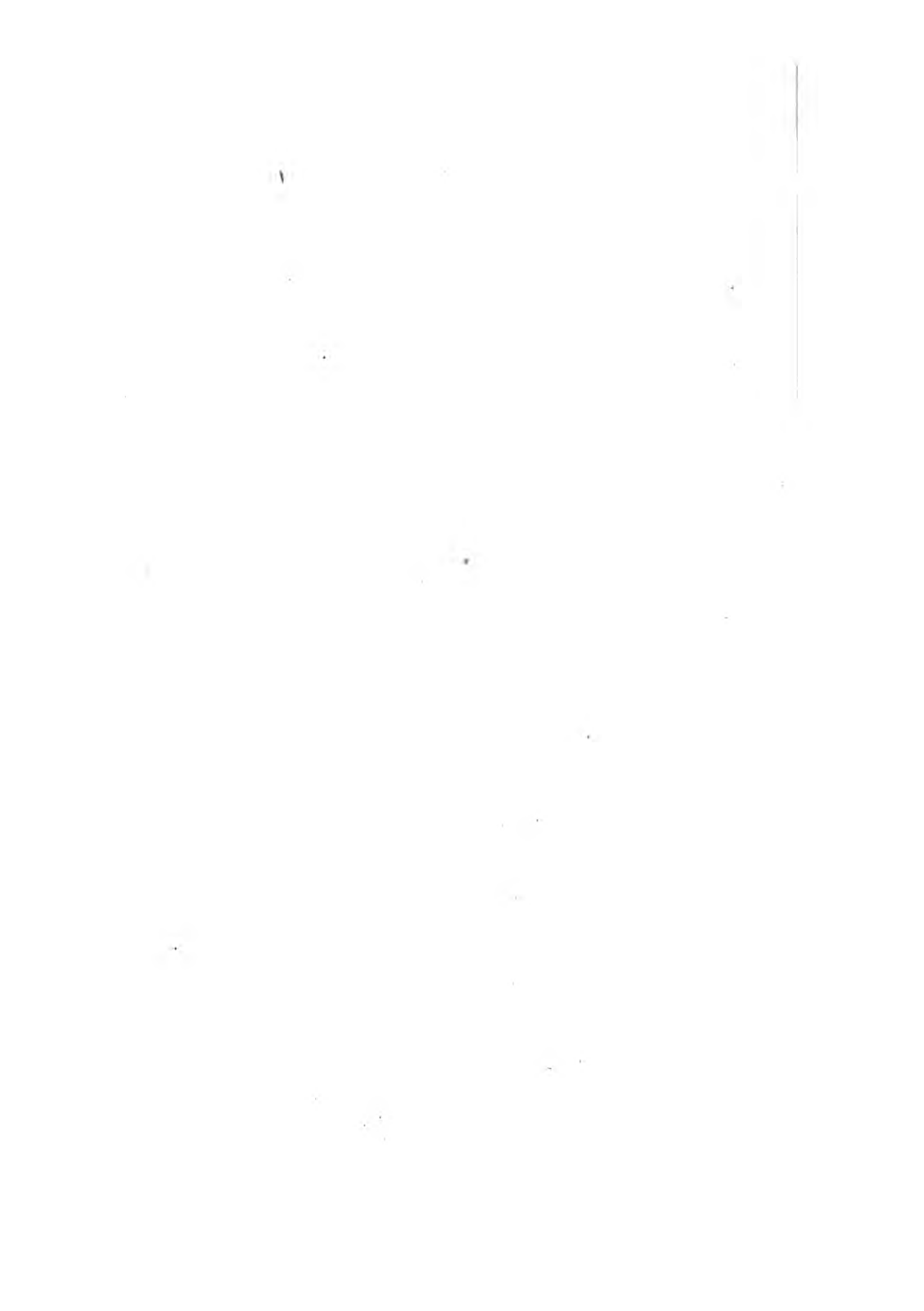
'ÉTAIS à toi peut-être avant de t'avoir vu.
Ma vie , en se formant , fut promise à la tienne ;
Ton nom m'en avertit par un trouble imprévu ,
Ton ame s'y cachait pour éveiller la mienne.
Je l'entendis un jour et je perdis la voix ;
Je l'écoutai long-temps , j'oubliai de répondre.
Mon être avec le tien venait de se confondre ;
Je crus qu'on m'appelait pour la première fois.
Savais-tu ce prodige ? Eh bien , sans te connaître ,

J'ai deviné par lui mon amant et mon maître ,
Et je le reconnus dans tes premiers accens ,
Quand tu vins éclairer mes beaux jours languissans.
Ta voix me fit pâlir, et mes yeux se baissèrent ;
Dans un regard muet nos ames s'embrassèrent ;
Au fond de ce regard ton nom se révéla ,
Et sans le demander j'avais dit : Le voilà !
Dès-lors il ressaisit mon oreille étonnée ;
Elle y devint soumise, elle y fut enchaînée.
J'exprimais par lui seul mes plus doux sentimens ;
Je l'unissais au mien pour signer mes sermens.
Je le lisais partout, ce nom rempli de charmes ,
Et je versais des larmes :
D'un éloge enchanteur toujours environné ,
A mes yeux éblouis il s'offrait couronné.
Je l'écrivais... bientôt je n'osai plus l'écrire ,
Et mon timide amour le changeait en sourire.
Il me cherchait la nuit, il berçait mon sommeil ;

Il résonnait encore autour de mon réveil ;
Il errait dans mon souffle , et, lorsque je soupire,
C'est lui qui me caresse et que mon cœur respire.
Nom chéri ! nom charmant ! oracle de mon sort !
Hélas ! que tu me plais , que ta grâce me touche !
Tu m'annonças la vie ; et , mêlé dans la mort ,
Comme un dernier baiser tu fermeras ma bouche.



ÉLÉGIE.



ÉLÉGIE.



JE m'ignorais encor, je n'avais pas aimé.
L'amour ! si ce n'est toi, qui pouvait me l'apprendre ?
A quinze ans, j'entrevis un enfant désarmé ;
Il me parut plus folâtre que tendre :
D'un trait sans force il effleura mon cœur ;
Il fut léger comme un riant mensonge ;
Il offrait le plaisir, sans parler de bonheur ;
Il s'envola. Je ne perdis qu'un songe.

Je l'ai vu dans tes yeux cet invincible amour,

Dont le premier regard trouble , saisit , enflamme ,
Qui commande à nos sens , qui s'attache à notre ame ,
Et qui l'asservit sans retour.
Cette félicité suprême ,
Cet entier oubli de soi-même ,
Ce besoin d'aimer pour aimer ,
Et que le mot amour semble à peine exprimer ,
Ton cœur seul le renferme , et le mien le devine ;
Je sens à tes transports , à ma fidélité ,
Qu'il veut dire à la fois , bonheur , éternité ,
Et que sa puissance est divine.

ÉLÉGIE.

ÉLÉGIE.



MA sœur, il est parti ! ma sœur, il m'abandonne !
Je sais qu'il m'abandonne , et j'attends , et je meurs ,
Je meurs. Embrasse-moi, pleure pour moi... pardonne...
Je n'ai pas une larme , et j'ai besoin de pleurs.
Tu gémis ! Que je t'aime ! Oh ! jamais le sourire
Ne te rendit plus belle aux plus beaux de nos jours.
Tourne vers moi les yeux , si tu plains mon délire ;
Si tes yeux ont des pleurs , regarde-moi toujours.
Mais retiens tes sanglots ; il m'appelle , il me touche ;

Son souffle en me cherchant vient d'effleurer ma bouche.
Laisse, tandis qu'il brûle et passe autour de nous,
Laisse-moi reposer mon front sur tes genoux.

Écoute ! ici, ce soir, à moi-même cachée,
Je ne sais quel force attirait mon ennui :
Ce n'était plus son ombre à mes pas attachée,
Oh ! ma sœur, c'était lui !

C'était lui, mais changé, mais triste. Sa voix tendre
Avait pris des accens inconnus aux mortels,
Plus ravissans, plus purs, comme on croit les entendre
Quand on rêve les cieux aux pieds des saints autels.
Il parlait, et ma vie était près de s'éteindre.
L'étonnement, l'effroi, ce doux effroi du cœur,
M'enchaînait devant lui. Je l'écoutais se plaindre,
Et, mourante pour lui, je plaignais mon vainqueur.
Il parlait, il rendait la nature attentive ;
Tout se taisait. Des vents l'haleine était captive ;

Du rossignol ému le chant sembloit mourir ;
On eût dit que l'eau même oubliait de courir.

Hélas ! qu'avait-il fait alors pour me déplaire ?
Il gémissait, me cherchait comme toi.
Non, je n'avais plus de colère,
Il n'était plus coupable, il était devant moi.

Sais-tu ce qu'il m'a dit ? des reproches... des larmes...

Il sait pleurer, ma sœur !

O Dieu ! que sur son front la tristesse a de charmes !

Que j'aimais de ses yeux la brûlante douceur !

Sa plainte m'accusait ; le crime... je l'ignore :

J'ai fait pour l'expliquer des efforts superflus.

Ces mots seuls m'ont frappée, il me les crie encore :

« Je ne te verrai plus ! »

Et je l'ai laissé fuir, et ma langue glacée

A murmuré son nom qu'il n'a pas entendu ;
Et sans saisir sa main ma main s'est avancée ,
Et mon dernier adieu dans les airs s'est perdu.



ÉLÉGIE.

ÉLÉGIE.



VOI ! les flots sont calmés, et les vents sans colère
Aplanissent la route où je vais m'égarer !
J'ai vu briller le phare, et l'onde qui s'éclaire
Double l'affreux signal qui doit nous séparer !
Que fait-il ? Ah ! s'il dort, il rêve son amie ;
Bercé dans mon image, il attend le réveil :
Comme l'onde paisible, il me croit endormie,
Et son rêve abusé sourit à mon sommeil.

Emmenez-moi, ma sœur. Dans votre sein cachée,

Comme une pâle fleur de sa tige arrachée ,
Sauvez-moi de ces lieux. Dites : C'est sans retour !
Cet effort finira ma vie ou mon amour.
Emportez ma douleur loin de lui , loin du monde ;
Loin de moi , s'il se peut , ma sœur , emportez-moi.
Mais la nuit qui nous couvre est-elle assez profonde ?
Oh ! non ; les flots , le ciel tout me remplit d'effroi.
Est-il temps de mourir ? Et lui , lui que j'adore ,
Ne puis-je , en le fuyant , vous le nommer encore ?
Ne puis-je de sa voix appeler la douceur ?
Ne puis-je le revoir ?... Non , sauvez-moi , ma sœur.
Mon mal est dans sa vue ; et lorsque j'y succombe ,
Mon mal doit vous toucher , ce n'est pas le remord.
Cachez-moi dans vos bras , dans la nuit , dans la tombe ;
Je demande à le fuir , je ne crains plus la mort.

Venez ! s'il descendait sur la plage déserte ,
Un charme sur mes pas attirerait ses pas :

Prête à me confier à la vague entr'ouverte,
Je lui dirais adieu... je ne partirais pas.

Il sait tout. O ma sœur ! il demandait mon ame ;
Nos regards se parlaient malgré nous confondus.
Tout baignés de tristesse, et de pleurs et de flamme,
Dans ses regards si doux les miens se sont perdus.
Et je fuis ! et des cieux la pitié m'abandonne !
Je ne les verrai plus, ils étaient dans ses yeux.
Si tu voyais ses yeux ! Oh ! l'ange qui pardonne
Doit regarder ainsi quand il ouvre les cieux !

J'étais seule avec lui, j'écoutais son silence ;
L'heure, une fois pour nous, perdit sa vigilance.
Contre un penchant si vrai, si long-temps combattu,
Ma sœur, je n'avais plus d'appui que sa vertu.
Pour arracher mon cœur à sa peine chérie,
Et distraire du sien la sombre rêverie,

Je cherchais le secours de ces accords puissans ,
Qui de plus d'un orage avaient calmé ses sens.
J'essayais, d'une main faible et mal assurée,
Cet art consolateur d'une ame déchirée ;
Je disputais son ame à ses vagues désirs ;
Je ramenaï le temps de nos plus doux loisirs ;
Son sourire trompait ma crédule espérance,
Et j'unissais ainsi la ruse à l'innocence.
Dieu ! que je m'abusais à ce calme trompeur !
Pour la première fois son regard me fit peur ;
De ma gaîté timide il détruisit les charmes,
Et ma voix s'éteignit dans un torrent de larmes.
« Non ! dit-il, non, jamais tu n'as connu l'Amour ! »
J'ai voulu me sauver... il pleurait à son tour :
J'ai senti fuir mon ame effrayée et tremblante ;
Ma sœur, elle est encor sur sa bouche brûlante.

Sauvez-moi ! sauvez-moi ! De lointaines clameurs

Appellent au rivage une barque tardive.
De l'écho du rocher que la voix est plaintive!
Répondez-lui pour moi, je vous suivrai... je meurs.





ÉLÉGIE.



ÉLÉGIE.



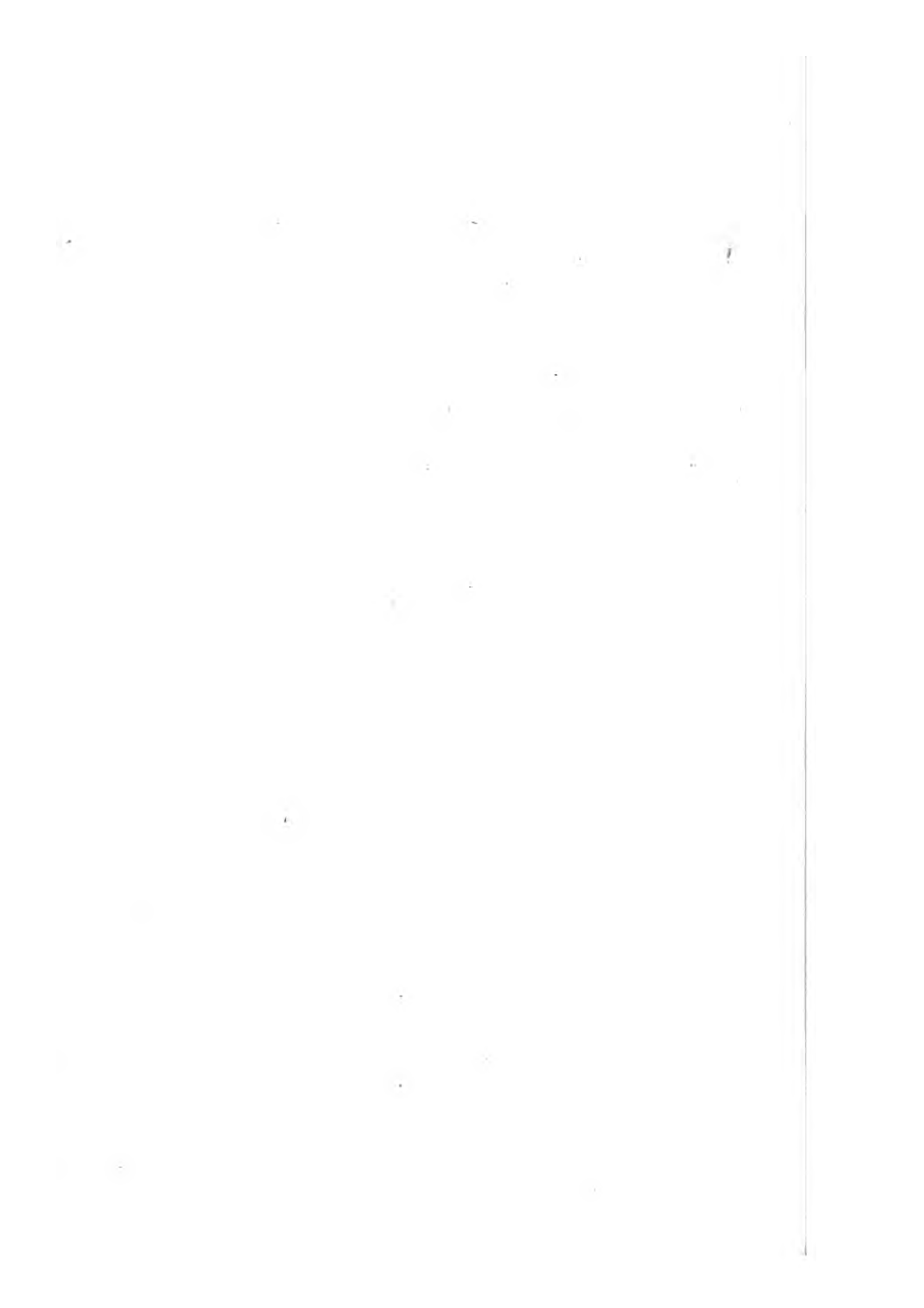
P EUT-ÊTRE un jour sa voix tendre et voilée
M'appellera sous de jeunes cyprès :
Cachée alors au fond de la vallée,
Plus heureuse que lui , j'entendrai ses regrets.
Lentement , des coteaux je le verrai descendre ;
Quand il croira ses pas et ses vœux superflus ,
Il pleurera ! ses pleurs rafraîchiront ma cendre :
Enchaînée à ses pieds , je ne le fuirai plus.
Je ne le fuirai plus ! je l'entendrai ; mon ame ,

Brûlante autour de lui, vandra sécher ses pleurs ;
Et ce timide accent, qui trahissait ma flamme,
Il le reconnaîtra dans le doux bruit des fleurs.
Oh ! qu'il trouve un rosier mourant et solitaire !
Qu'il y cherche mon souffle et l'attire en son sein !
Qu'il dise : « C'est pour moi qu'il a quitté la terre ;
« Ses parfums sont à moi, ce n'est plus un larcin. »
Qu'il dise : « Un jour à peine il a bordé la rive ;
« Son vert tendre égayait le limpide miroir ;
« Et ses feuilles déjà, dans l'onde fugitive,
« Tombent. Faible rosier, tu n'as pas vu le soir ! »
Alors, peut-être, alors l'hirondelle endormie,
A la voix d'un amant qui pleure son amie,
S'échappera du sein des parfums précieux,
Emportant sa prière et ses larmes aux cieux.
Alors, rêvant aux biens que ce monde nous donne,
Il laissera tomber sur le froid monument
Les rameaux affligés dont la gloire environne

Son front triste et charmant.

Alors je resterai seule, mais consolée,
Les vents respecteront l'empreinte de ses pas.
Déjà je voudrais être au fond de la vallée ;
Déjà je l'attendrais..... Dieu ! s'il n'y venait pas !





ÉLÉGIE.

ÉLÉGIE.



L avait dit un jour : « Que ne puis-je auprès
d'elle,

(Elle, alors, c'était moi !) que ne puis-je chercher

Ce bonheur entrevu qu'elle veut me cacher !

Son cœur paraît si tendre ; oh ! s'il était fidèle ! »

Puis, fixant ses regards sur mon front abattu,

Du charme de ses yeux il m'accablait encore ;

Et ses yeux, que j'adore,

Portaient jusqu'à mon cœur. « Je te parle, entends-tu ? »

Trop bien ! A-t-il soumis mes plus chères années ?
Je n'y trouve que lui ; rien ne me fut si cher :
Et pourtant mes amours , mes heures fortunées ,
N'était-ce pas hier ?

Que la vie est rapide et paresseuse ensemble !
Dans ma main , qui s'égare , et qui brûle , et qui tremble ,
Que sa coupe fragile est lente à se briser !
Ciel ! que j'y bois de pleurs avant de l'épuiser !

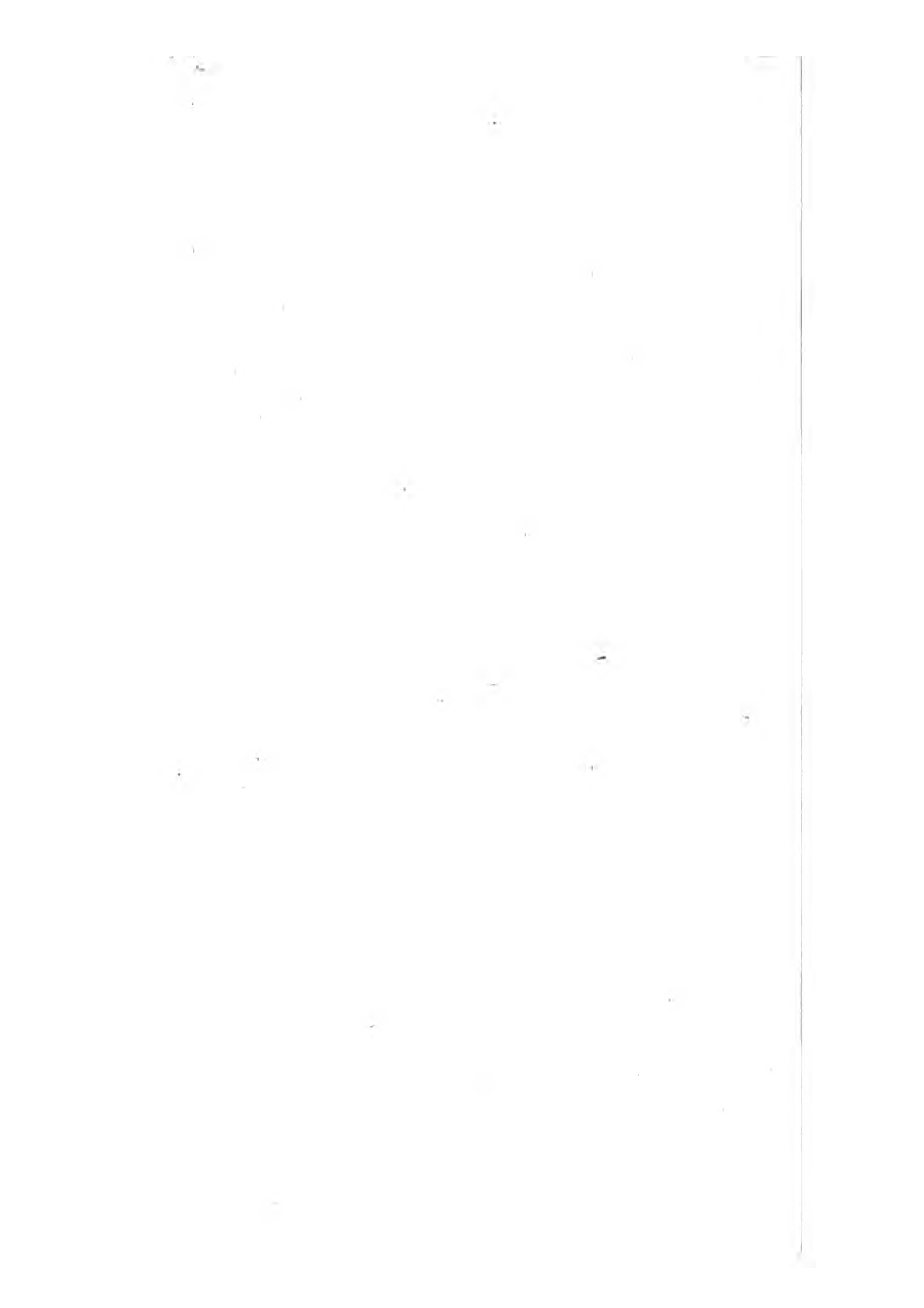
Mes inutiles jours tombent comme les feuilles
Qu'un vent d'automne emporte en murmurant :
Ce n'est plus toi qui les accueilles ;
Qu'importe leur sort en mourant ?
Eh bien ! que rien ne les arrête ;
Je les donne au tombeau ; je m'y traîne à mon tour ;
Et, comme on oublie une fête ,
Jeune encor , j'oublierai l'amour.

Pour beaucoup d'avenir j'ai trop peu de courage ;
Oui ! je le sens au poids de mes jours malheureux ,
Ma vie est un orage affreux
Qui ne peut être un long orage.






ÉLÉGIE.



ÉLÉGIE.

UI, toi, mon bien-aimé, t'attacher à mon sort,
Te parer d'une fleur que la tombe t'envie !
Lier tes jours de gloire à ma tremblante vie,
Et ton baiser d'amour au baiser de la mort !
Me suivre, toi si cher, aux rives enchantées
Que pour jamais bientôt mes pas auront quittées !
Mes pas que tu soutiens, qui te cherchaient toujours,
Dont la trace légère effleura le rivage
Où tu m'avais montré des fleurs et des beaux jours,

Où je vais devant toi passer comme un nuage !
Oui , devant toi ma vie incline son flambeau ,
De ses pâles rayons le dernier va s'éteindre.
Ces fleurs , ces belles fleurs , que je ne puis atteindre ,
Tu les effeuilleras un soir sur mon tombeau.

La Mort m'a regardée, et ta plainte adorable,
Ma jeunesse, tes vœux, rien ne doit l'attendrir.
Elle m'a regardée, et cette inexorable,
Quand j'écoutais ton chant, m'a dit : Tu vas mourir !

Oh ! non ; prodigue encor les hymnes, les offrandes ;
Jette-lui ta couronne et tes lauriers en fleurs ;
Cache-moi dans ton sein, couvre-moi de guirlandes,
Et, long-temps immobile, elle craindra tes pleurs.
Conduis-moi près des flots. La nymphe qui soupire
Y rafraîchit l'air de sa voix :

Cet air doux et mortel, que ma bouche respire,

Brûle moins à l'ombre des bois.

Vois dans l'eau , vois ce lis dont la tête abaissée
Semble se dérober au sourire des cieux ;
Telle , craignant l'Amour et le cherchant des yeux ,
J'essayais de te fuir, innocente et blessée.
Je demandais aux bois l'oubli de tes accens :
Un vague, un triste écho m'en rappelait les charmes,
Et dans les rameaux frémissans
Ton image venait s'attendrir à mes larmes.

Un jour, ce fut toi-même, un jour, à mes genoux,
Je te vis sous le saule, ami de mon jeune âge :
Je ne m'y trouvai plus seule avec ton image,
Il nous cachait ensemble, il se penchait sur nous.
Trop tard, hélas ! trop tard ; et ta flamme timide
Enhardit vainement mes timides secrets :
Tu les connus trop tard ; et ma fuite rapide

T'abandonne à de longs regrets.

Oh ! que je crains pour toi l'aurore désolée
Qui ne pourra me rendre à tes vœux superflus,
Quand sa douce lueur, pour moi seule voilée,
 Ne m'éveillera plus !

Mais le ruisseau répond, par un faible murmure,
 Au souffle expirant des zéphyr ;
La nymphe qui s'endort entraîne mes soupirs
 A la source déjà moins pure.

Demain..... L'écho plus triste a dit aussi : Demain.
Adieu, ma jeune vie ! adieu, toi que j'adore !
Ne gémis pas. Ce soir, je serre encor ta main :
Ce soir, efforce-toi de me sourire encore.



PRIÈRE POUR LUI.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PRIÈRE POUR LUI.



DIEU ! créez à sa vie un objet plein de charmes,
Une voix qui réponde aux secrets de sa voix !
Donnez-lui du bonheur ; Dieu ! donnez-lui des larmes :
Du bonheur de le voir j'ai pleuré tant de fois !

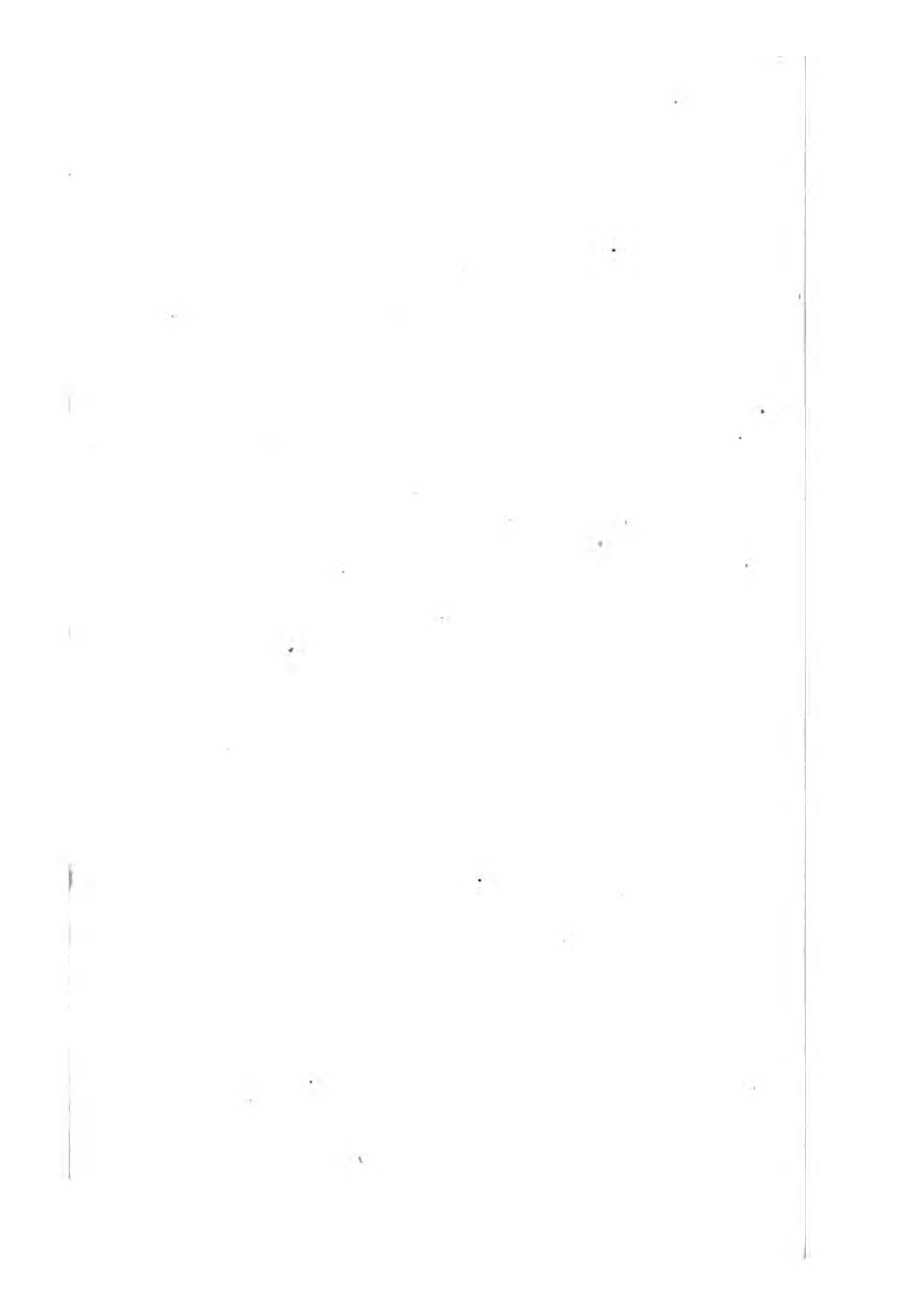
J'ai pleuré : mais ma voix se tait devant la sienne ;
Mais tout ce qu'il m'apprend , lui seul l'ignorera ;
Il ne dira jamais : « Soyons heureux , sois mienne ! »
L'aimera-t-elle assez celle qui l'entendra ?

Celle à qui sa présence ira porter la vie,
Qui sentira son cœur l'atteindre et la chercher;
Qui ne fuira jamais, bien qu'à jamais suivie,
Et dont l'ombre à la sienne osera s'attacher?

Ils ne feront qu'un seul, et ces ombres heureuses
Dans les clartés du soir se confondront toujours;
Ils ne sentiront pas d'entraves douloureuses
Désenchaîner leurs nuits, désenchanter leurs jours!

Qu'il la trouve demain! Qu'il m'oublie et l'adore!
Demain; à mon courage il reste peu d'instans.
Pour une autre aujourd'hui je peux prier encore:
Mais..... Dieu! vous savez tout; vous savez s'il est temps!

LE PRINTEMPS.



LE PRINTEMPS.

Le printemps est si beau ! Sa chaleur embaumée
Descend au fond des cœurs réveillés et surpris :
Une voix qui dormait, une ombre accoutumée,
Redemande l'amour à nos sens attendris.
La raison vainement à ce danger s'oppose,
L'image inattendue enivre la raison :
Tel un insecte ailé s'élançe sur la rose,
Et la brûle d'un doux poison.
Des jeunes souvenirs la foule caressante

Accourt, brave la crainte, et l'espace et le temps :
Qui n'a cru respirer, dans la fleur renaissante,
Les parfums regrettés de ses premiers printemps?
Et moi, dans un accent qui trouble et qui captive,
Naguère un charme triste est venu m'attendrir :
L'écouterai-je encor, curieuse et craintive,
 Ce doux accent qui fait mourir ?
Ce nom... j'allais le dire ; il m'est donc cher encore ?
Ma frayeur n'a donc plus de force contre lui ?
Toi, qui ne m'entends pas, d'où viens que je t'implore ?
 N'es-tu pas loin ? N'ai-je pas fui ?
Reverrai-je tes yeux, dont l'ardente prière
 Obtiendrait tout des cieux ?
Oui, pour ne les plus voir j'abaisse ma paupière,
Je m'enfuis dans mon ame, et j'ai revu tes yeux !

L'oiseau né sous nos toits, dans la saison brûlante,
Tourne autour des maisons qu'il reconnaît toujours,

Effleure dans son vol l'ardoise étincelante,
S'y pose, chante, fuit, et revient tous les jours :
Ton chant avec le sien se fond dans ma pensée ;
Trop de bonheur remplit ma poitrine oppressée ;
Je pâlis de plaisir à ces cris du retour ;
J'ai ressenti ta voix ; j'ai reconnu l'amour !

Dans le demi-sommeil où je tombe rêveuse,
Je te crains, je t'espère et je te sens venir ;
Tu parles, mais si bas ! une oreille amoureuse

Peut seule entendre et retenir :

« Veux-tu, mais ne dis pas que l'heure est trop rapide,

« Veux-tu voir la montagne et le courant limpide ?

« Veux-tu venir au pied du grand chêne abattu ? »

Moi, je ne réponds pas pour écouter : « Veux-tu. »

« Veux-tu, mais ne dis pas que la lune est cachée,

« Veux-tu voir notre image au bord des flots penchée ?

« Ne tremble pas, tout dort ; l'écho même s'est tu. »

Et mon refus se meurt en écoutant : « Veux-tu. »

D'un bouquet ma tristesse hier s'était parée ;
Dans l'ombre , tout-à-coup , qui l'ôta de mon sein ?
Ai-je senti le feu de ta main adorée ?
Est-ce toi , mon amour , qui cueillis ce larcin ?
Pourquoi troubler mon sort qui devenait paisible ?
Dans tout ce qui me plaît viens-tu tenter ma foi ?

Dis , pourquoi ta main invisible
Se pose-t-elle encor sur moi ?
Pourquoi ton haleine enflammée
Soulève-t-elle mes cheveux ?

Pourquoi ce faible écho , craintif comme nos vœux ,
Dit-il contre mon cœur : « Bonsoir , ma bien-aimée ? »

Ah ! je t'en prie , il ne faut plus venir
Redemander mon ame presque heureuse :
Je crains de toi jusqu'à ton souvenir ;
Loin du danger je suis encor peureuse...

Je ne t'accuse pas ! Qui sait si le tombeau
Sera froid sur mon corps , si ton souffle l'effleure ?
Je ne t'accuse pas ! je pleure ,
Et j'aime le printemps ; le printemps est si beau !

1950

1951

1952

1953

1954

L'ATTENTE.

CONFIDENTIAL

L'ATTENTE.



L m'aima. C'est alors que sa voix adorée
M'éveilla tout entière, et m'annonça l'amour :
Comme la vigne aimante en secret attirée
Par l'ormeau caressant, qu'elle embrasse à son tour,
Je l'aimai ! D'un sourire il obtenait mon ame.
Que ses yeux étaient doux ! que j'y lisais d'aveux !
Quand il brûlait mon cœur d'une si tendre flamme,
Comment, sans me parler, me disait-il : « Je veux ! »
Oh ! toi qui m'enchantais, savais-tu ton empire ?

L'éprouvais-tu ce mal, ce bien dont je soupire ?
Je le crois : tu parlais comme on parle en aimant ,
Quand ta bouche m'apprit je ne sais quel serment :
Q'importe les sermens ? Je n'étais plus moi-même ,
J'étais toi. J'écoutais , j'imitais ce que j'aime ;
Mes lèvres , loin de toi , retenaient tes accens ,
Et ta voix dans ma voix troublait encor mes sens.

Je ne l'imité plus ; je me tais , et les larmes
De tous mes biens perdus ont expié les charmes.
Attends-moi , m'as-tu dit. J'attends , j'attends toujours !
L'été , j'attends de toi la grâce des beaux jours ;
L'hiver aussi , j'attends ! Fixée à ma fenêtre ,
Sur le chemin désert je crois te reconnaître ;
Mais les sentiers rompus ont effrayé tes pas :
Quand ton cœur me cherchait , tu ne les voyais pas !
Ainsi le temps prolonge et nourrit ma souffrance :
Hier , c'est le regret ; demain , c'est l'espérance ;

Chaque désir trahi me rend à la douleur,

Et jamais, jamais au bonheur !

Le soir, à l'horizon, où s'égare ma vue,

Tu m'apparais encore, et j'attends malgré moi :

La nuit tombe... ce n'est plus toi ;

Non ! c'est le songe qui me tue.

Il me tue, et je l'aime ! et je veux en gémir !

Mais sur ton cœur jamais ne pourrai-je dormir

De ce sommeil profond qui rafraîchit la vie ?

Le repos sur ton cœur ! c'est le ciel que j'envie,

Et le ciel irrité met l'absence entre nous.

Ceux qui le font parler me l'ont dit à moi-même :

Il ne veut pas qu'on aime !

Mon Dieu, je n'ose plus aimer qu'à vos genoux !

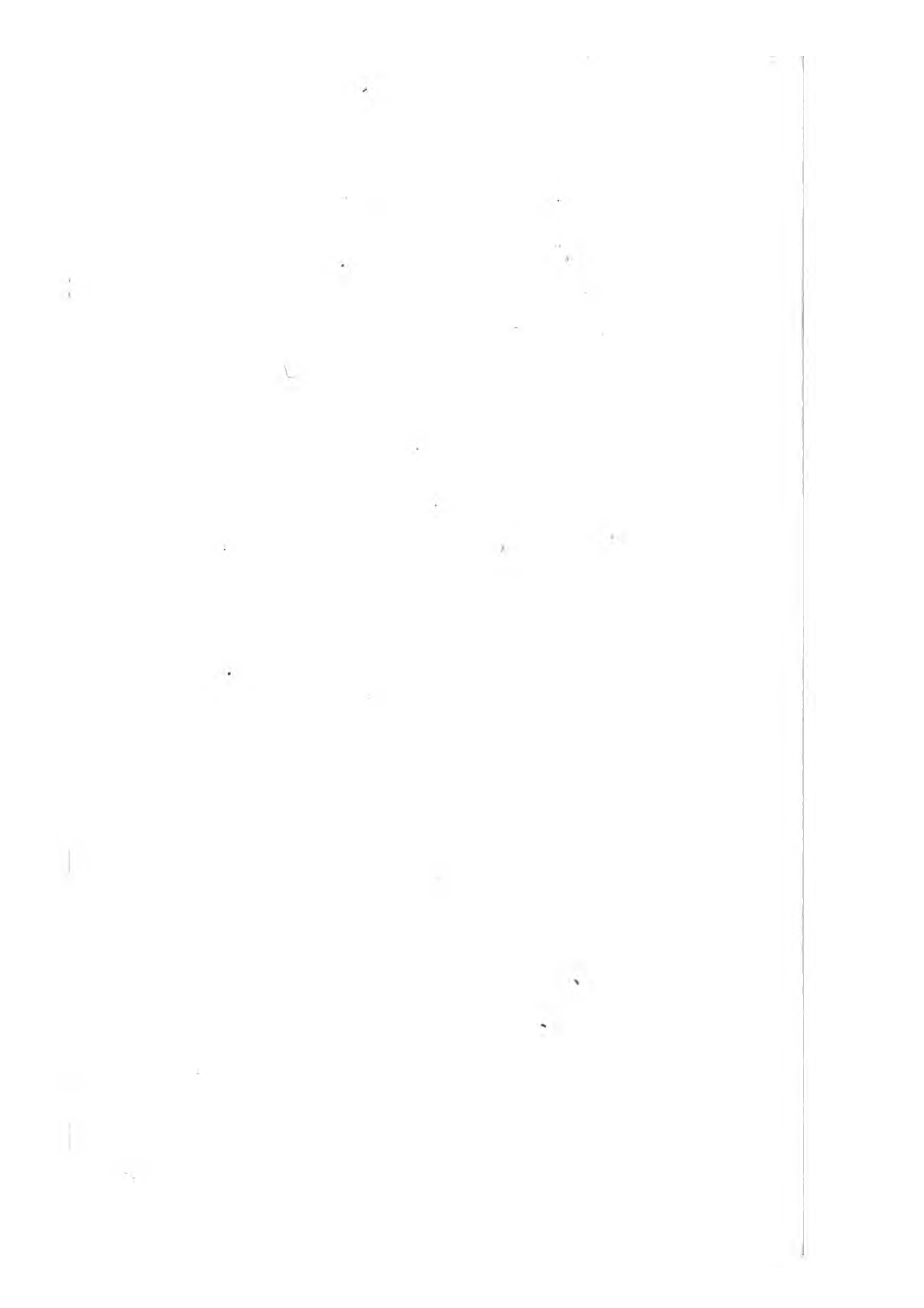
Qu'ai-je dit ? Notre amour, c'est le ciel sur la terre.

Il fut, j'en crois mon cœur effrayé d'un remord,

Comme la vie, involontaire,

Inévitable , hélas ! comme la mort.
J'ai goûté cet amour ; j'en pleure les délices.
Cher amant ! quand mon sein palpita sous ton sein ,
 Nos deux ames étaient complices ,
Et tu gardas la mienne , heureuse du larcin :
Oh ! ne me la rends plus ! Que cette ame enchaînée ,
 Triste et passionnée ,
Heureuse de se perdre et d'errer après toi ,
Te cherche , te rappelle et t'entraîne vers moi !

L'IMPATIENCE.



L'IMPATIENCE.



Ne viens pas ; non ! Punis ton injuste maîtresse :
Elle a maudit l'amour ; j'en suis tremblante encor ;
Elle a maudit ses pleurs , ses tourmens , son ivresse ,
Et sa révolte a pris l'essor.

Elle a dit : « J'ai perdu mes songes infidèles.

« Le temps ne marche plus ; la douleur n'a point d'ailes ;

« L'amour seul est rapide , ingrat , sans souvenir ;

« Il devance , il dévore , il détruit l'avenir :

« Je déteste l'amour. Je veux aimer la gloire :

« Elle promet des biens ; je tâcherai d'y croire.
« Qu'elle endorme mes maux , si je n'en peux guérir :
« Quand on ne meurt pas toute, on craint moins de mourir.»
Puis , elle a dit : « La gloire est un cercle dans l'onde.
« C'est l'écho de la vie ; il expire à son tour :
« Eh ! que m'importera , dans une nuit profonde ,
 « Ce vain écho d'un jour ?
« Eh bien ! je hais la gloire et l'attente perdue ,
« Et l'amour , et l'image à mon cœur suspendue ,
« Je hais tout ! » Mais bientôt elle n'eut plus de voix
Que pour former ton nom , pour t'appeler cent fois ;
Elle cherchait en vain sa colère exhalée :
Oh ! la piquante abeille est moins vite envolée :
En vain l'écho trompé disait : « Je veux hair : »
Triste , elle a murmuré : « Ciel qu'il tarde à venir ! »

Ne viens pas ! Que la nuit , sans presser sa paupière ,
Laisse battre son cœur dans la crainte et l'espoir ;

Qu'une journée encor l'accable tout entière,
Sans la rendre à la vie, au bonheur de te voir!
Une journée... un siècle... auras-tu ce courage?
Oui, l'homme est courageux. Tu dis qu'il est aimant :
Prouve-le ! Tu le sais ; l'amour est un orage ;
Écris ; d'un pur espoir rends-lui l'enchantement.
Écrire !... et le temps vole ; il emporte la vie,
Il s'enfuit escorté des heures et des jours :
Imite sa vitesse , ô ! mon idole , accours ;
Qu'il m'emporte avec toi , c'est tout ce que j'envie !
O ! Dieu ! si tu venais... ! Viens ; je veux te parler ;
J'ai des secrets encor , j'en ai mille à t'apprendre :
Et les tiens , tous les tiens , viens me les révéler ,
Viens m'en flatter , viens me les rendre !
Je dirai : Te voilà ! Je dirai... Mon bonheur
Inventera des mots que ma tristesse ignore :
Je crains pas que j'en trouve un seul pour la douleur ;
Mais ceux qui te plaisaient , je les sais tous encore.

Que de voix... que d'espoir ! Qui sont ceux que j'entends ?
Les voici... Devant eux je demeure glacée ;
Je ne les entends plus , je sens fuir ma pensée ,
Et je n'ai pas vu ceux qui m'ont parlé long-temps.

Toi , tu ne viens jamais ! Qu'importe que je meure ?
Les minutes en vain volent autour de l'heure ;
Et l'heure , en les comptant , fait tomber sans retour
Les mois , les ans , la vie ! et sans toi , sans amour !

ÉLÉGIE.

2014

ÉLÉGIE.



DUSSES-TU me punir de rompre la première
Le serment imprudent qui fit pleurer l'amour ;
Dusses-tu repousser l'invincible retour
Qui ramène vers toi mon ame tout entière ;
Cette raison cruelle, où se cache l'orgueil,
M'a déjà coûté tant de larmes !
Va ! la souffrance est un écueil
Où viennent se briser ses armes.

Et toi, le tiendras-tu ce funeste serment ?

L'avons-nous prononcé?... je m'en souviens à peine;
Ce n'est pas nous ! sais-tu qui fit notre tourment ?
C'est l'orgueil : il sépare, il ressemble à la haine.
Lequel aurait pu dire, adieu, sans quelques pleurs ?
Hélas ! lorsque, entraînés vers les mêmes rivages,
Deux ruisseaux sont unis, forcent-ils les orages
A diviser leurs flots parés des mêmes fleurs ?
Si quelque main, contraire à leur pente chérie,
Forçait l'un à couler vers un autre séjour,
La plus faible moitié serait bientôt tarie,
Et l'autre, en murmurant, sécherait à son tour.

Leurs limpides destins furent notre partage ;
J'y revois nos amours comme au fond d'un miroir :
Où sont tes yeux, ma vie?.. ah ! quand je peux les voir,
Ils m'en disent bien davantage !

L'INDISCRET.

1938

L'INDISCRET.

DANS la paix triste et profonde
Où me plongeait ce séjour ,
J'ignorais qu'au bruit du monde
On peut oublier l'amour :

Quelle est donc cette voix importune et cruelle
Qui déjà me détrompe avec un ris moqueur ?
Comme une flèche aiguë elle siffle autour d'elle ,
Et le trait qu'elle porte a déchiré mon cœur.

Au bord de ma tombe ignorée ,

Ciel ! par cette langue acérée ,
Faut-il qu'un nom trop cher puisse m'atteindre encor ,
Pour m'apprendre (nouvelle affreuse !)
Que j'étais seule malheureuse ,
Et qu'on m'oublie avant ma mort !

Du plus sincère amour quel châtiment terrible !
Je n'étais pas aimée !... ô confiance horrible !
Il a parlé long-temps. Mes yeux , gonflés de pleurs ,
Se détournaient en vain de ses lèvres légères ,
Dont le souffle éteignait mes erreurs les plus chères ,
Et dont le rire affreux outrageait mes malheurs.
Lui n'a vu mon effroi ni ma pâleur extrême ;
L'indiscret n'a point d'ame , il ne devine rien ;
Du bruit de sa parole il s'étourdit lui-même ,
Il s'écoute , il s'admire , il se répond : c'est bien !
Loin de moi... Mais sa voix ! elle me frappe encore ;
Son timbre me poursuit et partout il m'attend :

Sait-il que je me meurs ? Sait-il que je l'abhorre ?
Il révèle un secret , il parle , il est content .

Ah ! j'aurais dû crier : c'est moi... je l'aime... arrête !
Par ton Dieu , par ta mère et tes premiers amours ,
Dis qu'il n'est point parjure ; oh ! dis-le ! je suis prête
A t'entendre , à tout croire , à t'écouter toujours .
Mais non , il n'a pas vu ma main , faible et glacée ,
Rassembler mes cheveux pour voiler mon affront ;
Il n'a pas vu la mort , par lui-même tracée ,
Sous le bandeau de fleurs qui tremblaient sur mon front .
Aveugle ! il n'a pas vu se troubler et s'éteindre
 Mon œil long-temps fermé !
Quand j'ai dit : Se peut-il !... m'a voix n'a pu l'atteindre ;
 Il n'a donc pas aimé ?

Peut-être qu'en naissant il a perdu sa mère ,
Qu'il n'a jamais connu le baiser d'une sœur ,

Et qu'à ses premiers cris une dure étrangère
N'a jamais d'un sourire accordé la douceur.

Fuis, dépositaire infidèle

Des secrets imprudens confiés à ta foi !

Va ! qui trompe une amante au moins a pitié d'elle :

Tu trahis un méchant, mais il l'est moins que toi.

Sa pudeur, ses remords prenaient soin de ma vie ;

Lui-même il frémira du mal que tu me fais :

Il laissait l'espérance à mon âme asservie ,

Il se taisait enfin ; et moi.... que je le hais !

Pour tromper tant d'amour qu'il s'imposa de peine !

Quelle humiliante pitié !

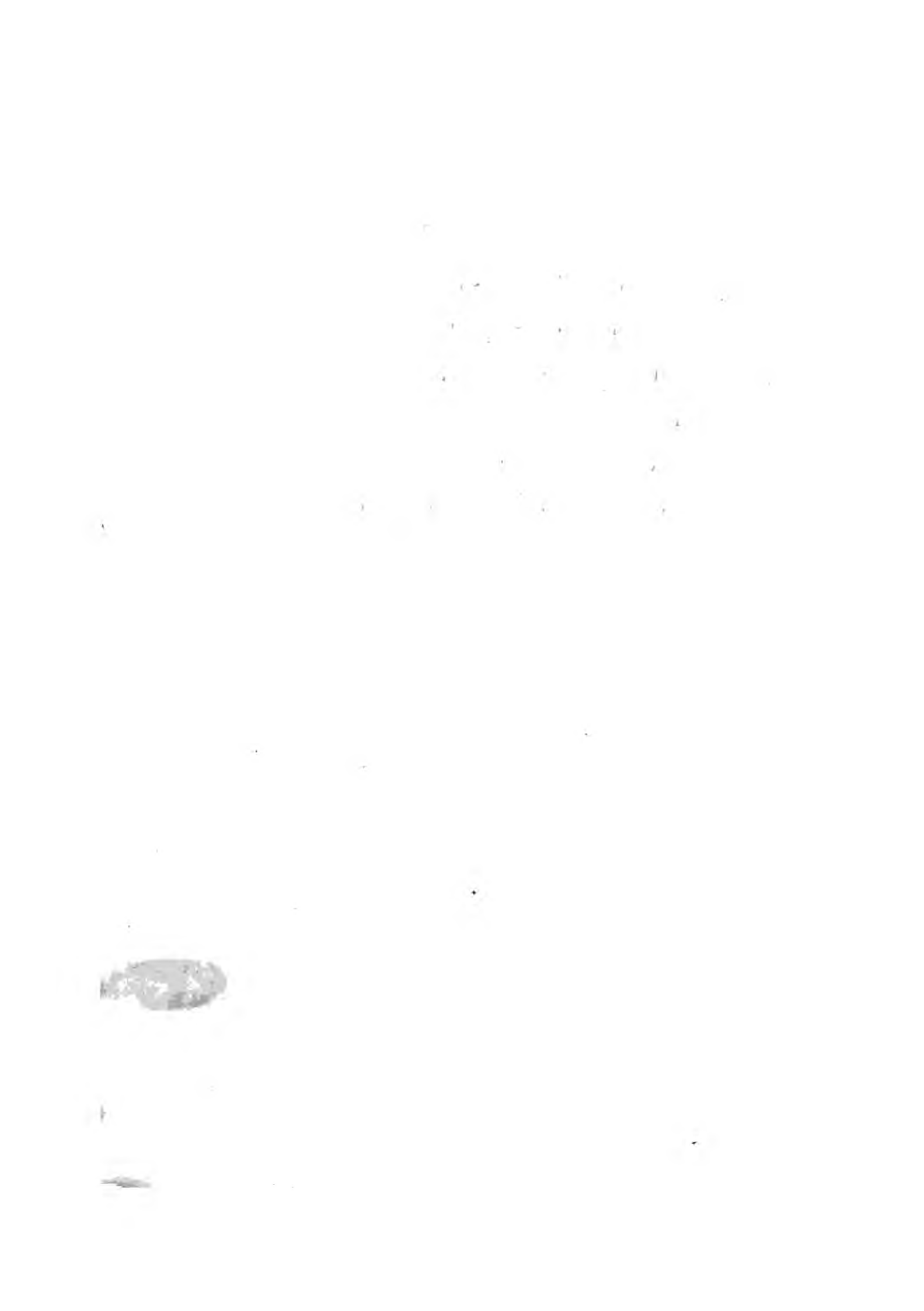
Mais toi, toi qui pour lui m'inspires tant de haine ,

Ah ! prends-en la moitié !

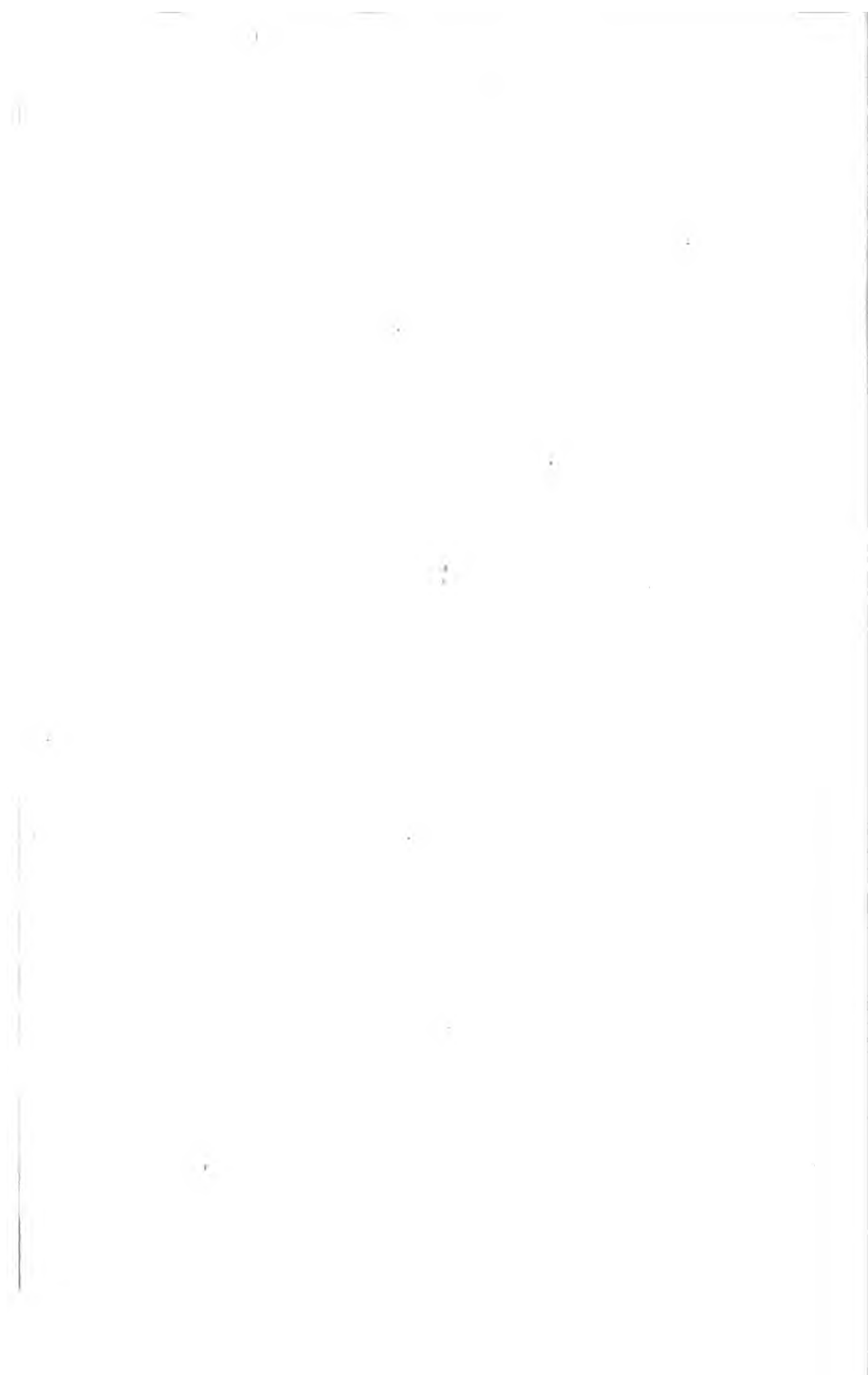
Qu'elle attache à mes pleurs une longue puissance ;

Qu'elle effraie à ton nom l'imprudente innocence ;


Que ton cœur s'intimide à mes cris douloureux ;
Qu'il devienne sensible , et qu'il soit malheureux !
Oui , puisses-tu brûler , et languir , et déplaire
Au jeune et froid objet qui saura t'enflammer ;
Ou plutôt.., tremble au vœu qu'invente ma colère ,
Puisses-tu long-temps vivre , et ne jamais aimer !



LA FÊTE.



LA FÊTE.

OUR la douzième fois, hier, sur ma demeure,
Nuit lente, tu passais sans jeter de pavots ;
Sur mon cœur malheureux je sentais tomber l'heure,
Et l'écho répétait l'heure avec mes sanglots ;
Je regardais, sans voir, une lampe inutile
Dont les rayons brûlaient ma paupière immobile :
Elle s'éteint, disais-je : hélas ! c'étaient mes pleurs,
Qui d'un triste nuage entouraient ses lueurs.

Mais à travers mes pleurs et cette clarté sombre,

J'ai vu paraître une ombre ,
Autrefois mon idole , aujourd'hui mon effroi :
Cette ombre était la sienne , elle avançait vers moi.
« Te voilà donc ! lui dis-je , on m'a désespérée :
« Mon ame était si tendre ! elle s'est égarée.
« On t'a nommé trompeur , et je t'ai cru trompeur :
« Tu ne les démens pas ! tu ris... parle , j'ai peur.
« Tous ont fui , tous vont voir je ne sais quelle fête :
« Moi je mourais . Mais parle , et mon ame s'arrête. »

L'ombre alors me repousse et m'entraîne à la fois.
Oubliant ma faiblesse et ma fièvre brûlante ,
Partout pour la saisir j'étends ma main tremblante :
Tout est lui , tout m'appelle , et tout a pris sa voix.
J'ai couru , j'ai suivi des sentiers que j'ignore ;
Demi-nuc , insensible au souffle de l'hiver ,
J'obéissais , mourante , à ce guide si cher :
Il ne m'appelait plus , j'obéissais encore.

La pluie à longs torrens inondait le chemin ;
Le vent soufflait : « Demain ! n'attends pas à demain ! »
Et je tombe à sa porte , et presque évanouie ,
Par l'éclat des flambeaux je m'arrête éblouie.
Des danses , des parfums , des voix , des chants d'amour
Remplissaient ce séjour.

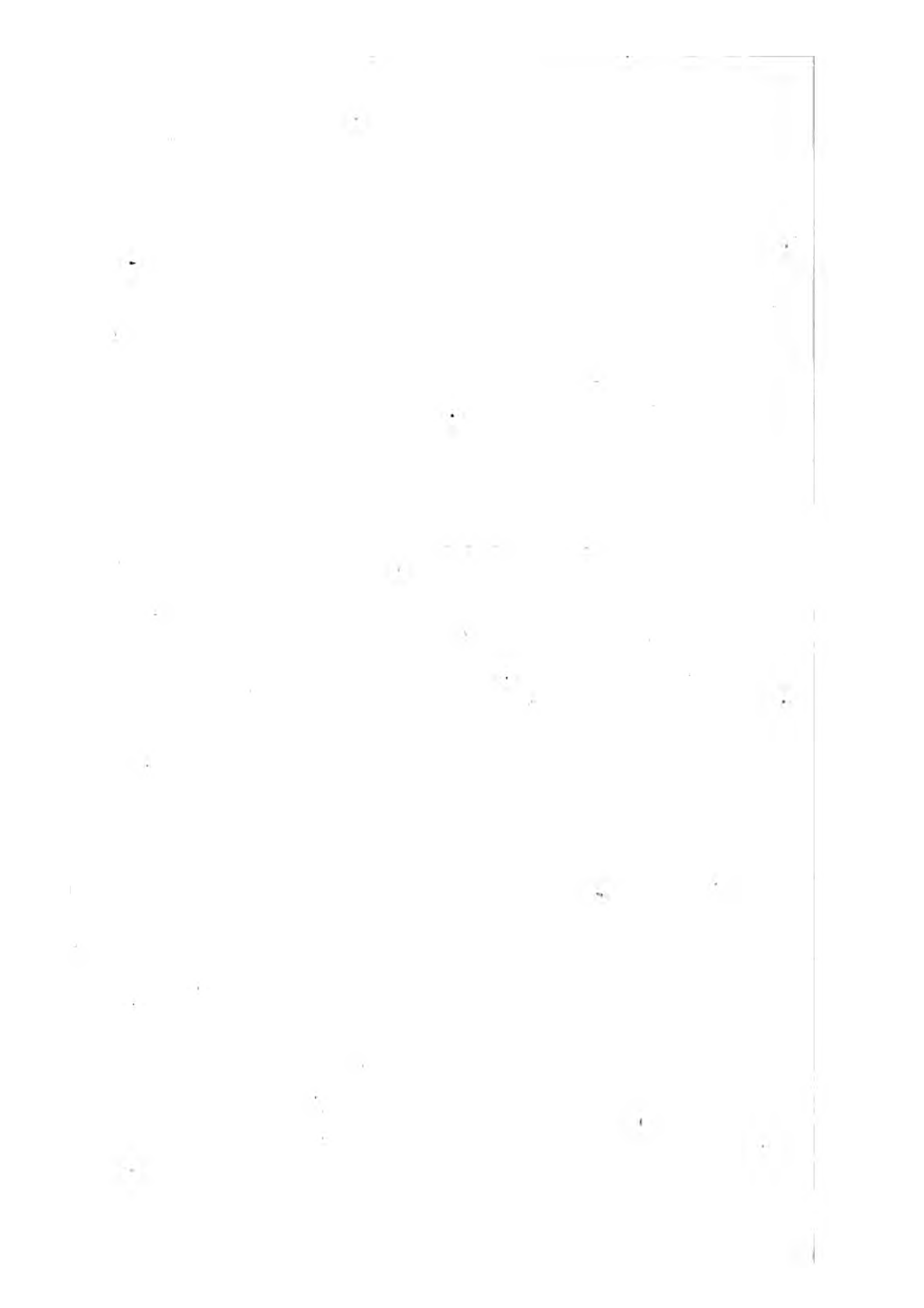
Au milieu de l'encens qui formait un nuage ,
J'ai vu d'un groupe heureux se balancer l'image ;
La plus belle au plus tendre abandonnait sa main :
C'était... l'ai-je rêvé ? c'était cet inhumain ,
Comblé de tous les dons que l'amour nous envoie ,
Plus qu'elle encor paré d'espérance et de joie !
Un prestige cruel m'attachait sur le seuil ;
Sous mon voile de deuil ,
J'ai murmuré comme eux le chant de l'hyménée ;
Mais il était plus triste à mon ame étonnée
Que le cri de l'oiseau qu'on entend soupirer ,
Quand , blessé , sur la rive il est près d'expirer.

Dans l'ombre où m'enchaînait ma douleur curieuse,
Froide et silencieuse,
J'ai contemplé long-temps ma mort dans leur bonheur ;
Mais les flambeaux éteints m'en ont caché l'horreur !

J'ai dormi, je m'éveille, et ma fièvre est calmée.
Sommeil, affreux miroir !... Je reprends mon bandeau.
Voici l'aurore enfin ! lentement ranimée,
Je vais d'un jour encore essayer le fardeau.



L'ISOLEMENT.



L'ISOLEMENT.



Qui ! ce n'est plus pour lui , ce n'est plus pour
l'attendre ,

Que je vois arriver ces jours longs et brûlans ?

Ce n'est plus son amour que je cherche à pas lents ?

Ce n'est plus cette voix si puissante , si tendre ,

Qui m'implore dans l'ombre , ou que je crois entendre ?

Ce n'est plus rien ? Où donc est tout ce que j'aimais ?

Que le monde est désert ! n'y laissa-t-il personne ?

Le temps s'arrête et dort : jamais l'heure ne sonne.

Toujours vivre, toujours ! on ne meurt donc jamais ?
Est-ce l'éternité qui pèse sur mon ame ?
Interminable nuit que tu couvres de flamme !
Comme l'oiseau du soir qu'on n'entend plus gémir,
Auprès des feux éteints que ne puis-je dormir !
Car ce n'est plus pour lui qu'en silence éveillée
La muse qui me plaint, assise sur des fleurs,
M'attire dans les bois, sous l'humide feuillée,
Et répand sur mes vers des parfums et des pleurs.
Il ne lit plus mes chants, il croit mon ame éteinte ;
Jamais son cœur guéri n'a soupçonné ma plainte ;
Il n'a pas deviné ce qu'il m'a fait souffrir :
Qu'importe qu'il l'apprenne ? il ne peut me guérir.
J'épargne à son orgueil la volupté cruelle
De juger dans mes pleurs l'excès de mon amour.
Que devrais-je à mes cris ? Sa frayeur ? son retour ?
Sa pitié ? ... C'est la mort que je veux avant elle.
Tout est détruit : lui-même, il n'est plus le bonheur :

**Il brisa son image en déchirant mon cœur.
Me rapporterait-il ma douce imprévoyance,
Et le prisme charmant de l'inexpérience?
L'amour en s'envolant ne me l'a pas rendu :
Ce qu'on donne à l'amour est à jamais perdu.**



L'ACCABLEMENT.



L'ACCABLEMENT.



Les yeux rendus à la lumière,
Mais fatigués de tant de pleurs,
S'offensent des vives couleurs,
Et baissent leur faible paupière.

Les voix n'ont plus leurs doux accens,
Rien ne m'émeut, rien ne m'alarme :
Ah ! si je n'ai plus une larme,
C'est donc le bonheur que je sens ?

Croyons-le. Puisque tout m'éclaire,
C'est le bonheur qui m'est rendu :
Puisque rien ne sait plus me plaire,
C'est le bandeau que j'ai perdu.

Je regarde à présent la vie
Comme un lieu que j'avais quitté ;
Mais une erreur long-temps suivie
Change jusqu'à la vérité.

Vers sa belle image envolée
Mon cœur ne retournera plus :
Pour ramener l'onde écoulée,
Tous les efforts sont superflus.

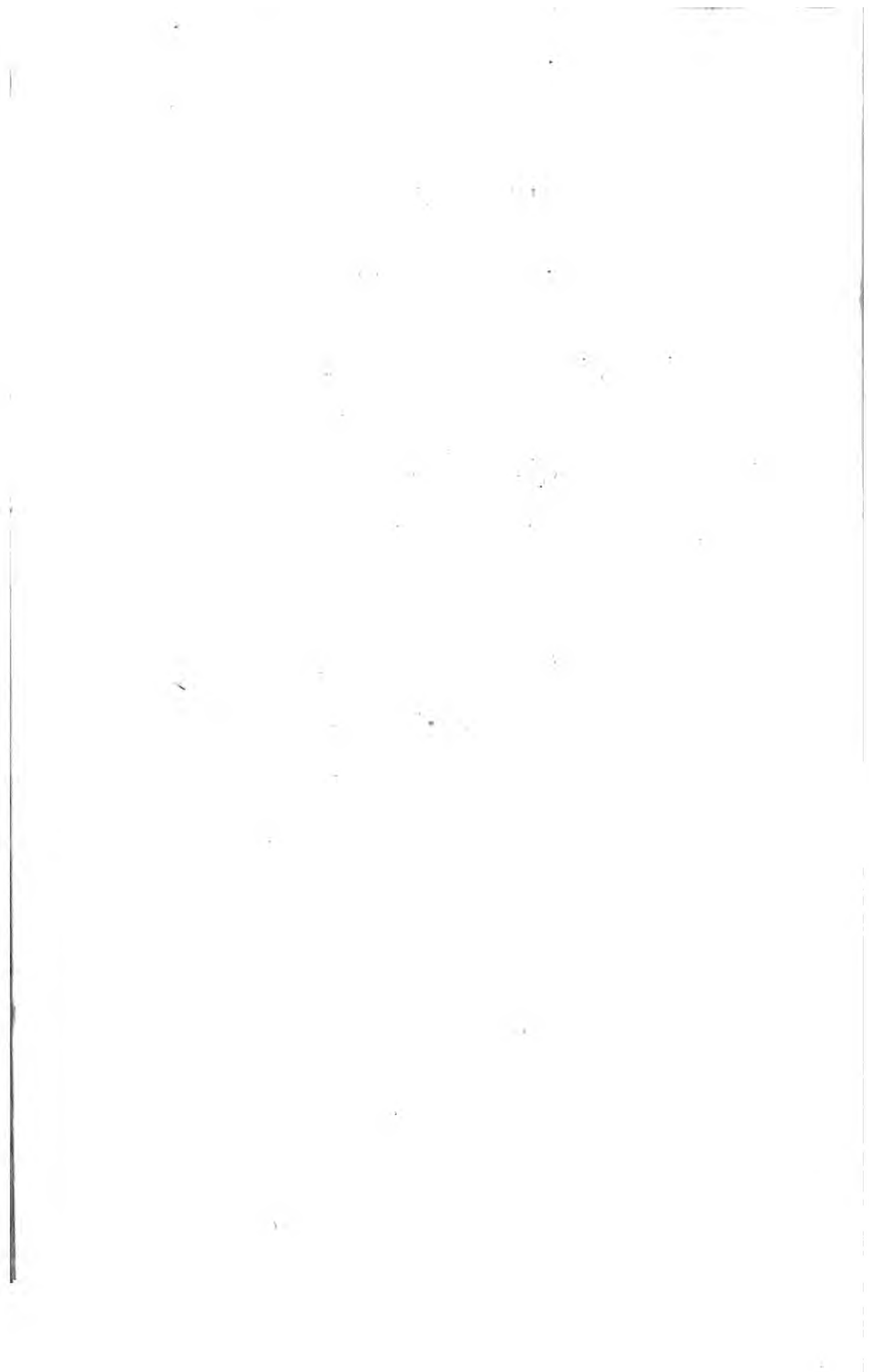
Mais pourquoi, lorsque le jour tombe,
Semble-t-il isoler mon sort,
Comme s'il passait sur la tombe

De tous ceux qui m'aiment encor ?

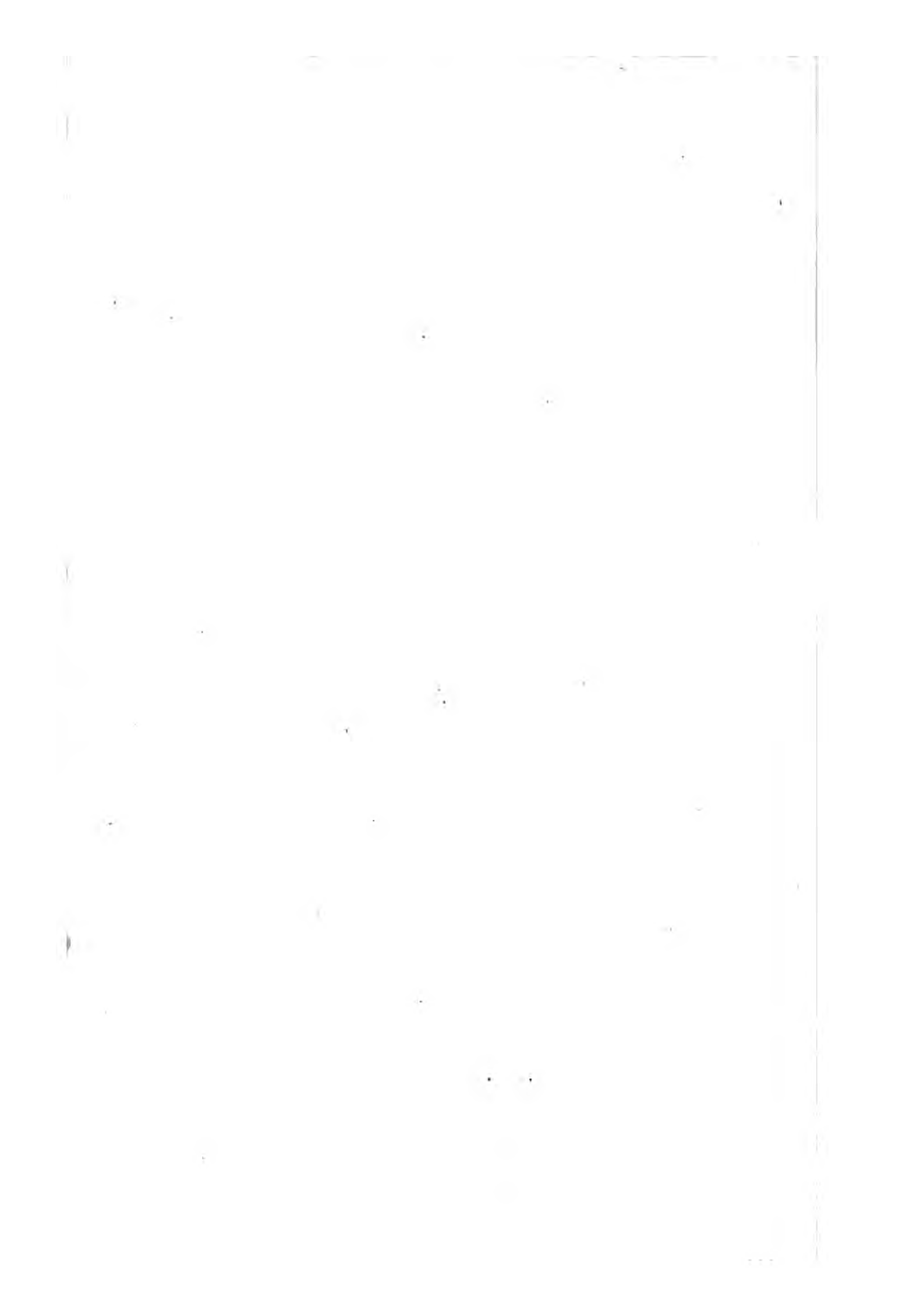
Ah ! c'est que mon ame est changée ;
C'est que je suis faible au malheur ;
C'est que j'ai bravé la douleur,
Et que la douleur s'est vengée.

C'est que des jeux le tendre essaim ,
Déserte au cri de la souffrance ;
Que tout est froid sans l'espérance ,
Et qu'elle est morte dans mon sein.

Et pour celui qui fit ma peine ,
Que ma voix ne sait plus nommer,
Dieu ! qu'il a mérité ma haine !
Que je voudrais ne plus l'aimer !



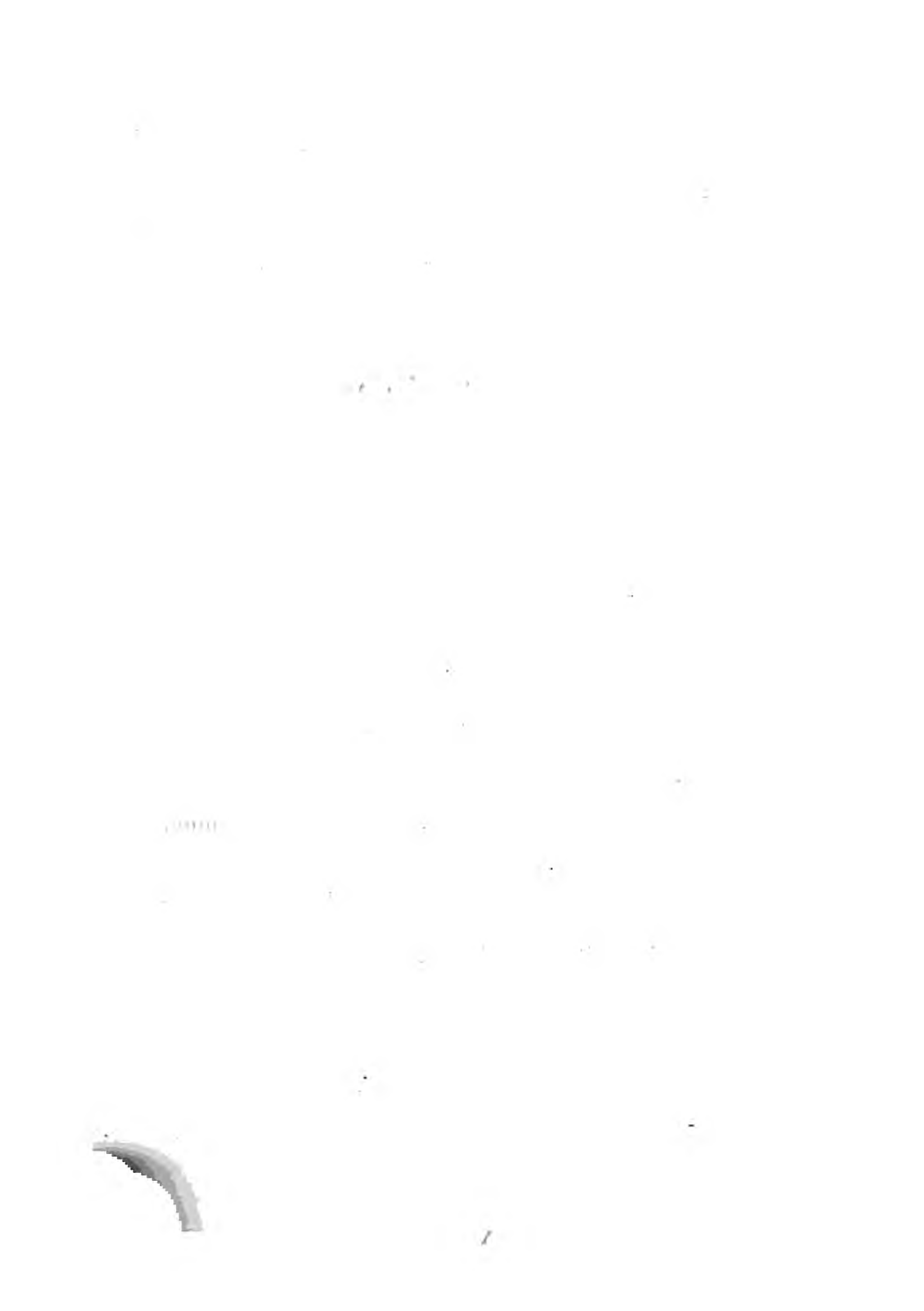
SOUVENIR.



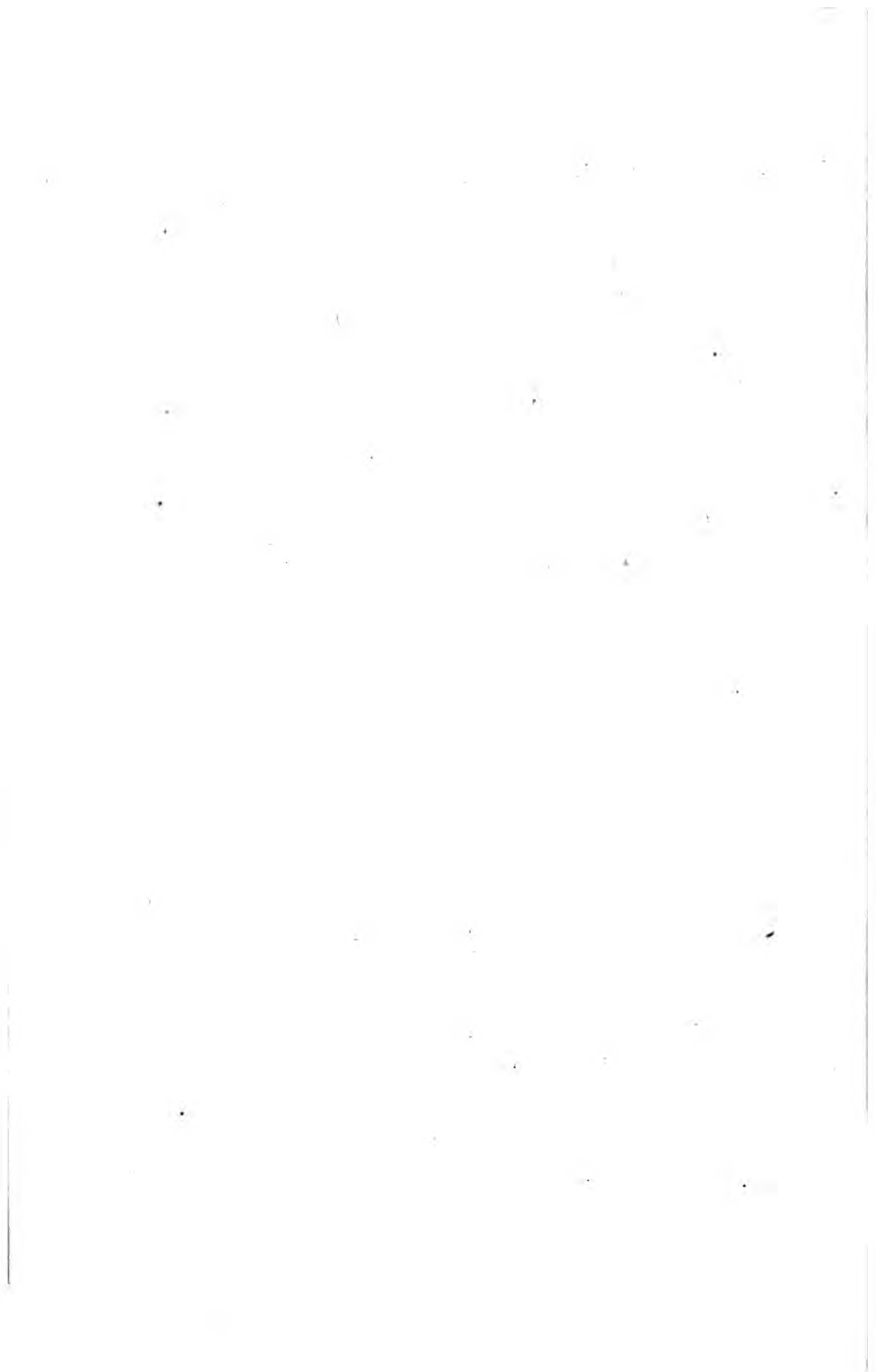
SOUVENIR.



QUAND il pâlit un soir , et que sa voix tremblante
S'éteignit tout-à-coup dans un mot commencé ;
Quand ses yeux, soulevant leur paupière brûlante ,
Me blessèrent d'un mal dont je le crus blessé ;
Quand ses traits plus touchans , éclairés d'une flamme,
 Qui ne s'éteint jamais ,
S'imprimèrent vivans dans le fond de mon ame ;
 Il n'aimait pas, j'aimais !



A M^{LLE} GEORGINA.



A M^{LLE} GEORGINA NAIRAC.



A ! prends garde à l'amour, il menace ta vie :
Je l'ai vu dans les pleurs que tu verses pour moi.
Prends garde, s'il est temps ! il erre autour de toi,
Et c'est avec des pleurs aussi qu'il m'a suivie.
Retourne vers ta mère et ne la quitte pas.
Va, comme un faible oiseau que menace l'orage,
Contre son sein paisible appuyer ton courage ;
Portes-y ta jeunesse, enchaînes-y tes pas.
Plus heureuse que nous, de son printemps calmée,

Laisse-la te soustraire à de vaines douleurs :

Va ! tu me béniras de t'avoir alarmée ;

Je fus confiante , et je meurs.

Folle sécurité d'une ame qui s'ignore ,

C'est donc ainsi toujours que vous devez finir ?

Quand on n'a pas souffert on ne sait rien encore ,

On ne veut confier son cœur qu'à l'avenir.

Dans l'âge du danger, je n'avais plus de mère ;

Déjà mon tendre guide, arrêté par la mort ,

N'entendait plus ma plainte amère ;

Déjà ses yeux fermés n'éclairaient plus mon sort.

Retourne vers ta mère , et que ton innocence ,

Prudemment effrayée au tableau de mes jours ,

Joigne à mon souvenir, qu'il faut plaindre toujours ,

Une longue reconnaissance.

Mais tu n'as pas souffert? ta tranquille pitié,
Dis-le-moi, n'a donné ses pleurs qu'à l'amitié?
Non, tu n'as pas senti cette fièvre de l'ame,
Ce frisson douloureux qui passe au fond du cœur.
L'air ne t'a pas semblé comme une molle flamme,
Qui verse dans les sens la soif et la langueur?
Ce triste isolement, ce tendre ennui, ces larmes,
Ce besoin de presser un cœur semblable au tien,
D'une voix qui poursuit le fidèle entretien,
Rien n'a comblé ta vie et de crainte et de charmes?
Cet objet souhaité, dans un jour imprévu,
Ne t'a pas sur son sein réunie à toi-même;
Ce tendre objet qui trompe, et qu'il faut que l'on aime,
Tu ne l'as jamais vu!

Je l'ai vu plein d'amour, et l'amour m'a trompée;
Je ne croyais que lui; de lui seul occupée,
J'ai perdu mon repos dans sa félicité;
Je l'ai voulu. Mon Dieu! c'était sa volonté.

Il savait tant de mots pour me rendre sensible,
Pour instruire mon ame ardente à la douleur !
Lui seul a ce pouvoir, cet art, ce don flexible,
Lui seul donne la vie ensemble et le malheur.
Mais le malheur enfin détache de la vie :

Non, je ne veux plus de mon sort,
Je ne veux plus souffrir. Sais-tu ce que j'envie ?
Sais-tu ce qu'après lui j'ai souhaité ? la mort.
Son pied ne presse plus le seuil de ma demeure,
Et pour ne la plus voir il invente un chemin :
Sans lui rien demander, j'écoute passer l'heure ;
L'heure dit comme lui : « Ni ce soir, ni demain ! »
Mais je compte, j'attends que moins inexorable
Une heure, la dernière à mes maux secourable,
Éteigne sur ma cendre un importun flambeau,
Et défende à l'amour de troubler mon tombeau.

Quand celui qui me fuit ne songeait qu'à me suivre,

Le cours de mes beaux ans fut près de se tarir :

Qu'il m'eût alors été doux de mourir

Pour l'amant dont les pleurs me suppliaient de vivre !

« Ne meurs pas, disait-il, ou je meurs avec toi ! »

Et mon ame, enchaînée à cette ame amoureuse,

N'osa quitter la terre et combler son effroi.

L'imprudent ! sous ses pleurs j'allais m'éteindre heureuse,

J'allais mourir aimée. Il m'a rendu des jours,

Pour m'apprendre, ô douleur ! qu'on n'aime pas toujours.

Une nouvelle voix à son oreille est douce ;

D'autres yeux qu'il entend désarment son courroux ;

Et ce n'est plus ma main qu'il presse ou qu'il repousse,

Alors qu'il est tendre ou jaloux.

Quoi ! ce n'est plus vers moi qu'il apporte sans crainte

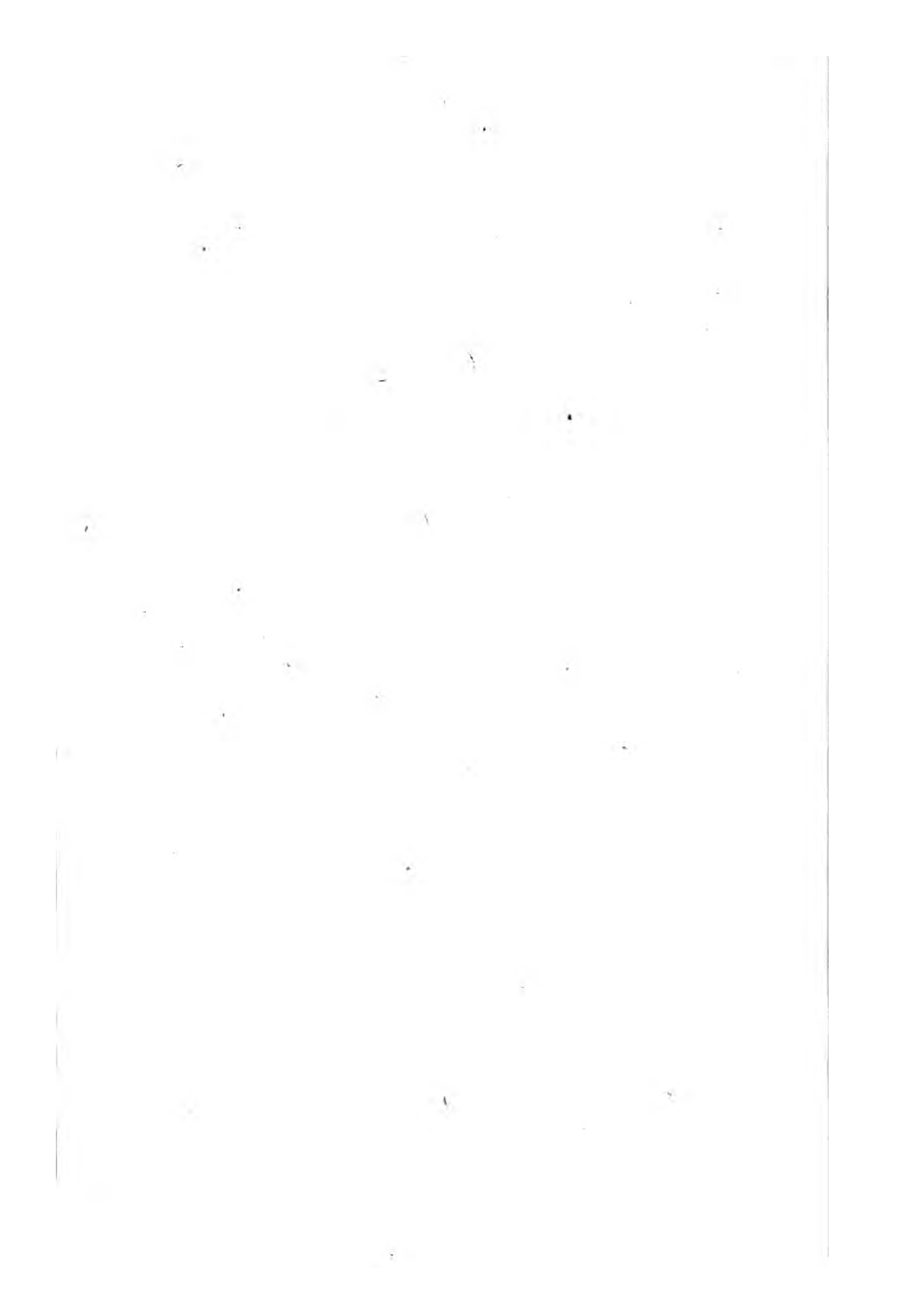
Son espoir, son désir, son plus secret dessein :

Et s'il est malheureux, s'il exhale une plainte,

Ce n'est plus dans mon sein !

L'ai-je trahi ? Jamais. Il eut mon ame entière.
Hélas ! j'étais étreinte à lui comme le lierre.
Que pour m'en arracher il m'a fallu souffrir !
Dans cet effort cruel je me sentis mourir.
Il détourna les yeux , il n'a pas vu mes larmes ;
Mon reproche jamais n'éveilla ses alarmes ;
Jamais de ses beaux jours je ne ternis un jour ;
Il garda le bonheur ; moi , j'ai gardé l'amour.

SOUVENIR.



SOUVENIR.

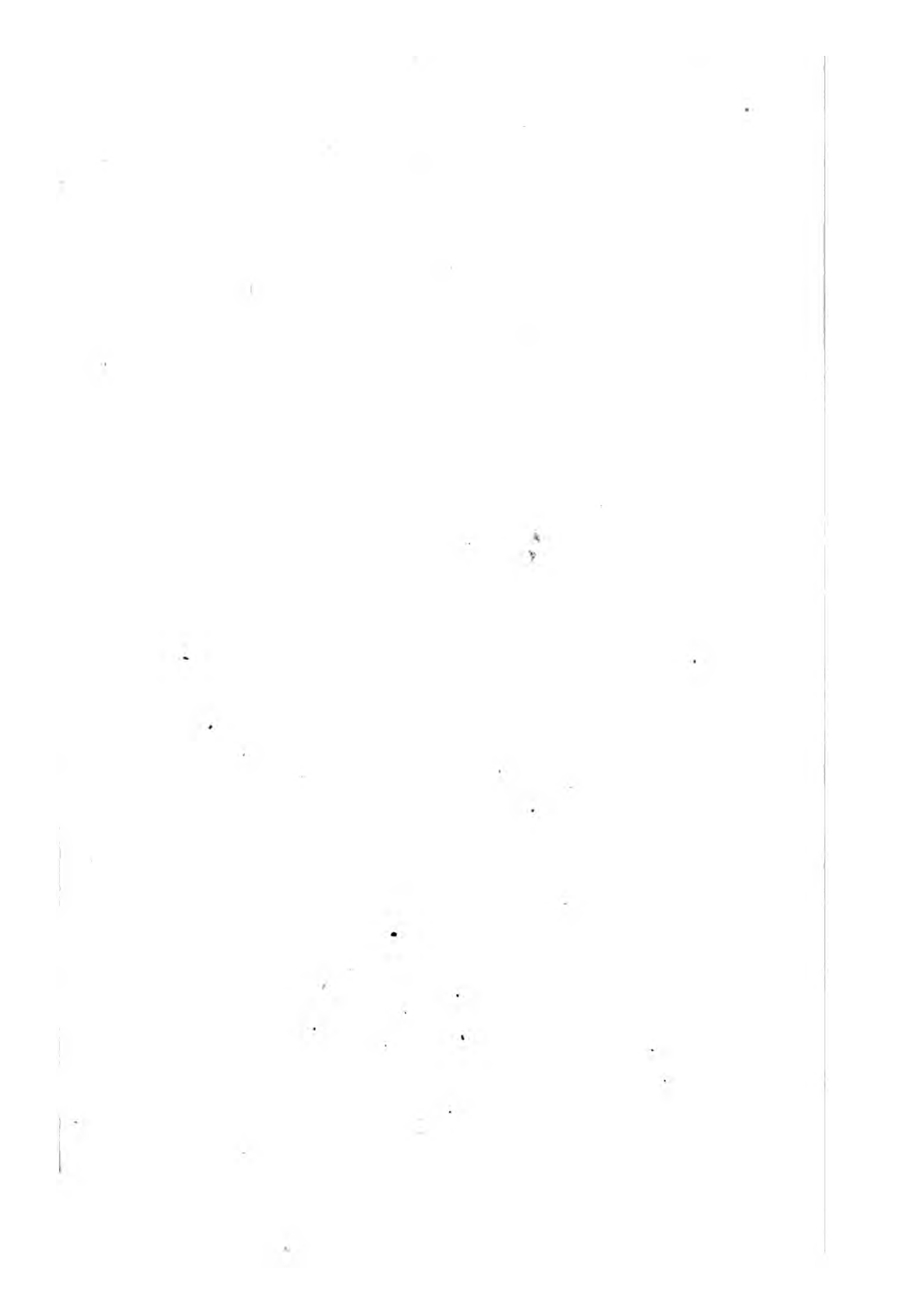


SON image , comme un songe,
Partout s'attache à mon sort ;
Dans l'eau pure où je me plonge
Elle me poursuit encor :
Je me livre en vain , tremblante,
A sa mobile fraîcheur ,
L'image toujours brûlante
Se sauve au fond de mon cœur.

Pour respirer de ses charmes

Si je regarde les cieux ,
Entre le ciel et mes larmes ,
Elle voltige à mes yeux ,
Plus tendre que le perfide ,
Dont le volage désir
Fuit comme le flot limpide ,
Que ma main n'a pu saisir.

A MA SOEUR.



A MA SOEUR.



QUE VEUX-tu? je l'aimais. Lui seul savait me plaire;
Ses traits, sa voix, ses vœux lui soumettaient mes vœux.
Tendre comme l'amour, terrible en sa colère...
(Plains-moi, connais-moi toute à mes derniers aveux,)
Je l'aimais! j'adorais ce tourment de ma vie;
Ses jalouses erreurs m'attendrissaient encor;
Il me faisait mourir, et je disais: J'ai tort.
A douter de moi-même il m'avait asservie.
Toi! tu n'aurais pu voir ses pleurs sans me haïr;

Sans pleurer avec lui tu n'aurais pu l'entendre ;
Oui, j'accusais mon cœur que tu connais si tendre ;
Oui, je disais : J'ai tort, en me sentant mourir.
Ainsi, l'humble roseau, tourmenté par l'orage,
Sous un ciel menaçant incline son courage,
Et se relève encor d'un souffle ranimé :
Je retrouvais la vie en son regard calmé.
Pas une plainte, alors, de sa voix consolante
N'osait troubler l'accent qui reprenait mon cœur ;
Et comme lui soumise, et ravie et tremblante,
De cet orage éteint j'oubliais la rigueur.
Quel doux saisissement, Dieu ! quel muet délire,
Quand son front se cachait sur ce cœur éperdu,
Qu'il demandait pardon, qu'il m'était tout rendu,
Que je sentais ses pleurs mêlés à mon sourire !
Je n'avais pas souffert, il pleurait. Mais, ma sœur,
Je ne parlerai plus de ses torts, de ses larmes,
Ses torts où tant d'amour répandait tant de charmes :

Je n'ai plus qu'à subir sa tranquille douceur.

Sa douceur, l'inflexible ! oh ! comme il m'a punie

De l'empire d'un jour,

Où périt mon bonheur, dont la paix fut bannie,

Et qu'irrité de craindre il détruit sans retour.

Sans retour ! le crois-tu ? dis-moi que je m'égare ;

Dis qu'il veut m'éprouver, mais qu'il n'est point barbare ;

Dis qu'il va revenir, qu'il revient... Trompe-moi,

Mais obtiens qu'il me trompe à son tour comme toi.

Va le lui demander, va l'implorer... Demeure :

L'orgueil est entre nous, il glace, il est mortel.

N'est-ce pas qu'il me fuit, et qu'il faut que je meure ?

N'est-ce pas que je souffre, et que l'homme est cruel ?

Ne l'accuse jamais. Songe que je l'adore,

Puisque je vis encore :

Avant qu'à le trahir j'accoutume ma voix,

Ma sœur, j'aurai parlé pour la dernière fois.

Tout change , il a changé ; d'où vient que j'en murmure ?
Pourquoi ces pleurs amers dont mon cœur est baigné ?
Que l'amour a de pleurs quand il est dédaigné !

Tout change , il a changé. C'est là sa seule injure ;
Et s'il fuit un bonheur qui n'a pu le toucher,
Ce n'est pas à l'amour à le lui reprocher.

Tes yeux seuls pleins de moi , s'il daigne un jour y lire ,
Lui diront mes adieux que je n'osai lui dire ;

Ton nom comme un écho lui parlera de moi ;

Qu'il soit ton seul reproche en ta douleur modeste ;

Ah ! je l'en défendrais contre tous... contre toi ,

Du peu de force qui me reste.

Imite mon silence ; un stérile remord

Ne ralluma jamais une flamme épuisée ;

En oubliant qu'il l'a causée ,

Dans son étonnement il pleurera ma mort.

Ma sœur, j'ai vu la mort à la triste lumière

Qui passa tout-à-coup dans le fond de mon cœur,
Un soir qu'il m'observait, roulant sous sa paupière
Je ne sais quoi d'amer, de sombre et de moqueur.
Oh ! que l'ame est troublée à l'adieu d'un prestige !
L'épi touché du vent tremble moins sur sa tige,
L'oiseau devant l'éclair éprouve moins d'effroi :
Je sentis qu'un malheur tournait autour de moi.
Pour la première fois, dans sa cruelle adresse,
Jouant avec mon cœur qu'il déchirait... hélas !
Il parlait de bonheur sans parler de tendresse ;
Il parlait d'avenir, et ne me nommait pas !

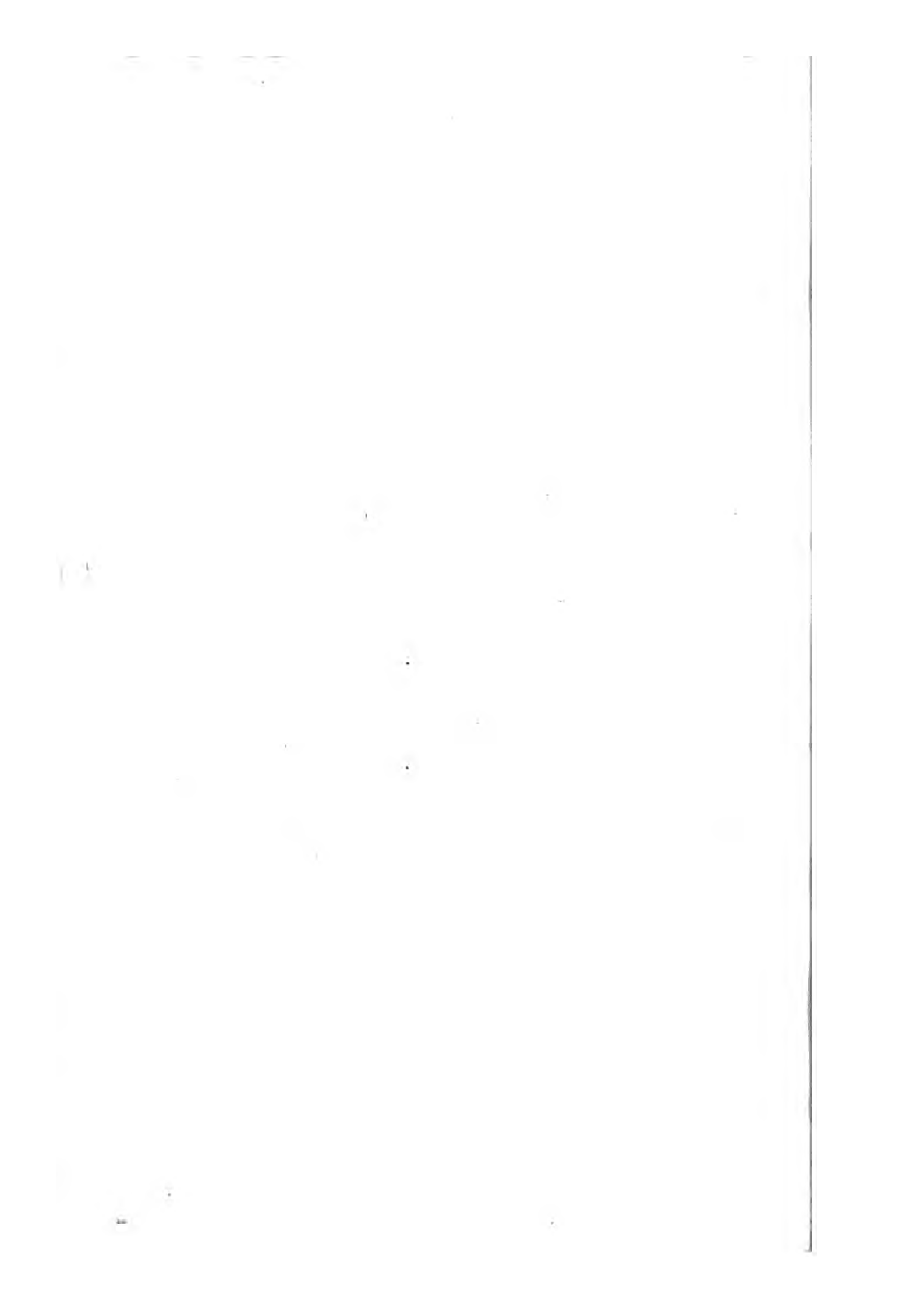
Sa main, qui refusait comme lui de m'entendre,
S'éloigna de ma main ;
Ses yeux, qui tant de fois me priaient de l'attendre,
Ne disaient plus : Demain !
Pâle, presque à genoux, suppliante, craintive,
J'ai dit... je n'ai rien dit, mais on entend les pleurs ;

Et ce morne silence où parlent les douleurs,
Ce cri prêt d'entr'ouvrir le sein qui le captive,
Tout en moi, tout parlait : il n'a pas entendu !
C'en était fait, ma sœur. De mes larmes suivie,
Je repris la raison sans reprendre la vie :
J'écoutai... de ses pas le bruit s'était perdu,
J'étais seule. Un enfant qu'abandonne sa mère,
Dont la voix s'est brisée en une plainte amère,
Qui l'attend immobile, interdit, sans couleur,
Trouve un aspect moins triste à son premier malheur ;
Un poids moins douloureux étouffe la pensée,
 Dans son ame oppressée ;
Un fantôme moins noir l'épouvante et l'atteint,
Lorsqu'à ses yeux en pleurs l'espoir... le jour s'éteint.

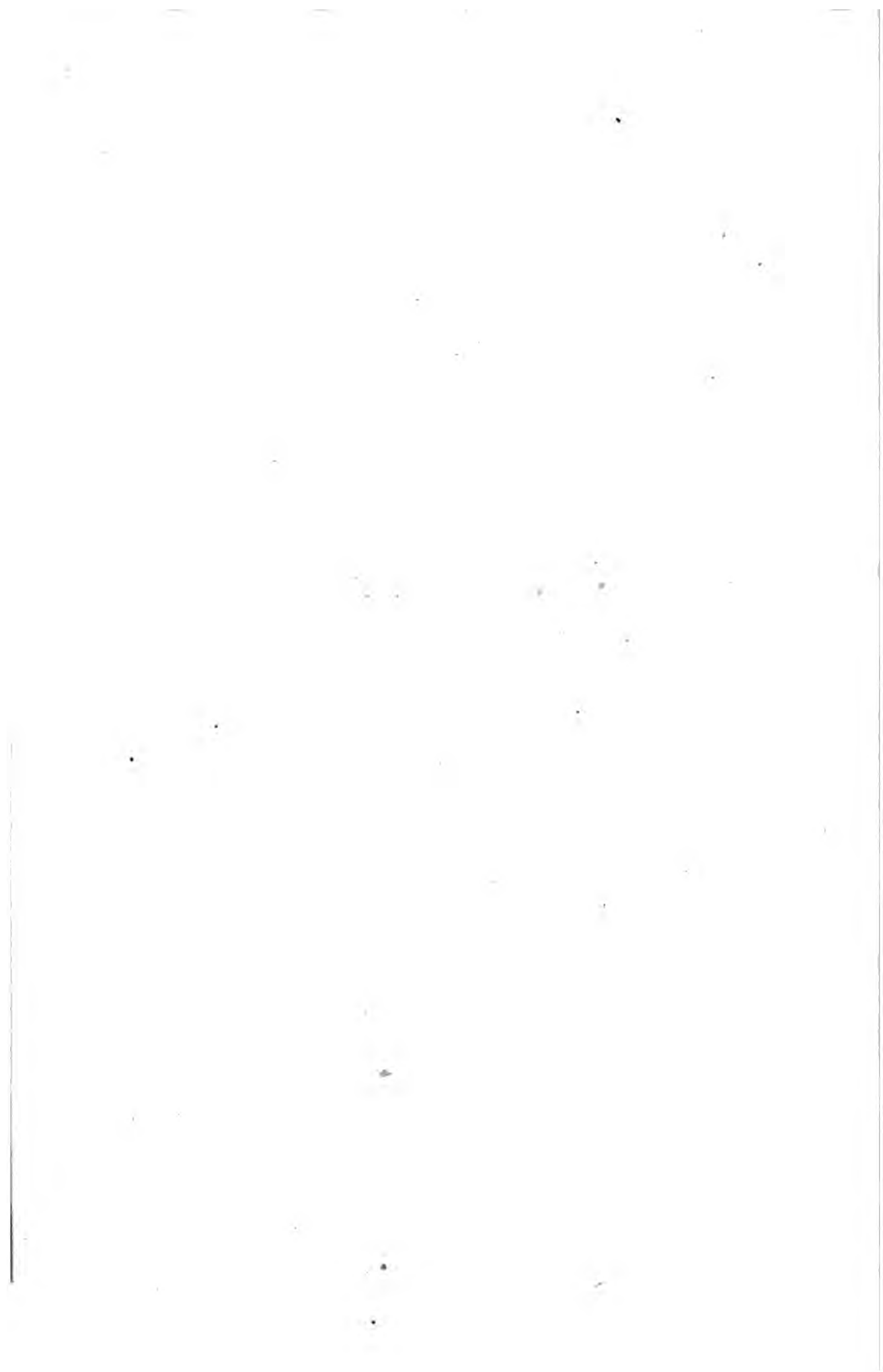
Le voilà donc fini mon court pèlerinage !
Ciel ! que le sien plus beau soit ombragé de fleurs ;
Et, loin de le punir de mes tendres malheurs ,

Qu'un suave laurier couronne son bel âge...

Qui fait fuir dans son nid cet oiseau palpitant ?
De ma dernière nuit c'est l'ombre avant-courrière :
Vois comme, en s'élevant de la noire bruyère,
Aux fleurs de ma fenêtre elle monte et s'étend :
Embrasse-moi, ma sœur, car son aile invisible
M'a touchée et m'entraîne en un sommeil paisible.
Ce rayon qui s'enfuit, non, ce n'est plus le jour,
Ce n'est plus le malheur, non, ce n'est plus l'amour;
C'est ma dernière nuit. Déjà froide comme elle,
Ma mémoire n'est plus qu'un miroir infidèle.
Oui, tout change, ma sœur, tout s'efface, et je sens
Que la paix ou la mort a coulé dans mes sens.



A MA SOEUR.



A MA SOEUR.



U'AI-JE appris ! le sais-tu ? sa vie est menacée,
On tremble pour ses jours.

J'ai couru... Je suis faible... et ma langue glacée
Peut à peine.... Ma sœur, je l'aime donc toujours !
Quel aveu, quel effroi, quelle triste lumière !
Eh quoi ! ce n'est pas moi qui mourrai la première,
Moi qu'il abandonna, moi qu'il a pu trahir,
Moi qui fus malheureuse au point de le haïr,
Qui l'essayai du moins ! C'est moi qui vis encore !

Et j'apprends qu'il se meurt, j'apprends que je l'adore ;
Le voile se déchire en ces momens affreux :
Comment ne plus l'aimer quand il n'est plus heureux !

Viens , ma sœur... de ses torts tu m'as crue incapable ,
Et moi, je ne sais plus qui des deux fut coupable :
C'est moi , mon Dieu ! c'est moi, si vous devez punir ;
Oubliez le passé , je prends son avenir :
Dans la tombe qui s'ouvre , ah ! laissez-moi l'attendre !
Qu'il m'y retrouve un jour calmée et toujours tendre ;
Que ma main le rassure en le guidant vers vous ;
Que je lui dise : « Viens ! plus d'absence entre nous ;
« Viens ! j'expiai pour toi ton infidèle flamme. »

Il me reconnaîtra. Saisi d'un doux remords ,

Il ne verra plus que mon ame ,

Il me trouvera belle alors.

Dieu ! couvrez-le des fleurs qu'en silence il cultive !

Le monde est beau pour lui, l'amour l'attend...qu'il vive !
Donnez-lui tous les biens qui me furent promis ;
Rendez sa jeune gloire à ses jeunes amis ;
Qu'ils marchent tous ensemble , et qu'il les guide encore
Vers ces lauriers lointains que le bel âge adore !
Cette foule riante , à l'aspect d'un cercueil
Allez-vous la changer en cortège de deuil ?
N'achèveront-ils pas leur veille harmonieuse ?
En exilerez-vous sa voix mélodieuse ?
Le départ d'un ami rompt souvent tous les jeux ;
C'est un anneau brisé qui déjoint d'autres nœuds ;
Ah ! laissez-les chanter ! et que sa rêverie
Porte un jour quelques fleurs à ma cendre flétrie ;
Que des parfums si doux consolent mes cyprès ;
Qu'il vive de ma vie , et je meurs sans regrets !
Ma vie , hélas ! c'est peu ; mais il souffre , et j'implore.
Jetez , jetez sur moi ce mal qui le dévore ;
Qu'il vive enfin... (Cruel , juge si je t'aimais !)

Qu'il vive pour une autre et m'oublie à jamais !

Dis , crois-tu que le ciel m'exauce et lui pardonne ,

Ma sœur , ou que le ciel comme lui m'abandonne ?

Qu'il rejette ma vie en le privant du jour ,

Et punisse la haine où se cachait l'amour?...

Tu fais bien d'écouter sans répondre à mes plaintes ;

J'aime mieux ta pâleur et tes muettes craintes ;

Ta tristesse m'aide à souffrir :

Peux-tu me consoler, ma sœur, il va mourir !

Priez pour lui, moi je succombe.

La porte s'ouvre... elle retombe....

Ah !... que ce bruit sourd m'a fait peur !

On dirait que la mort a passé sur mon cœur.

Voyez-vous ses amis? leur silence est horrible !

Allons au-devant d'eux , parlez , demandez-leur...

Non , la force me manque et je crains le malheur ;

Hélas ! si vous saviez , que son poids est terrible !
Que nous répondraient-ils?... mais ils sont déjà loin.
De m'arracher le cœur nul ne prendra le soin ;
J'ignorerai son sort, on m'y croit étrangère ;
Et près de sa demeure , et si triste , et si chère,
Personne , excepté vous , n'aurait guidé mes pas :
Quand j'expire à sa porte , on ne m'y connaît pas.

Pourquoi souffriraient-ils de ma lente agonie ?
Dans la foule perdus , oh ! ma chère Eugénie,
Nous croyons l'univers instruit de nos douleurs ,
Et même aux cœurs heureux nous demandons des pleurs.

Laissez-moi seule , allez , retournez la première.
Voyez , le ciel se couvre , et le jour va finir ;
Voyez sous ces rideaux trembler une lumière ;
C'est là peut-être... et moi , que vais-je devenir ?
On ferme lentement ; il semble que l'on pleure :

Oh ! que je voudrais voir !

Écoutez cette cloche , écoutez.... Non , c'est l'heure ,

Enfin , c'est la prière , et c'est encor l'espoir !

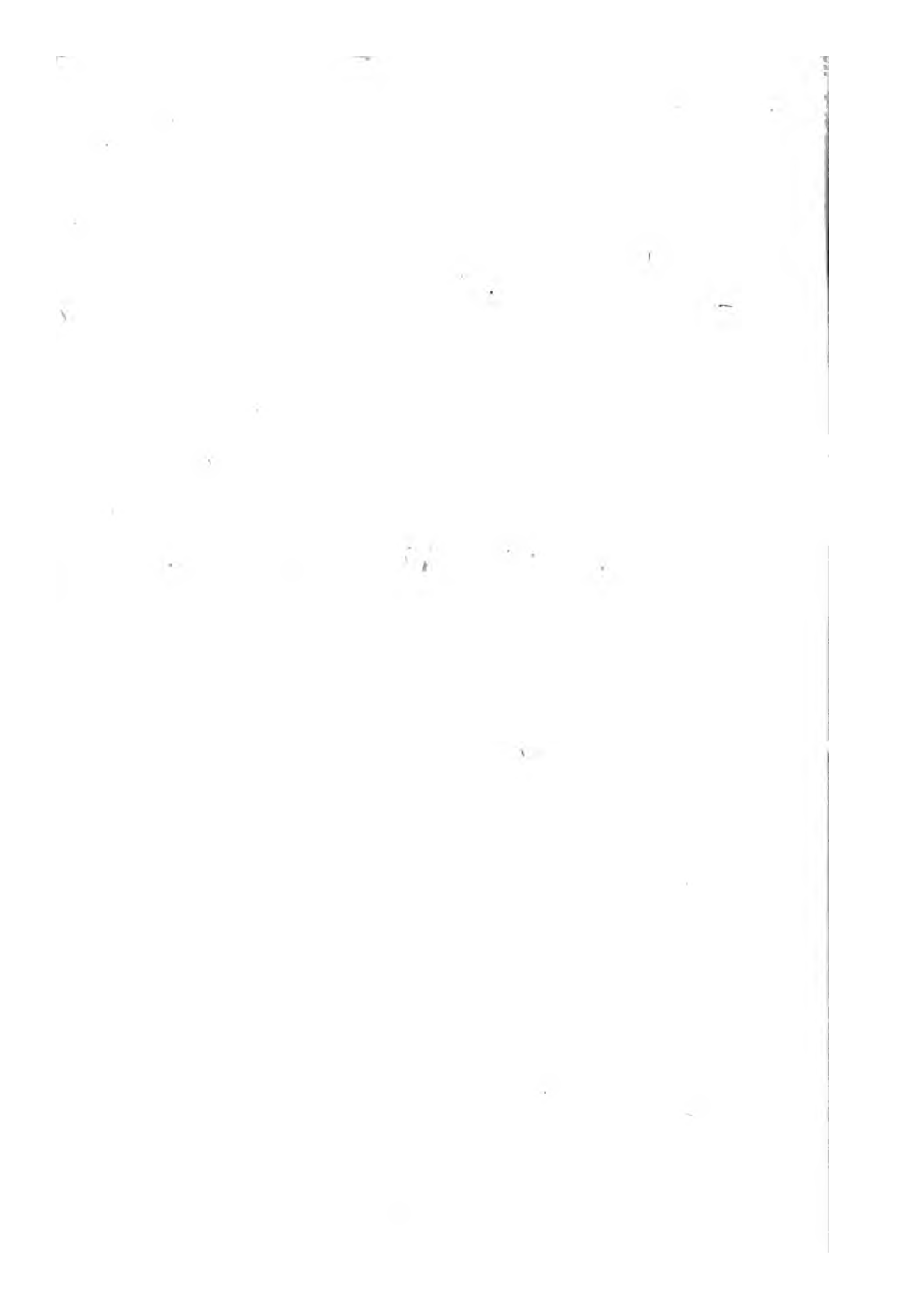
Priez pour lui , priez ! laissez... quittez l'envie

De rappeler le temps où j'ai cru le haïr :

Ma sœur , obtiens des cieux qu'ils lui rendent la vie ;

Après , tu me diras qu'il faut encor le fuir.

POINT D'ADIEU.



POINT D'ADIEU.



Vous, dont l'austérité condamne la tendresse,
Vous, dont le froid printemps s'est perdu sans ivresse,
Qui n'offrez à l'amour que des yeux en courroux,
Pardonnez-moi mes vers, s'ils passent devant vous.

Toi, dont l'ame, à la fois aimante et malheureuse,
D'une ame qui t'entende appelle l'entretien,
Si je puis rencontrer ta paupière rêveuse,
Devine mon secret, devine.... c'est le tien.

Presse alors sur ton cœur ces écrits pleins de larmes.

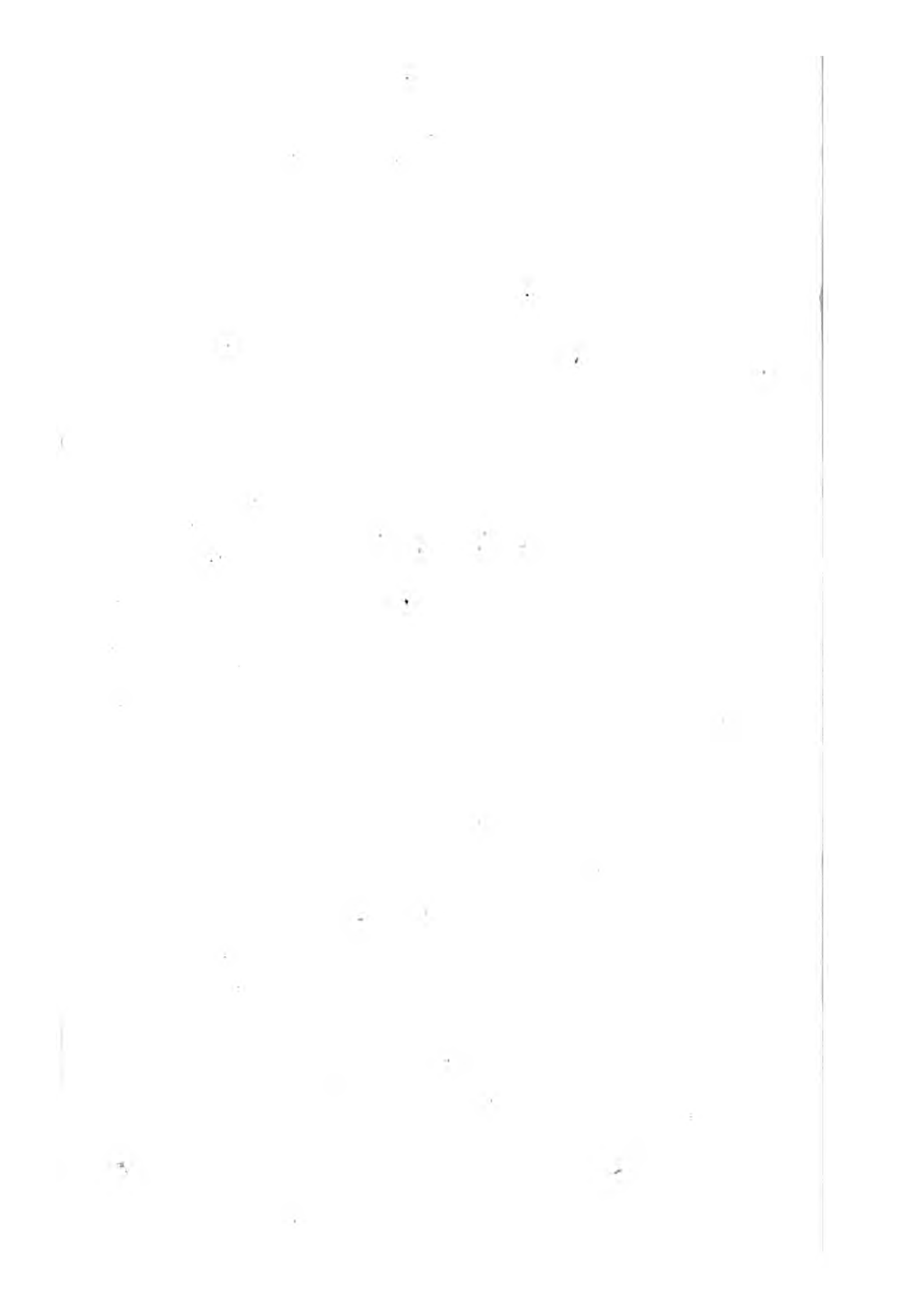
Dis-toi : qu'elle a souffert , que je la plains , quel sort !
Mais d'un bien que j'attends si je goûte les charmes ,
Dis-toi : qu'elle est heureuse ! elle est calme , elle dort.

Si je m'éveille , écoute ! une voix consolante
Suivra , sans les troubler , tes pas silencieux ,
Et portera ces mots à ta douleur brûlante :
« Viens ! ne crains pas la mort , on aime dans les cieux ! »

Viens ! la mort n'est qu'un pas dans l'ombre ,
Viens ! l'exil est doux à franchir :
C'est le jour après la nuit sombre ,
C'est son Dieu qu'on vient de fléchir .

Oui , le malheur finit . Et moi , je vais t'attendre ;
Mon ame va chercher ce qu'elle osa prévoir :
Point d'adieu ; non , ce mot est l'effroi d'un cœur tendre ;
C'est à toi , qui m'entends , que je crie : Au revoir !

SOUVENIR.



SOUVENIR.



TOUJOURS je pleure au nom de mon enfant :

Sans sa beauté rien n'est beau dans ma vie.

Du monde et de ses biens, c'est le seul que j'envie,

Mais je ne l'attends plus, la mort me le défend.

Je le revois dans la fleur éphémère ;

Elle apparaît pour sourire et périr :

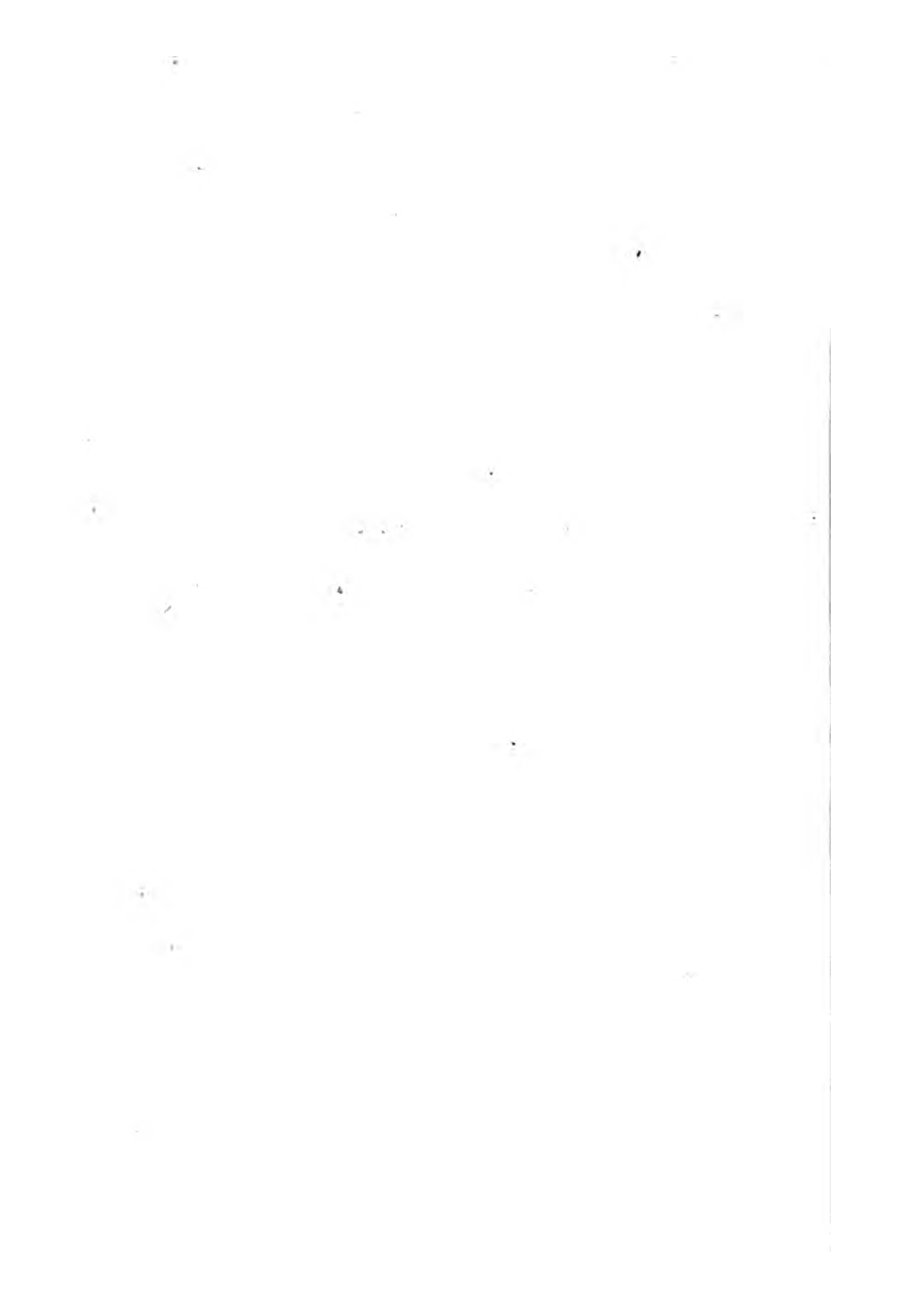
Comme elle, mon enfant, sur le sein de sa mère,

Après avoir souri, se pencha pour mourir.

Je le revois partout où de mon ame
S'attache encor la mourante langueur :
Quand le jour sur mes yeux ne répand plus sa flamme,
Je le revois toujours : n'est-il pas dans mon cœur ?

Mon doux enfant ! ma plus vive tendresse !
Quel autre amour me tiendrait lieu de toi ?
De te garder, mon fils , je ne fus pas maîtresse ;
Mais ta fidèle image, oh ! comme elle est à moi !

LE RÊVE DE MON ENFANT.



LE
RÊVE DE MON ENFANT.

A MADAME PAULINE DUCHAMBGE.



MÈRE ! petite mère ! » Il m'appelait ainsi :
Et moi , je tressaillais à cet accent si tendre ;
Tout mon être agité s'éveillait pour l'entendre ;
Je ne l'entendrai plus : il ne dort plus ici.
Où retentit sa voix qui calmait ma souffrance ,
Comme la voix de l'espérance ,
Formée (on l'aurait dit) de rosée et de miel ?

Le ciel en fut jaloux , elle doit être au ciel.
Non , elle est dans mon cœur : je l'y tiens enfermée ;
Elle soupire encore , elle parle avec moi.
Durant mes longues nuits , cette voix tant aimée
Me dit : « Ne pleure plus ! je ne dors pas pour toi. »
Oh ! moitié de ma vie , à ma vie arrachée !
Viens ! redis-moi ton rêve ; il m'a prédit ton sort.
Que ta plainte , une fois de mon cœur épanchée ,
Rappelle un jeune cygne et son doux chant de mort.
« Écoute , m'as-tu dit , écoute mon beau songe : »
Le premier... le dernier qui berça ton sommeil !
De ce récit confus , prophétique mensonge ,
Cher innocent , tu vins saluer mon réveil.
« Écoute ! je dormais ; j'avais dit ma prière.
« J'ai vu venir vers moi deux anges : qu'ils sont beaux !
« Je voudrais être un ange. Ils portent des flambeaux
« Que le vent n'éteint pas. L'un d'eux a dit : Mon frère ,
« Nous venons te chercher ; veux-tu nous suivre ? — Oh ! oui,

« Je veux vous suivre.. On chante; est-ce fête aujourd'hui?

« — C'est fête. Viens chercher des parures nouvelles.

« Et mes bras s'étendaient pour imiter leurs ailes;

« Je m'envolais comme eux, je riais... j'avais peur !

« Dieu parlait! Dieu pour moi montrait une couronne :

« C'est aux enfans chéris que sa bonté la donne,

« Et Dieu me l'a promise, et Dieu n'est pas trompeur.

« J'irai bientôt le voir; j'irai bientôt... — Ma vie!

« Où donc étais-je alors? — Attends... je ne sais pas...

« Tu pleurais sur la terre, où je t'avais suivie.

« — Tu me laissais pleurer? — Je t'appelais tout bas.

« — Tu voulais me revoir? — Je ne pouvais, ma mère,

« Dieu ne t'appelait pas. » Un froid saisissement

Passa jusqu'à mon cœur, et cet être charmant,

Calme, rêvait encor sa céleste chimère.

Dès-lors un mal secret répandit sa pâleur

Sur ce front incliné, qui brûlait sous mes larmes.

Je voyais se détruire avant moi tant de charmes,

Comme un frêle bouton s'effeuille avant la fleur :
Je le voyais ! et moi, rebelle... suppliante,
Je disputais un ange à l'immortel séjour.
Après soixante jours de deuil et d'épouvante,
Je criais vers le ciel : « Encore, encore un jour ! »
Vainement. J'épuisai mon ame tout entière,
A ce berceau plaintif j'enchaînai mes douleurs ;
Repoussant le sommeil et m'abreuvant de pleurs,
Je criais à la mort : « Frappe-moi la première ! »
Vainement. Et la mort, froide dans son courroux,
Irritée à l'espoir qu'elle accourait éteindre,
En moissonnant l'enfant, ne daigna pas atteindre
 La mère expirante à genoux.
Et quand je reparus morne et découronnée,
Après avoir long-temps craint jusqu'à l'amitié,
Cette troupe légère, un moment consternée,
Suspendit ses plaisirs, et sentit la pitié.
« D'où viens-tu, m'a-t-on dit, et quels nuages sombres

« Ont environné d'ombres
« Tes yeux noyés de pleurs?
« Ton soir est loin encore,
« Et ta paisible aurore
« T'avait promis des fleurs. »

Oui, la rose a brillé sur mon riant voyage;
Tous les yeux l'admiraient dans son jeune feuillage;
L'étoile du matin l'aidait à s'entr'ouvrir,
Et l'étoile du soir la regardait mourir.
Vers la terre déjà sa tête était penchée;
L'insecte inaperçu s'y creusait un tombeau;
Sa feuille murmurait en tombant desséchée :
« Déjà la nuit ! déjà... Le jour était si beau ! »

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

L'ARBRISSEAU.....	4
-------------------	---

IDYLLES.

Les Roses.....	7
La Journée perdue.....	13
L'Adieu du soir.....	21
L'Orage.....	27
La Nuit.....	55
L'Absence.....	59
Le Miroir.....	47
Le Retour aux champs.....	53
Les Deux bergères.....	59
La jeune épouse.....	67

Le Ruisseau.....	75
Philis.....	81
La Fontaine.....	95
Une jeune Fille et sa Mère.....	99
La Visite au hameau.....	107
Le Soir d'été.....	119

ÉLÉGIES.

L'Inquiétude.....	129
Le Concert.....	155
Prière aux Muses.....	159
Le Billet.....	145
L'Insomnie.....	151
Son Image.....	157
L'Imprudence.....	161
La Prière perdue.....	165
A l'Amour.....	169
Le Ruban.....	175
Les Lettres.....	181
La Nuit d'hiver.....	187
L'Inconstance.....	195
Élégie.....	201
A Délie.....	207
A Délie.....	215
A Délie.....	221
Le Souvenir.....	227

TABLE.

431

La Séparation.....	251
Adieu mes Amours.....	257
La Promenade d'Automne.....	244
Élégie.....	247
Les Regrets.....	251
A Délie.....	257
La Douleur.....	265
Les deux Mères.....	269
Le Pressentiment.....	277
Élégie.....	285
Élégie.....	289
Élégie.....	295
Élégie.....	299
Élégie.....	507
Elégie.....	515
Élégie.....	519
Prière pour Lui.....	525
Le Printemps.....	529
L'Attente.....	557
L'Impatience.....	545
Élégie.....	549
L'Indiscret.....	555
La Fête.....	561
L'Isolement.....	567
L'Accablement.....	575
Souvenir.....	579
A Mademoiselle Georgina Nairac.....	585

513

TABLE.

Souvenir.....	391
A ma Sœur.....	395
A ma Sœur.....	405
Point d'adieu.....	415
Souvenir.....	417
Le Rêve de mon enfant.....	421

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Les Amazones

17. 6. 94

3 vols

[ZAH]

933411

